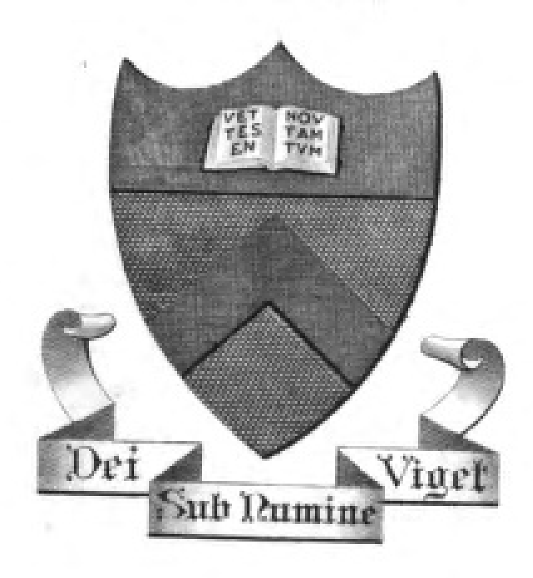

VET TES EN
NOV TAM TVM
Dei
Sub Numine
Viget



ANNALES MAÇ∴

TOME V.

Deux Exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque impériale, conformément à la Loi.

ANNALES MAÇ∴,

DÉDIÉES

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

LE PRINCE CAMBACÉRÈS,

Archi-Chancelier de l'Empire,

a G∴ M∴ de l'O∴ M∴ en France.

PAR CAILLOT, R∴ C∴

TOME V.

PARIS,

Chez Caillot, Imprimeur-Libraire, rue du Hurepoix, quai des Augustins, n°. 9.

5808.

ANNALES MAÇ∴.

LA TRINOSOPHIE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

'OUVRAGE que nous publions aujourmui est regardé, par les amateurs des iences secrètes, comme l'un des plus 'écieux qui existent sur cette matière; nous avons cru rendre un véritable rvice aux partisans de la Maç∴. heréétique, en leur procurant la lecture un traité de la plus haute rareté, uisqu'il n'en existe que deux exemplaires manuscrits.

Celui que nous avons entre nos mains, et sur lequel nous avons fait cette édition, est orné d'un grand nombre de peintures, représentant les scènes em-

*

blématiques décrites dans l'ouvrage. Nous aurions désiré les mettre sous les yeux du lecteur, ainsi qu'une multitude d'inscriptions orientales dont elles sont accompagnées, et nous l'aurions fait, sans doute, sans les frais excessifs qu'aurait nécessités l'exécution de cette entreprise, puisque la gravure même n'aurait donné qu'une idée imparfaite de ces figures hiéroglyphiques, et qu'il aurait été nécessaire de faire colorier toutes les planches.

Nous ne renonçons pas cependant au projet de donner par la suite une édition complète de cet ouvrage, avec toutes les planches, caractères, inscriptions et couleurs originales. Aussitôt que nous pourrons compter sur un certain nombre de demandes, nous nous occuperons d'offrir aux *Maçons hermétiques* une copie exacte de cet important et si rare manuscrit.

Le défaut de caractères nous a empê-

chés de donner tous les mots et phrases en langues orientales, dont cet ouvrage est parsemé; mais le nombre et la variété des dialectes en rendaient l'exécution impossible par toute autre voie que celle de la gravure. Nous avons traduit une partie des mots orientaux, et donné les autres, surtout les hébreux et les arabes, en caractères français.

Une note bibliographique, placée à la tête du volume, en attribue la composition au fameux comte de *Saint-Germain*. A l'époque où nous la mettrons au jour avec tous ses développemens, nous discuterons les raisons qui nous portent à croire qu'il appartient peut-être à un autre adepte aussi célèbre, et beaucoup plus connu en France.

Nous profitons de cette occasion pour rappeler au lecteur que, dans aucun cas, nous ne voulons être garant des opinions émises dans cet ouvrage; nous les présentons sans les improuver, ni les défendre.

Nous ne sommes ni les partisans, ni les antagonistes d'aucune secte maconnique. Les Annales doivent contenir tout ce qui a quelque rapport à la maçonnerie; c'est pour cette raison que nous avons cru devoir y faire entrer un morceau précieux pour les *Maçons hermétiques*, *philosoph.'.*, de la str.'. obs.'., du rite rectif.'. d'Asie, Fr.'. de la R.'. C.'. Sol.'., etc., et qui peut-être ne sera pas sans intérêt pour les autres lecteurs, par les images brillantes qu'il prodigue à chaque page, et par sa singularité même.

C'EST dans l'asile du crime ou du malheur, *dans les* cachots de l'*inquisition*, que votre ami trace ces lignes, qui doivent servir à votre instruction. En songeant aux avantages inappréciables que doit vous procurer cet écrit de l'amitié, je sens s'adoucir les horreurs d'une captivité aussi longue que peu méritée. J'ai du plaisir à penser, qu'environné de gardes, chargé de fers, un esclave peut encore élever son ami au-dessus des puissans, des monarques qui gouvernent ces lieux d'exil.

Vous allez pénétrer, mon cher Théothime, dans le sanctuaire des sciences sublimes; ma main va lever pour vous le voile impénétrable qui dèrobe aux yeux du vulgaire le tabernacle, le sanctuaire où l'éternel déposa les secrets de la nature, secrets qu'il réserva pour quelques êtres privilégiés, pour les élus que sa toute puissance créa pour VOIR, pour planer à sa suite dans l'immensité de sa gloire, et détourner sur l'espèce humaine un des rayons qui brillent autour de son trône d'or.

Puisse l'exemple de votre malheureux ami

devenir pour vous une leçon salutaire, et je bénirai ces longues années d'épreuves que les méchans m'ont fait subir. Deux écueils, également dangereux, se présenteront sans cesse sur vos pas; l'un outragerait les droits sacrés de chaque individu: c'est l'abus du pouvoir que Dieu vous a confié. L'autre causerait votre perte : c'est l'indiscrétion...... Tous les deux sont nés d'une même mère.....; tous deux doivent l'existence à l'orgueil. La faiblesse humaine les alaita.... ; ils sont aveugles: leur mère les conduit. Par son secours, ces deux monstres vont porter leur souffle impur jusque dans les cœurs des élus du Très-Haut. Malheur à celui qui abuserait des dons du ciel pour servir ses passions! La main toute puissante qui lui soumit les élémens, le briserait comme un faible roseau; une éternité de tourmens pourrait à peine expier son crime. Les esprits infernaux souriraient avec dédain aux pleurs de l'être dont la voix menaçante les fit si souvent trembler au sein de leurs abîmes de feu. Ce n'est pas pour vous, Théothime, que j'esquisse ce tableau effrayant; l'ami de l'humanité ne deviendra jamais le persécuteur des hommes.... ; mais l'indiscrétion, mon fils, ce besoin impérieux d'inspirer l'étonnement,

l'admiration, voilà le précipice que je redoute pour vous. Dieu laisse aux hommes le soin de punir le ministre imprudent qui permet à l'œil du profane de pénétrer dans son sanctuaire mystérieux. O Théothime! que mes malheurs soient sans cesse présens à votre esprit! et moi aussi j'ai connu le bonheur. Comblé des bienfaits du ciel, entouré d'une puissance telle que l'entendement humain ne peut la concevoir, commandant aux génies qui dirigent le monde, heureux du bonheur que je faisais naître, je goûtais, au sein d'une famille adorée, la félicité que l'éternel accorde à ses enfans chéris.... Un instant a tout détruit!.... *J'ai parlé*, et tout s'est évanoui comme un nuage. O mon fils! ne suivez pas mes traces; qu'un vain désir de briller aux yeux du monde ne cause pas votre perte.... Pensez à moi, pensez que c'est dans un cachot, le corps brisé par les tortures, que votre ami vous écrit. Théotime, réfléchissez que la main qui trace ces caractères porte l'empreinte des fers qui l'accablent, des tourmens qui l'ont mutilée...... Dieu me punit; mais qu'ai-je fait aux hommes cruels qui me persécutent? Quels droits ont-ils pour interroger le ministre de l'Eternel? Ils me demandent quelles

sont les preuves de ma mission : mes témoins sont des prodiges, mes défenseurs mes vertus, une vie intacte...., un cœur pur....; que dis-je? ai-je le droit de me plaindre? *J'ai parlé*!.... Le Très-Haut m'a livré sans force et sans puissance aux fureurs de l'avare fanatisme. Le bras qui jadis pouvait renverser une armée, peut à peine aujourd'hui soulever les chaînes qui l'appésantissent.... Je m'égare....; je dois rendre grâce à l'éternelle justice. Le dieu vengeur a puni son enfant égaré; le dieu clément a pardonné à son fils repentant. Un esprit aérien a franchi les murs qui me séparent du monde resplendissant de lumière; il s'est présenté devant moi; il a fixé le terme de ma captivité. Dans deux ans, mes malheurs finiront; mes bourreaux, en entrant dans mon cachot, le trouveront désert; et bientôt, purifié par les quatre élémens, pur comme les génies du feu, je reprendrai le rang glorieux où la bonté divine m'a élevé.... Mais combien ce terme est encore éloigné!.... combien deux années paraissent longues à celui qui les passe dans les souffrances, dans les humiliations. Non contens de me faire souffrir les supplices les plus horribles, mes persécuteurs ont employé, pour me tourmenter, des moyens plus

sûrs, plus odieux encore; ils ont appelé l'infamie sur ma tête; ils ont fait de mon nom un objet d'opprobre. Les enfans des hommes reculent avec effroi quand le hasard les a fait approcher des murs de ma prison; ils craignent qu'une vapeur empoisonnée ne s'échappe par l'ouverture étroite qui laisse passer, comme à regret, un rayon de lumière dans mon cachot. O Théothime! c'est le coup le plus cruel dont ils pouvaient m'accabler....

J'ignore encore comment je pourrai vous faire parvenir cet ouvrage; je juge des difficultés que j'éprouverai pour le faire sortir de ce lieu de tourment, par celles qu'il a fallu vaincre pour le finir. Privé de tous secours, j'ai moi-même composé les agens qui m'étaient nécessaires. Le feu de ma lampe, quelques pièces de monnaie et peu de substances chimiques échappées aux regards scrutateurs de mes ennemis, ont produit les couleurs qui ornent ce fruit des loisirs d'un prisonnier. Profitez des instructions de votre malheureux ami....; elles sont tellement claires, qu'il serait à craindre que cet écrit tombât en d'autres mains que les vôtres: souvenez-vous seulement que tout doit vous servir. Une lettre mal expliquée, un caractère oublié, vous

empêcheraient de lever le voile que la main du créateur a posé sur le Sphinx.

Adieu, Théothime; ne me plaignez pas : la clémence de l'éternel égale sa justice. A la première assemblée mystérieuse, vous reverrez votre ami. Je vous salue en Dieu. Bientôt, je donnerai le baiser de paix à mon frère. A. E-E-A-A.

CHAPITRE PREMIER.

Etseb Ceber.

Il était nuit, la lune voilée par des nuages sombres ne jetait qu'une lueur incertaine sur les blocs de lave qui environnent la *Solfatura*. La tête couverte du voile de lin, tenant dans mes mains le *rameau d'or*, je m'avançais sans crainte vers le lieu où j'avais reçu l'ordre de passer la nuit. Errant sur un sable brûlant, je le sentais à chaque instant s'affaisser sous mes pas ; les nuages s'amoncelaient sur ma tête ; l'éclair sillonnait la nue, et donnait une teinte sanglante aux flammes du volcan..... Enfin, j'arrive, je

trouve un *autel de fer*, j'y place le rameau mystérieux, je prononce les mots redoutables. A l'instant la terre tremble sous mes pieds, le tonnerre éclate, les mugissemens du Vésuve répondent à ses coups redoublés; ses feux se joignent aux feux de la foudre..... Les chœurs de *génies* s'élèvent dans les airs, et font répéter aux échos les louanges du Créateur. La branche consacrée que j'avais posée sur l'autel triangulaire s'enflamme tout-à-coup, une épaisse fumée m'enveloppe, je cesse de voir. Plongé dans les ténèbres, je crus descendre dans un abîme. J'ignore combien de temps je restai dans cette situation; mais en ouvrant les yeux, je cherchai vainement les objets qui m'environnaient quelque temps auparavant. L'autel, le Vésuve, la campagne de Naples avaient fui loin de moi; j'étais dans un vaste souterrain, seul, nu, éloigné du monde entier. Près de moi était une robe longue et blanche, son tissu délié me sembla composé de fil de lin. Sur une masse de granit reposait une lampe de cuivre; au-dessus, une table noire chargée de caractères m'indiquait la route que je devais suivre. Je pris la lampe, et, après avoir revêtu la robe, je m'engageai dans un chemin étroit, dont les

parois étaient revêtus de marbre noir; il avait trois milles d'étendue, mes pas retentissaient d'une manière effrayante sous ces voûtes silencieuses; j'avançais sans détourner la tête, suivant les ordres que j'avais lus dans l'inscription; enfin, j'arrivai à une porte de bronze: elle s'ouvrit devant moi; j'aperçus des degrés, je les descendis; après avoir marché long-temps, je crus distinguer une lueur errante devant moi: je cachai ma lampe, je fixai mes yeux sur l'objet que j'entrevoyais, il se dissipa, s'évanouit comme une ombre. Sans reproches sur le passé, sans crainte sur l'avenir, je continuai ma route; elle devenait de plus en plus pénible. Toujours engagé dans de longues galeries composées de quartiers de pierre noire, des bruits effrayans retentissaient sans cesse autour de moi. Je n'osais fixer le terme de mon voyage souterrain, lorsqu'après une marche immense, j'arrivai à une place carrée; une porte s'ouvrait au milieu de chacune de ses quatre faces; elles étaient de couleur différente, et placées chacune à l'un des quatre points cardinaux. J'entrai par celle du Septentrion; elle était *noire*, celle qui me faisait face était *rouge*; la porte de l'Orient était *bleue*, et celle qui lui était opposée d'une

blancheur éclatante. Au centre de cette salle était une masse carrée; une étoile de cristal brillait sur son milieu. Sur la face septentrionale, on voyait une peinture; elle représentait une femme nue jusqu'à la ceinture, une draperie noire lui ceignait les reins et retombait sur ses genoux, deux bandes d'argent ornaient son vêtement, dans sa main était une branche de myrte qu'elle posait sur le front d'un homme placé à ses côtés. Une table terminée par un seul pied était entre eux; sur la table étaient une coupe, une branche verte et un fer de lance. Une flamme soudaine s'élevait de terre et semblait se diriger vers l'homme. Je voulus me retirer après avoir considéré le tableau et l'étoile. J'allais entrer par la porte rouge, quand, tournant sur ses gonds avec un bruit épouvantable, elle se referma devant moi. J'allais tenter la même épreuve sur celle que décorait la couleur du ciel, lorsqu'un bruit soudain me fit détourner la tête; je vis l'étoile s'agiter, elle se détache, roule, et se plonge tout-à-coup dans l'ouverture de la porte blanche. Je la suivis aussitôt.

CHAPITRE II.

Etseb Maim.

Un vent impétueux s'éleva, j'eus peine à conserver ma lampe allumée. Enfin, un perron de marbre blanc s'offrit à ma vue; j'y montai par neuf marches. Arrivé à la dernière, j'aperçus une immense étendue d'eau, des torrens impétueux se faisaient entendre à ma droite; à gauche une pluie froide mêlée de masses de grêle tombait près de moi. Je considérais cette scène majestueuse, quand l'étoile qui m'avait guidé sur le perron, et qui se balançait lentement sur ma tête, se plongea dans le gouffre; je crus lire les ordres du Très-Haut, je me précipitai au milieu des vagues. Une main saisit ma lampe, et l'attacha sur le sommet de ma tête : je fendais l'onde écumeuse en m'efforçant de gagner le rivage opposé que je ne voyais point encore, enfin, j'aperçus à l'horison une faible lueur, je me hâtai; j'étais au milieu d'une eau glacée, et la sueur couvrait mon front; je m'épuisais en vains efforts; la rive que je pouvais à peine en-

trevoir semblait fuir devant moi à mesure que j'approchais. Mes forces m'abandonnaient, je me soutenais avec peine. Je ne craignais pas de perdre la vie, mais de mourir sans être illuminé. Enfin je perdis courage; et, levant vers la voûte mes yeux baignés de pleurs, je m'écriai : *Indica me judicium meum et redime me propter eloquium tuum vivifica me.* A peine pouvais-je agiter mes membres fatigués, j'enfonçais de plus en plus, quand j'aperçus près de moi une barque. Un homme couvert de riches vêtemens la conduisait; je remarquai que la proue était tournée vers la rive que j'avais quittée; il s'approcha, une couronne d'or brillait sur son front. Viens, avec moi, me dit-il, laisse une vaine entreprise que tu n'es pas en état d'achever, je suis le ROI des ROIS; viens, et je partagerai ma puissance avec toi. Je lui répondis : *Bonum est sperare in Domino, quàm confidere in principibus.* A l'instant la barque et le monarque s'abîmèrent dans les eaux, une vie nouvelle sembla couler dans mes veines, et je parvins, en peu de momens, à gagner le but de mes fatigues.

CHAPITRE III.

Etseb Laab.

Je me trouvai sur un rivage semé de sable *vert*. Un mur d'argent brillait devant moi. Deux lames *rouges* étaient incrustées dans son épaisseur ; l'une était chargée de caractères sacrés, sur l'autre était gravée une ligne de lettres grecques; entre les deux lames était un cercle de fer. Deux lions, l'un rouge et l'autre noir, reposaient sur des nuages et semblaient garder une couronne d'or placée au-dessus de leur tête. Je lus quelques caractères écrits sur les flancs d'un des lions. On voyait encore près du cercle un arc et deux flèches.

A peine avais-je observé ces différens emblêmes qu'ils disparurent avec la muraille qui les contenait. A sa place un lac de feu se présenta devant moi ; le soufre et le bitume roulaient à mes pieds leurs flots enflammés..... Je frémis; une voix éclatante m'ordonna de traverser ces flammes, j'obéis, et les flammes sem-

blèrent avoir perdu leur activité. Je marchai long-temps au milieu de l'incendie. Arrivé dans un espace circulaire, je contemplai le pompeux spectacle dont la bonté du ciel daignait me faire jouir. Quarante colonnes de feu disposées en cercle, décoraient la salle dans laquelle je me trouvais. Un côté des colonnes brillait d'un feu blanc et vif, l'autre semblait dans l'ombre; une flamme noirâtre le couvrait. Au centre de ce lieu s'élevait un autel en forme de *serpent*; un or vert, embellissait son écaille diaprée, sur laquelle se réflétaient les flammes qui l'environnaient; ses yeux semblaient des rubis. Une riche épée était plantée en terre près du serpent, une coupe remplie de grains de *grenade* reposait sur sa tête.

J'entendis le chœur des esprits célestes: une voix s'écria: *Prends le glaive et la coupe, frappe le serpent.* Je pris la coupe d'une main, et de l'autre je portai un coup sur le col du serpent; l'épée rebondit, et le coup résonna, comme si j'avais frappé une cloche d'airain. A peine avais-je obéi à la voix, que l'autel disparut, les flammes, les colonnes se perdirent dans l'immensité; le son que j'avais produit en frappant l'autel se répéta, comme si mille coups sem-

blables étaient frappés à la fois. En même temps une main invisible me saisit par les cheveux, et m'éleva vers les voûtes qui s'entr'ouvrirent à mon approche. De vains fantômes se présentèrent devant moi pour me disputer le passage. Des Hydres, des lamies m'entourèrent de serpens. La vue de l'épée que je tenais à la main écarta cette foule immonde, comme les premiers rayons du jour dissipent les songes, frêles enfans du sommeil et de la nuit.

Après avoir monté par une ligne perpendiculaire à travers les différentes couches qui composent les parois du globe, je revis la lumière du jour.

CHAPITRE IV.

Etseb Araboth.

A peine étais-je parvenu à la surface de la terre, que mon conducteur invisible m'entraîna plus rapidement encore. La vélocité avec laquelle nous parcourions les espaces, ne peut être comparée qu'à elle-même. En un moment j'eus perdu de vue les plaines sur lesquelles je

dominais. J'avais observé avec étonnement que j'étais sorti du sein de la terre, loin des campagnes de Naples. Une vaste plaine déserte et sablonneuse, quelques pyramides isolées étaient les seuls objets que j'eusse apperçus. Bientôt, malgré les épreuves que j'avais subies, une nouvelle terreur vint m'assaillir, la terre ne me semblait plus qu'un nuage confus; j'étais élevé à une hauteur immense; la main qui me soutenait m'abandonna, je redescendis. Pendant un temps assez long, je roulai dans l'espace; déjà la terre se déployait à mes regards troublés. Je pouvais calculer combien de minutes se passeraient avant que j'allasse me briser contre un rocher; mais bientôt, prompt comme la pensée, mon conducteur se précipite après moi; il me reprend, m'enleve, me laisse retomber encore; enfin il m'éleve avec lui à une distance incommensurable; je voyais des globes rouler autour de moi, des soleils graviter à mes pieds. Tout à coup on me toucha les yeux et je perdis le sentiment.

CHAPITRE V.

Terem Scherad.

A mon réveil je me trouvai couché sur un riche coussin ; des fleurs, des aromates embaumaient l'air que je respirais. Une robe bleue parsemée d'étoiles d'or avait remplacé mon vêtement de lin ; vis-à-vis de moi était un autel de couleur *jaune pâle* ; un feu pur s'en exhalait sans qu'aucune autre substance que l'autel même l'alimentât ; des caracteres noirs étaient gravés sur sa base ; au-dessus de l'autel était un oiseau dont les pieds et les aîles étaient noirs, le col doré, la tête rouge et le corps d'argent ; il s'agitait sans cesse, mais sans faire usage de ses aîles ; il ne pouvait voler que lorsqu'il se trouvait au milieu des flammes. Auprès de l'oiseau on voyait un flambeau *blanc* qui brillait comme le soleil. L'oiseau se nomme *Taroph*, le flambeau *Melach*, et l'autel *Gophrith*. Quatre inscriptions entouraient ces différentes choses.

CHAPITRE VI.

Choul Madda.

Je me détournai et j'aperçus un palais immense; sa base reposait sur des nuages, des marbres inconnus aux enfans des hommes composaient sa masse; sa forme était triangulaire; quatre étages de colonnes s'élevaient les uns sur les autres; une boule de cristal terminait cet édifice. Le premier rang de colonnes était *blanc*, le second *noir*, le troisième *vert*, le dernier était d'un *rouge* brillant.

Après avoir admiré long-temps cet ouvrage des artistes éternels, je retournai dans l'endroit où j'avais vu l'autel, l'oiseau et le flambeau; je voulais les observer encore, ils étaient disparus. Je les cherchais des yeux lorsque les portes du palais s'ouvrirent; un vieillard vénérable en sortit; sa robe était semblable à la mienne, mais un soleil d'or suspendu à une triple chaine, brillait sur sa poitrine; sa main droite tenait une branche verte, l'autre soutenait un encen-

soir; une thiare pointue comme celle de Zoroastre, couvrait sa tête blanchie.

Il s'approcha de moi; le sourire de la bienveillance errait sur ses lèvres. *Adore dieu*, me dit-il, *c'est lui qui t'a soutenu dans tes épreuves, son esprit était avec toi.* Mon fils, tu as laissé fuir l'occasion, tu pouvais te rendre maître à l'instant du flambeau *Melach*, de l'autel *Gophrith* et de l'oiseau *Taroph*, et les réunir en toi, tu serais à la fois devenu autel, oiseau et flambeau. Il faut à présent pour parvenir au lieu le plus secret du palais des sciences sublimes, que tu en parcoures tous les détours; viens, je dois avant tout te présenter à mes frères. Il me prit la main et m'introduisit dans une vaste salle entourée de tablettes chargées de livres. Mon conducteur passa quelques jours avec moi dans ce sanctuaire de la sagesse; il m'expliqua tous les passages qui jusque là m'avaient semblés inintelligibles, me donna la clef des allégories dont les sages avaient environné leurs secrets. Bientôt je fus en état de me passer de son secours, il me laissa seul. Je restai dans ce séjour paisible, appelé parmi les enfans de Dieu *Bethiada*. Tous les écrits des fils de la science, tous ces traités profonds où ils se sont plus à déposer

leurs plus secrets mystères étaient autour de moi. Je fus étonné de leur petit nombre ; j'y cherchai vainement cette effrayante multitude d'ouvrages que l'avidité de m'instruire m'avait fait lire avec tant de soin ; ces livres tant vantés parmi les hommes, ne s'offrirent point à ma vue. Je m'aperçus bientôt qu'ils étaient indignes de figurer parmi les œuvres sacrées que la bonté céleste mettait à ma disposition, et je connus enfin l'esprit qui avait dicté la plupart d'entre eux.

Animés des viles passions terrestres, leurs auteurs n'avaient cherché dans l'étude de la science qu'un moyen de satisfaire leur orgueil ou leur avidité, qu'une source toujours renaissante de richesses et de voluptés ; avec de pareils motifs ils ne pouvaient pas espérer d'être éclairés. Las de renouveler sans cesse des travaux toujours infructueux, découragés à l'aspect de leurs recherches inutiles, ne pouvant s'élever jusqu'au sanctuaire mystique, ils ont tenté de faire croire aux enfans des hommes qu'ils avaient soulevé le voile, et ont composé au hasard des ouvrages surchargés de termes mystérieux dont eux-mêmes ignoraient la valeur, de phrases insignifiantes et de mots vides de sens. C'est à

l'aide de ces écrits imposteurs qu'ils ont usurpé dans le monde une réputation honteuse, puisqu'ils ne la méritent pas, et qui méritée serait encore un crime, puisque le véritable adepte doit cacher ses connaissances avec autant de soin que les faux prophêtes en mettent à étaler leur science trompeuse.

Après un assez long temps d'étude, mon conducteur revint; il me fit signe, je le suivis: il me purifia suivant les rites sacrés, avec le miel, l'hysope, l'eau et le lait; il me fit de nouveau traverser des flammes ardentes. Après avoir exécuté les cérémonies prescrites, il m'attacha aux pieds les brodequins *Boor*, et me fit entrer dans la salle du palais des élémens. Des sens vulgaires ne peuvent concevoir la forme et l'éclat des ornemens qui l'embellissaient. Trois cent soixante colonnes entouraient la salle où nous étions alors; au plafond était une croix rouge, blanche, bleue et noire, attachée à un anneau d'or; au centre un autel triangulaire composé des quatres élémens; sur ses trois pointes étaient posés l'oiseau, l'autel et le flambeau : ils ont changé de nom, me dit mon guide; ici on les nomme l'oiseau *Melek*, le flambeau *Nadigh*, et l'autel *Nahi*. La salle est

appelée *Chugh* et l'autel triangulaire *Sedher*. Autour de cet autel étaient posés quatre-vingt-un trônes couverts de housses couleur de pourpre. On montait à chacun par neuf marches de hauteur inégale.

CHAPITRE VII.

Athar Cophther.

PENDANT que j'examinais les trônes, le son d'une trompette se fit entendre; à ce bruit les portes de la salle *Chugh* s'ouvrirent pour laisser passer soixante et dix neuf personnes toutes vêtues comme mon conducteur; elles s'approchèrent lentement et s'assirent sur les trônes. Mon conducteur se tint debout auprès de moi. Un vieillard distingué de ses frères par une espèce d'étole sur laquelle était représenté le signe sacré, et par un long manteau de pourpre dentelé, se leva. Mon conducteur prit la parole en langue *sacrée*: voici, dit-il, un de nos enfans que dieu veut rendre aussi grand que ses pères. Que la volonté du très-haut s'accomplisse, répondit le vieillard; mon fils, ajouta-t-il, en

s'adressant à moi, votre temps d'épreuve est terminé; il vous reste à faire de grands voyages, désormais vous vous appelerez *Hakim*. Avant de parcourir cet édifice symbolique, vous allez recevoir un présent de neuf d'entre nous. A ces mots il vint à moi et me donna, avec le baiser de paix, un cube de terre grisâtre et spongieuse appelé *Mekir*; le second, trois cylindres de pierre noire, on les nomme *Keli-Ghechal*; le troisième, un morceau de cristal arrondi *Beth-phaal*; le quatrième une aigrette de plumes bleues nommée *Naous parvagim*. Le cinquième y joignit une aiguière d'argent qui porte le nom de *Tal*. Le sixième une grappe de raisin, connue parmi les sages, sous le nom de *Melach-Basche*. Le septième m'offrit une figure d'oiseau semblable pour la forme à l'oiseau *Taroph*, mais il n'était pas revêtu de ses couleurs brillantes; il était d'argent. Il porte le même nom, me dit-il; c'est à toi à lui donner les mêmes vertus. Le huitième me donna un petit autel ressemblant aussi à l'autel *Gophrith*. Enfin mon conducteur me mit dans la main un flambeau composé comme *Melach*, de particules brillantes, mais il était éteint; c'est à toi, ajouta-t-il comme ceux qui l'avaient précédé, c'est à toi à lui

donner les mêmes vertus. Réfléchis aux dons emblématiques que tu viens de recevoir, me dit ensuite le chef des sages, tous tendent également à la perfection ; mais nul d'entre eux n'est parfait par lui-même ; leur mélange peut seul leur donner les qualités qui leur manquent, et c'est de leur combinaison que doit sortir l'œuvre divin. Sache bien encore que tous sont inutiles s'ils ne sont employés suivant l'ordre dans lequel ils t'ont été offerts. Le second qui sert à employer le premier, ne serait qu'une matière brute, sans force, sans chaleur, sans aucune espèce d'utilité, s'il ne recevait ces qualités de celui qui vient après lui. Garde précieusement les présens qui t'ont été offerts, et commence tes voyages après avoir bu dans la coupe de vie. En même temps il me présenta dans une coupe de cristal, une liqueur brillante et safranée ; son goût était exquis, un parfum délicieux s'en exhalait. Je voulus rendre la coupe après avoir seulement trempé mes lèvres dans la liqueur : achève, me dit le vieillard, ce breuvage sera ton unique nourriture pendant tout le temps de tes voyages. J'obéis et je sentis un feu divin parcourir tous les fibres de mon corps ; j'étais plus fort, plus courageux ; mes

facultés intellectuelles même semblaient être doublées ; je me hâtai de donner le salut des sages à l'auguste assemblée, et, par les ordres de mon conducteur, je m'enfonçai dans une longue galerie qui se trouvait à ma droite.

CHAPITRE VIII.

Themes-Rachetsa.

A l'entrée de la galerie dans laquelle j'étais alors, se trouvait posée une cuve de porphire ; à mon approche elle se remplit d'une eau pure et claire comme le cristal, qui vint se poser sur un sable blanc et fin ; la cuve était ovale et soutenue par quatre lions d'airain. Une lame noire incrustée sur le côté qui regardait la porte, renfermait quelques caractères ; près de la cuve était un long voile de lin ; au-dessus deux colonnes de marbre vert supportaient une plaque arrondie ; on y voyait, entourée de deux inscriptions, la figure du cachet sacré, formée d'une croix de quatre couleurs attachée à une traverse qui soutient deux cercles qu'environnent deux autres cercles une fois plus grands. Le petit cercle

est rouge et le second noir. A l'une des colonnes, était attachée une hache d'argent dont la hampe était bleue : on la nomme *Phtha.*

Après avoir parcouru la galerie, et lu les différentes inscriptions, je m'approchai de la cuve et je m'y lavai en commençant par les mains ; je finis par m'y plonger tout entier. J'y restai trois jours ; en sortant de l'eau, je m'aperçus qu'elle avait perdu sa transparence ; le sable était devenu grisâtre, des particules couleur de rouille flottaient dans le fluide. Je voulus me sécher à l'aide du voile de lin, mais de nouvelles gouttes d'eau remplaçaient sans cesse celles dont le linge s'imbibait. Je renonçai à me sécher avec le voile, et me tenant à l'ombre j'y restai immobile six jours entiers. Au bout de ce temps la source de ces eaux fut tarie ; je me trouvai sec et plus léger qu'auparavant, quoique mes forces me parussent augmentées. Après m'être agité quelque temps, je retournai à la cuve ; l'eau qu'elle contenait était épuisée ; à sa place était une liqueur jaunâtre ; le sable était fin, gris et semblait métallique. Je m'y baignai de nouveau en observant de n'y rester que quelques moments ; en me retirant je vis que j'avais absorbé une partie du liquide. Cette fois je ne

tentai point de tarir avec le linge la liqueur dont j'étais imprégné ; elle l'aurait détruit à l'instant, tant elle était forte et corrosive. Je fus à l'autre bout de la galerie, m'étendre sur un lit de sable chaud ; j'y passai sept jours. Au bout de ce temps je revins à la cuve ; l'eau était semblable à la première ; je m'y plongeai et je n'en sortis qu'après m'être lavé avec soin ; je parvins alors à m'essuyer sans peine. Enfin après m'être purifié suivant les instructions que j'avais reçues, je sortis de la galerie après y être resté *seize* jours.

CHAPITRE IX.

Natar Gophen.

JE quittai la galerie par une porte basse et étroite, j'entrai dans un appartement circulaire; ses lambris étaient de bois de frêne et de sandal. Au fond de la salle, sur un socle composé de ceps de vigne, reposait une masse de sel blanc et brillant. Au-dessous était un tableau; il représentait un lion blanc couronné et une grappe de raisin; ils étaient tous deux posés sur un même

plateau, que la fumée d'un brâsier allumé élevait dans les airs.

A droite et à gauche s'ouvrait une porte, l'une donnait sur une plaine aride nommée *Mokeda*; un vent sec et brûlant y régnait dans toutes les saisons, l'autre porte laissait appercevoir un lac bourbeux, à l'extrémité duquel s'élevait une façade de marbre noir. Je m'approchai de l'autel et pris dans mes mains du sel blanc et brillant, que les sages appelent *Melach-Gophen*; je m'en frottai, je m'en pénétrai à l'aide d'une chaleur douce.

Après avoir lu les hiéroglyphes qui accompagnaient le tableau, je m'apprêtai à quitter cette salle. Mon premier dessein était de sortir par la porte qui donnait sur la plaine *Mokeda*, mais une vapeur brûlante s'en exhalait; je préférai la route opposée. J'avais la liberté de choisir, avec la condition cependant de ne pas quitter le chemin que j'avais pris d'abord.

Je me décidai à passer le lac; ses eaux étaient sombres et dormantes. J'appercevais bien à une grande distance, un pont nommé *Epher*, mais je préférai la traversée, à la longue route que j'aurais été obligé de faire pour atteindre le pont en suivant les sinuosités d'un rivage parsemé de rochers.

CHAPITRE X.

Agam-Sichar.

J'ENTRAI dans l'eau; elle était épaisse comme du ciment, j'aperçus qu'il m'était inutile de nager, partout mes pieds rencontrèrent le sol. Je marchai dans le lac pendant treize jours, enfin je parvins à l'autre bord.

La terre était d'une couleur foncée comme l'eau dans laquelle j'avais voyagé, une pente insensible me conduisit au pied de l'édifice que j'avais aperçu de loin. Sa forme était un quarré long; sur le frontispice étaient gravés quelques caractères semblables à ceux qu'employaient les prêtres des anciens persans. Le monument entier était construit de basalte noir dépoli; les portes étaient de bois de cyprés; elles s'ouvrirent pour me laisser passer. Un vent chaud et humide s'élevant tout-à-coup, me poussa rapidement jusqu'au milieu de la salle, et en même tems referma la porte sur moi. Je me trouvai dans l'obscurité. Peu à peu mes yeux s'accoutumèrent au peu de lumière qui régnait dans cette enceinte

et je pus distinguer les objets qui m'entouraient. La voûte, les parois, le plancher de la salle étaient noirs comme l'ébène; deux tableaux peints sur la muraille fixèrent mon attention. L'un représentait un cheval semblable à celui qui, dit-on, causa la ruine de la malheureuse Troye; de ses flancs entr'ouverts sortait un cadavre humain; l'autre peinture offrait l'image d'un homme mort depuis long-temps; de vils insectes, enfans de la putréfaction s'agitaient sur son visage et dévoraient la substance qui les avaient fait naître. Un des bras décharnés de la figure laissait déjà apercevoir les os. Placé près du cadavre, un homme vêtu de rouge s'efforçait de le soulever; une étoile brillait sur son front, des brodequins noirs couvraient ses jambes; trois lames noires chargées de caractères d'argent entouraient ces deux tableaux. Je les expliquai et m'occupai à parcourir la salle où je devais passer *neuf* jours.

Dans un coin plus obscur, se trouvait un monceau de terre noire, grasse et saturée de particules animales. Je voulais en prendre quelques parcelles, quand une voix éclatante comme le son d'une trompette me le défendit. *Il n'y a que quatre-vingt-neuf ans*, me dit-elle,

que cette terre est posée dans la salle RAKAB. *Quand treize autres années seront écoulées, toi et les autres enfans de Dieu pourront en user.* La voix se tut, mais les derniers sons vibrèrent long-temps encore dans ce temple du silence et de la mort. Après y être resté le temps prescrit, je sortis par une porte opposée à celle par laquelle j'étais entré. Je revis la lumière, mais elle n'était pas assez vive autour de la salle noire, pour fatiguer des yeux accoutumés à une longue obscurité. Je vis avec étonnement que pour joindre les autres édifices, il me fallait traverser un lac un peu plus large que le premier. Je marchai dans l'eau pendant dix-huit jours. Je me souvins, que dans la première traversée, les eaux du lac devenaient plus noires et plus épaisses à mesure que j'avançais; au contraire, dans celle-ci, plus j'approchais de la rive et plus les eaux s'éclaircissaient. Ma robe qui dans le palais était devenue noire comme les murailles, me parut alors d'une teinte grisâtre; elle reprit peu à peu ses couleurs, cependant elle n'était pas entièrement bleue, mais d'un vert qui devint de plus en plus éclatant. Après dix-huit jours, je montai sur le rivage par un perron de marbre blanc.

La salle noire est nommée *Rakab*; le premier lac *Baash*, le second *Neelach*.

CHAPITRE XI.

Aouph Rahannan.

A quelque distance du rivage, un palais somptueux élevait dans les airs ses colonnes d'albâtre ; ses différentes parties étaient jointes par des portiques couleur de feu. Tout l'édifice était d'une architecture légère et aërienne. Je m'approchai des portes ; sur le fronton était représenté un papillon. J'entrai, le palais entier ne renfermait qu'une seule salle. Trois rangs de colonnes l'environnaient. Aucentre de l'édifice, était une figure d'homme qui semblait sortir d'un tombeau ; sa main appuyée sur une lance nommée *natar* frappait la pierre qui le renfermait autrefois. Une draperie verte ceignait ses reins, l'or brillait au bas de son vêtement ; sur sa poitrine était une table carrée sur laquelle je distinguai quelques caractères. Deux aîles de papillon sortaient de la chevelure de l'homme. Au-dessus de la figure était suspendue une couronne d'or enveloppée d'un voile de couleur verte ; au-dessus de la



couronne une table jaune renfermait quelques emblêmes que j'expliquai à l'aide des inscriptions que j'avais aperçues sur le devant du tombeau et sur la poitrine de l'homme. Je restai trois jours dans cette salle appelée *mahir hokim*, et je sortis dans l'intention de me rendre, en traversant une vaste plaine, à une tour que j'entrevoyais à une distance assez considérable.

CHAPITRE XII.

Schibbea.

A peine avais-je quitté les marches du palais, que j'en vis sortir en voltigant un oiseau semblable à *taroph*, mais il n'avait comme lui le col doré, deux aîles de papillon, jointes aux siennes propres, augmentaient encore sa vélocité. Une voix sortant d'un nuage m'ordonna de le saisir et de l'attacher. Je m'élançai après lui; il ne volait pas, mais il se servait de ses quatre aîles, pour courir avec la plus grande rapidité. Je le poursuivis, il fuyait devant moi, et me fit plusieurs fois parcourir la plaine dans toute son étendue. Je le suivis sans m'arrêter; enfin, après neuf

jours de course, je le contraignis d'entrer dans la tour que j'avais vue de loin en sortant de *mahir hokim*. Les murailles de cet édifice étaient de fer. Trente-six piliers de même métal, incrustés d'acier brillant, soutenaient l'intérieur du monument, qui était bâti en telle manière que sa hauteur était doublée sous terre.

A peine l'oiseau que je poursuivais fut-il entré dans cette enceinte, qu'un froid glacial s'empara de lui. Il fit de vains efforts pour mouvoir ses aîles engourdies; il s'agitait encore, essayait de fuir, mais si faiblement que je l'atteignis avec la plus grande facilité; je le saisis et lui passant à travers les aîles un long clou nommé *ophra*, je l'attachai au plancher de la tour à l'aide d'un marteau appelé *melach naous*. A peine avais-je fini que l'oiseau sembla reprendre des forces nouvelles; il ne s'agita plus, ses aîles de papillon tombèrent, et ses yeux mornes et éteints depuis qu'il avait passé le seuil de la porte, devinrent brillans comme des topazes. J'étais occupé à l'examiner, quand un groupe placé au milieu de l'édifice fixa mon attention. Il représentait un jeune homme dans la fleur de l'âge et de la beauté; il tenait à la main une verge dorée, entourée de deux ser-

pens entrelacés, et s'efforçait d'échapper aux efforts d'un autre homme grand, vigoureux, armé d'une ceinture de fer et d'un casque sur lequel flottait une aigrette rouge; une épée posée près de lui était appuyée sur un bouclier arrondi, chargé d'hiéroglyphes. Le guerrier tenait dans ses mains une forte chaîne; il en liait les pieds et le corps de l'adolescent qui cherchait vainement à fuir son terrible adversaire.

J'ouvris une porte qui se trouvait entre deux piliers, et je me trouvai dans une vaste salle.

CHAPITRE XIII.

Hiphera.

L'ENDROIT dans lequel je venais d'entrer était exactement rond, il ressemblait à l'intérieur d'une boule. Composé d'une matière dure et diaphane comme le cristal, il recevait du jour par toutes ses parties. La partie inférieure était posée sur un vaste bassin rempli de sable rouge. Une chaleur douce et égale régnait dans cette enceinte circulaire. Les sages nom-

ment cette salle *kelizechokith*. Le bassin de sable qui la soutient porte le nom de *esch-chol*. Je considérais avec étonnement ce globe de cristal, quand un phénomène nouveau excita mon admiration. Du plancher de la salle s'éleva une vapeur douce, moite et safranée; elle m'environna, me souleva doucement, et dans l'espace de trente-six jours, me porta jusqu'à la partie supérieure du globe. Après ce temps-là la vapeur s'affaiblit, je descendis peu à peu: enfin, je me retrouvai sur le plancher, ma robe changea de couleur; elle était verte lorsque j'entrai dans la salle, elle devint alors d'une couleur rouge éclatante. Par un effet contraire, le sable sur lequel reposait le globe, quitta sa couleur rouge et devint noir par degrés. Je demeurai encore trois jours dans la salle après la fin de mon ascension. Après ce temps j'en sortis pour entrer dans une vaste place environnée de colonnades et de portiques dorés; au milieu de la place était un piédestal de bronze; il supportait un groupe qui représentait l'image d'un homme grand et fort. Sa tête majestueuse était couverte d'un casque couronné; à travers les mailles de son armure d'or, paraissait un vêtement bleu; il tenait d'un main un bâton blanc, chargé

de caractères, et tendait l'autre à une belle femme; aucun vêtement ne couvrait sa compagne. Un soleil brillait sur son sein, sa main droite supportait trois globes joints par des anneaux d'or. Une couronne de fleurs rouges ceignait ses beaux cheveux; elle s'élançait dans les airs, et semblait y élever avec elle le guerrier qui l'accompagnait. Tous les deux étaient portés sur des nuages; autour du groupe, sur les chapiteaux de quatre colonnes de marbre blanc, étaient posées quatre statues de bronze; elles avaient des aîles et paraissaient sonner de la trompette.

Je traversai la place, et montant un perron de marbre qui se trouvait devant moi, je vis avec étonnement que je rentrais dans la salle des trônes, la première où je m'étais trouvé en arrivant au palais de la sagesse. L'autel triangulaire était toujours au centre de cette salle; mais l'oiseau, l'autel et le flambeau étaient réunis et ne formaient plus qu'un corps. Près d'eux était posé un soleil d'or; l'épée que j'avais apporté de la salle de feu, reposait à quelques pas de-là sur les coussins d'un des trônes. Je pris l'épée, et frappant le soleil, je le réduisis en poussière; je le touchai ensuite, et chaque molécule devint un soleil d'or semblable à celui

que j'avais brisé; *l'œuvre est parfait*, s'écria à l'instant une voix forte et mélodieuse; à ce cri les enfans de la lumière s'empressèrent de venir me joindre. Les portes de l'immortalité me furent ouvertes, le nuage qui couvre les yeux des mortels se dissipa, JE VIS, et les esprits qui président aux élémens me reconnurent pour leur maître.

HYMNE

MAÇONNIQUE GALLOIS *du* XVIe. *siècle, traduit sur l'imitation anglaise de M.* LAWRENCE SHELDON.

UN CORYPHÉE.

SILENCE, mes Frères, silence;.... l'astre des nuits a déjà parcouru la moitié de sa carrière, nos rites sacrés vont finir: le temple va se fermer.

CHŒUR.

Architecte du monde, Dieu trois fois grand, esprit éternel, jette un regard favorable sur ces lieux où l'on célèbre ton nom.

UN CORYPHÉE.

Voûtes aériennes, temple sauvage des forêts, retentissez de nos chants mystérieux; jamais l'œil du profane n'a pé-

nétré dans cette enceinte; jamais son pied n'a foulé ce sol sacré. Adorons Dieu, mes Frères, l'hommage de l'homme de bien s'élève jusqu'au pied de son trône immortel.

CHŒUR.

Architecte du monde......

UN CORYPHÉE.

Hommes de tous les pays, accourez; la flamme s'élance, le glaive brille. Si vos intentions sont droites, si votre cœur est pur, vous êtes nos Frères; un lien plus étroit va nous unir désormais; la chaine maçonnique va vous entourer; vous deviendrez aussi des enfans de la grande famille.

CHŒUR.

Architecte du monde.....

UN CORYPHÉE.

Loin de nous cet homme dont l'âme

froide ne sait pas compâtir aux maux de ses semblables; loin de nous celui dont l'œil aride ne se mouilla jamais des larmes de la sensibilité : c'est là le véritable profane, le temple est à jamais fermé pour lui. Malheureux aveugle!.... le flambeau maçonnique brillerait vainement à ses yeux : il ne le verrait pas.

CHŒUR.

Architecte du monde......

UN CORYPHÉE.

Toi qui connais le prix de l'amitié, toi qui respectes la vieillesse, qui protèges le faible, accours, notre cœur te désire; et toi, vertueux *patriote*, tu es digne d'être Maçon. Nos anciens maîtres ont aussi protégé les femmes et les vieillards; leur sang généreux a coulé pour la patrie.

CHŒUR.

Architecte du monde......

UN CORYPHÉE.

Une chaîne invisible nous lie; les Maçons sont répandus dans le monde entier: un signe suffit pour les réunir. Qu'on ose opprimer un Frère, on nous verra sortir à-la-fois des villes, des forêts, des montagnes. La terre, en s'entrouvrant, laissera paraître une armée de braves.

CHŒUR.

Architecte du monde......

UN CORYPHÉE.

Gloire, honneur, protection à la vertu, c'est pour elle que nous élevons un temple. Malheur au crime, fût-il entouré d'un triple rempart, fût-il caché sous les rocs entassés de Dovawr et de Manassen; nos glaives mystiques l'atteindraient encore; une chaîne de fer retiendrait ses pas dans la caverne où expira le ténébreux Gryffydh.

CHŒUR.

Architecte du monde.....

PREMIER CORYPHÉE.

Maçons de l'Orient, du Nord, du Midi, joignez-vous à vos frères, fils de la liberté, unissez vos glaives brillans.

SECOND CORYPHÉE.

Qu'une étreinte fraternelle termine cette journée. Esprits aériens, soyez attentifs à nos sermens; joignez à nos chants le son de vos harpes divines.

PREMIER CORYPHÉE.

Recevez notre hommage, Maçons qui n'êtes plus. Portés sur des nuages d'or, si vous parcourez cette enceinte, vous le voyez, nous avons conservé sans altération les rites sacrés que vous nous avez transmis.

SECOND CORYPHÉE.

Mortel vertueux dont la sagesse pré-

side à nos travaux, quitte ton trône; passe sous la voûte d'acier : l'heure est venue, ferme le temple.

CHŒUR.

Architecte du monde, Dieu trois fois grand, esprit éternel, jette un regard favorable sur ces lieux où l'on célèbre ton nom.

A. B.

COUP-D'ŒIL
SUR
SAINT-JEAN-BAPTISTE, (*)

Par *le F∴.* Fustier, *Vén∴. de la L∴. du* Point-Parfait, *officier du G∴. O∴.*

Jean-Baptiste, dont on célèbre ordinairement la mémoire, le 25e. jour du 4e. mois, appelé *Ab*, naquit l'an du monde 4004, suivant la chronologie des hébreux, six mois environ avant Jésus (1); il était fils de Zacharie et d'Élisabeth; il paraît qu'il vécut dans le désert, ou du moins dans une profonde obscurité jusqu'à trente ans; c'est à cet âge, mes FF∴., que nous voyons de temps à autre paraître sur la scène de la vie, ces hommes extraordinaires,

(*) Les notes de ce morceau sont pages 61 et suivantes.

qui ont été tour à tour les fléaux des empires, les réparateurs des révolutions, ou les lumières du monde. Jean, sans autre mission que son zèle, dédaignant de s'annoncer comme un prophête, vient s'établir sur les bords du Jourdain, développe aux hommes les principes des sciences et de la morale qu'ils méconnaissaient, et, bientôt soldats, publicains, pharisiens, saducéens même, c'est-à-dire, les gens les plus riches et les plus considérés de la Judée, se rendent en foule auprès de lui, pour profiter de ses instructions, et se purifier, par l'immersion, des souillures qu'ils avaient contractées.

Le baptême par l'eau (2) n'était pas, mes FF∴, une institution nouvelle; on la retrouve dans les rites sacrés de presque tous les peuples. L'eau lustrale des anciens, le culte de la déesse *Cotytto* à Athènes, dont les ministres se nommaient *Baptes*, certaines purifications légales chez les hébreux, tout vous annonce que Jean-Baptiste s'est

servi comme eux de cet emblême naturel, pour disposer l'âme au repentir et à la pratique des vertus; il accompagnait d'ailleurs ses leçons d'une vie exemplaire. Accoutumé dans le désert à se contenter de peu, il ne vivait, disent les mémoires du temps, que de sauterelles (3) et de miel sauvage (4); et son vêtement consistait dans une tunique de poil de chameau (5), soutenue par une ceinture de cuir. De tous ces détails, que les historiens ne nous ont point transmis sans raison, nous devons conclure, mes FF∴, que Jean-Baptiste donnait au peuple qui l'écoutait, un grand exemple de tempérance et de modestie. Aussi, jamais prophête n'excita un plus vif enthousiasme. Le législateur des chrétiens, qui avait paru dans le monde à la même époque, vint de la Galilée pour lui payer un tribut d'hommages, et recevoir aussi le baptême. Ce fut après cette célèbre entrevue, dont nous essayerons peut-être un jour de développer les résultats, que

Jean-Baptiste se rendit à Béthanie au-delà du Jourdain, et se fixa ensuite à *Enom* près de Salins, pour s'y livrer entièrement à l'instruction de ses fidèles disciples. Heureux! s'il eût su se borner à cette paisible et honorable fonction; mais il joignait, mes FF∴, à l'austérité des mœurs, l'énergie de la vertu. Le tétrarque ou gouverneur de Galilée, Hérode-Antipas, vivait publiquement avec l'épouse de Philippe son frère. Jean-Baptiste ne put voir sans indignation cette union incestueuse; il l'attaqua ouvertement, ses reproches pénétrèrent jusqu'au fond du palais du Prince, et, dès ce moment, l'ambitieuse hérodiade jura la perte du censeur importun de ses coupables amours. Sous prétexte qu'il formait autour de lui des rassemblemens dangereux, elle le fit arrêter et jeter dans une prison. Jean-Baptiste, au sein de la captivité, jouissait de l'amour du peuple, et de l'estime même du prince dont il frondait les désordres. Hérodiade cherchait en

vain l'occasion de le faire périr, lorsque l'anniversaire de la naissance d'Hérode fut célébré dans toutes les provinces. Salomé, fille d'Hérodiade, embellit la fête par sa présence; elle dansa devant son père, et le charma tellement, que, dans l'ivresse du plaisir, il lui promit imprudemment de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderait. Vœu fatal! promesse indiscrète! La haine veillait, tandis que la vertu dormait en paix. Hérodiade, ivre de férocité, fit demander par sa fille la tête de Jean-Baptiste. Le malheureux prince frémit d'horreur; mais il aima mieux commettre un assassinat que de manquer à sa parole, et Jean fut décapité. Ainsi périt, dans la 33e. année de sa vie, l'homme juste que vous regardez aujourd'hui comme votre patron.

Pourquoi, mes FF.:., vos ayeux l'ont-ils choisi de préférence à tant de sages que l'antiquité leur présentait pour modèle; c'est qu'il était alors la colonne principale d'un ordre ou secte

dont vous descendez ; je veux dire, du *Zabiisme.*

Les Zabiens, héritiers des Sabéens, s'adonnaient particulièrement à la connaissance des astres, et de leur influence sur les corps célestes. Leur doctrine, recueillie primitivement par Zoroastre, se répandit successivement de la Perse dans la Chaldée, dans l'Égypte, la Phænicie, la Bactriane et les Indes, où elle subsiste encore. Des branches se détachèrent du tronc principal, et formèrent ces sectes nombreuses qui admirent le culte du soleil et des étoiles, l'érection des statues, la consécration des arbres, la science des talismans, l'apparition des génies et mille autres extravagances consignées dans l'histoire des folies humaines. Un petit nombre de philosophes et d'astronomes Sabéens conservèrent, à travers les générations qui se succédaient, la véritable doctrine, comme l'attestent les commentateurs juifs, et la plupart des écrivains orientaux, chrétiens ou ma-

hométans. Ce dépôt sacré parvint ainsi jusqu'à Jean-Baptiste. L'histoire ne nous laisse à cet égard aucun doute; car les Zabiens quittèrent leur nom pour prendre celui de *Mandaï-Jahia* ou chrétiens de Saint-Jean. Les mémoires postérieurs ne les désignent pas autrement. Le chef-lieu de leur réunion fut la ville du Charan. Quand on les interrogeait sur leurs dogmes, ils répondaient simplement qu'ils n'étaient ni juifs, ni chrétiens, ni mahométans; mais seulement *Mandaïtes* ou disciples de Jean. Le christianisme étant devenu par suite, la religion la plus répandue, les *Mandaïtes* adoptèrent une partie de ses rites, modifiés suivant leurs goûts ou leurs opinions. Il en existe, au rapport de Chardin, plusieurs de cette espèce dans l'orient. D'autres mandaïtes (et c'est la majeure partie) se réunirent en corps, qui engendrèrent à leur tour, des établissemens militaires et religieux, dont il est inutile de vous rappeler ici la prospérité et les

malheurs. Il suffit, mes FF.·., de vous observer que les *Mandaïtes* furent vos maîtres dans la Maç.·., et qu'ils ont hérité, par une filiation non interrompue, des dogmes et des secrets d'une association dont Jean-Baptiste eut la gloire d'être le restaurateur et le patron.

La naissance de Jean-Baptiste a été constamment célébrée chez toutes les nations, par des feux de joie, et d'autres marques certaines de l'allégresse publique. Cet usage, mes FF.·., dont nous apercevons des traces parmi les Sarrasins, à l'époque des croisades, se trouve lié avec de semblables cérémonies usitées chez les anciens, telles que la fête des lumières en l'honneur de Minerve, celle des flambeaux dans les mystères d'Eleusis, les torches ardentes employées à la recherche du corps d'Osiris; et, dans l'église catholique, les chandelles à la purification, le cierge paschal, etc. La fête de Saint-Jean est donc une fête solaire, et, de plus,

solsticiale ; elle correspond au solstice d'été, époque où les jours sont les plus longs, et le tems ordinairement le plus beau; mais, surtout, où le soleil, parvenu au terme de sa course, a le plus de force et darde au loin ses rayons enflammés. Ainsi c'est une fête de joie, une *hilarie* comme celle qu'on célébrait à l'époque du printemps. A la vérité, le triomphe du roi des cieux ne dure qu'un moment; l'astre, aussitôt, se met à rétrograder, jusqu'à ce qu'il nous ramène aux glaces de l'hiver : raison de plus pour saisir un bonheur fugitif, et pour en savourer tous les charmes.

Nous aurons occasion, mes FF.·., de vous démontrer ailleurs ces vérités importantes, et de soulever le voile dont la plupart de nos mystères sont enveloppés. En attendant, redoublons de zèle et d'ardeur pour avancer dans la carrière qui nous est ouverte; descendans fidèles des Mandaïtes, conservons dans toute sa pureté, la doctrine qu'ils nous ont transmise, et, marchant

avec eux sur les traces de notre illustre patron, ne présentons aux Prof.·. que des mœurs simples et irréprochables; écartons avec soin tout ce qui pourrait troubler la paix et l'union qui règnent dans nos enceintes mystérieuses; fermons la bouche aux détracteurs de l'ordre, en leur donnant l'exemple de la pratique constante de toutes les vertus sociales, ainsi nous justifierons notre origine et le véritable but de nos institutions.

NOTES

(1) La naissance de Jean-Baptiste est décrite au *Surate* ou chap. 19 du Q ôran. On sera sans doute bien aise de trouver ici ce passage.

» 1. Le seigneur se souvient de sa miséricorde
» envers son serviteur Zacharie.

» 2. Lorsqu'il invoqua son nom dans le secret.

» 3. Seigneur, dit-il, mon corps est tombé dans
» la défaillance, les cheveux blancs couvrent
» ma tête.

» 4. Je n'ai jamais été malheureux dans les
» vœux que je t'ai adressés.

» 5. Je crains ceux qui hériteront de mon
» rang. Ma femme est stérile. Donne moi un
» fils, et mets le comble à tes faveurs.

» 6. Qu'il soit mon héritier, qu'il ait l'appa-
« nage de la famille de Jacob, et qu'il te soit
» agréable.

» 7. Zacharie, nous t'annonçons un fils nommé
» Jean.

» 8. Personne, avant lui, n'a porté ce nom.

« 9. Seigneur, répliqua Zacharie, comment
» aurai-je un fils? Mon épouse est stérile, et
» je touche à la décrépitude.

» 10. Il en sera ainsi. Ce prodige n'est point
» au-dessus de ma puissance. C'est moi qui t'ai
» créé de rien.

» 11 Seigneur, ajouta le vieillard, donne-moi
» un signe pour garant de ta promesse. ——
» Tu seras muet pendant trois jours.

» 12. Il sortit du sanctuaire, et s'avançant
» vers les Hébreux, il leur disait par signes,
» de louer dieu le matin et le soir.

» 13. Jean, lis les écritures avec ferveur. Nous
» lui donnâmes la sagesse dès la plus tendre
» enfance.

» 14. Il eut la bienfaisance et la piété en partage.

» Juste envers ses parens, il ne connut ni l'or-
» gueil ni la désobéissance.

» 15. La paix fut avec lui à sa naissance et à
» sa mort. Elle l'accompagna au jour de la
» résurrection. »

(2) Les anciens reconnaissaient trois sortes de baptême. 1°. Par le feu (△). 2°. Par le sang (la vie, *Anhélitus* A). 3°. Par l'eau (▽). Ajoutez à cela que les mahométans ont aussi des ablutions par terre (▽). Ainsi le baptême fut, dans le principe, une régénération par les élémens, du genre de celles qui se pratiquent dans nos temples. Les Guebres ou *Parsis* ont conservé un double baptême. Le *Daroa* (prêtre ordinaire) dresse l'horoscope du nouveau-né, et la mère, en présence de l'assemblée, lui impose le nom qu'elle a choisi. Alors le prêtre purifie l'enfant en le soutenant quelque temps au-dessus de la flamme; ensuite il remplit d'eau pure un vase fait de l'écorce du *holm*, et la répand sur cet enfant en récitant des prières.

(3) Les sauterelles (*locustæ*) que Linné classe dans le genre des grillons ou criquets (*grillus retigonia*), parce que les mouvemens,

les formes et les métamorphoses des uns et des autres, sont à peu près les mêmes, étaient une nourriture très-commune parmi les Israélites, puisque Moyse leur permet d'en manger de quatre espèces. Swammerdam en a décrit vingt-un. Dans les pays orientaux, on les préparait de diverses manières, qui, toutes, donnaient à la tête et au corps de l'insecte, la couleur, mais non le goût de l'écrevisse. Quand, vers l'équinoxe du printemps, les vents du midi soufflaient chez les Ethyopiens du désert, il y arrivait une multitude de sauterelles, que ces peuples abattaient en allumant de grands feux. L'habileté consistait à les prendre en quelque sorte à la volée, avant qu'elles tombassent dans le brâsier ; on les salait ensuite pour la provision de l'année. Les peuples qui se nourrissaient de sauterelles, sont dits : *acridophages*. Leurs noms hébreux *Goj* et *Arbé*, signifient *nation*, *multitude*. Il est difficile d'apprécier les dégâts que causent ces nuées d'insectes dans les lieux où ils séjournent. Je remarque seulement que, partout, l'industrie humaine a tiré parti de ce fléau dévastateur. A l'isle Madagascar, les sauterelles ravagent les campagnes de ritz, et les indigènes s'en vengent en les faisant rôtir sur les charbons. C'était la coutume

à Athènes, dit Aristophane, de les porter au marché; on les y vendait comme des oiseaux. Si nous confondons, comme Linné, les sauterelles avec les criquets, ces sauterelles vendues à Athènes n'étaient autre chose que le grillon domestique, qui se loge dans nos habitations, et nous distrait par son chant dans les longues soirées de l'hiver; en effet, bien des gens en Afrique en font un grand commerce; ils les nourrissent dans des espèces de fours faits en fer battu, et les vendent avantageusement, parce que le peuple est persuadé que le petit bruit de ces animaux contribue à lui procurer un sommeil tranquille. Heureux préjugé, puisqu'il dispose les sens au calme précurseur d'un doux repos.

(4) Le miel sauvage, *Mel-Silvestre*, qui complétait la nourriture de Jean-Baptiste provenait des abeilles villageoises ou vagabondes qui se trouvent abondamment encore en Moscovie, dans les Indes et dans tout le continent de l'Amérique. Nous citerons entr'autres espèces, l'*abeille maçonne* qui profite des trous qu'elle rencontre dans les troncs d'arbres, pour y déposer ses œufs et sa pâtée.

Le miel de toutes ces sortes d'abeilles est

moins agréable que celui des abeilles domestiques, parce que celles-ci s'établissent ordinairement dans les pays émaillés de fleurs ou de plantes odoriférantes, telles que les lavandes, les thyms, les rosiers simples, qui donnent au miel un goût balsamique. Au contraire, les abeilles habitantes des forêts n'y rencontrent que des chênes, des méleses, des frênes, des cornouillers, des plantes aquatiques, et, soit qu'elles puisent la miellée végétale dans les glandes des calices, soit qu'elles le recueillent sur les feuilles de ces arbres qui transpirent plus ou moins abondamment, le miel qui en provient est toujours inférieur à celui des abeilles domestiques; mais aussi ne coûte-t-il aucun travail aux malheureux qui s'en nourrissent.

(5) Le poil de chameau dont était tissue la tunique de Jean-Baptiste, ne s'emploie en Europe que dans les fabriques de chapeaux, mêlé avec le castor ou tout autre poil. On le file dans le levant, et on en fait des étoffes que l'on nomme *alpagats*.

Virgile le cite comme servant à habiller les pauvres matelots.

. . . . *Et miseris velamina nautis.*

HOMMAGE

A S. A. S. la Princesse CAROLINE, *dont la L∴ de la* Colombe *a pris le nom*,

Sous les auspices de son auguste époux, S. A. S. le grand duc de Berg, grand Amiral de France, Vén∴ de la L∴ de *Caroline*. (*).

AIR : *Bouton de Rose*.

POUR CAROLINE
J'ai dérobé d'Anacréon
La touche légère, badine :
Tout l'Orient sourit au nom
De *Caroline*.

(*) *Il a été fait pour ce cantique un air noté avec accompagnement de forte-piano, par M. Karr, professeur de musique. Il se vend chez M. le Duc, marchand de musique, rue de Richelieu.*

Dans *Caroline*
De la *Colombe* (1) est la douceur :
Nous retrouvons notre origine,
Modèle parfait du bonheur,
Dans *Caroline*.

De *Caroline*,
Le destin montre que toujours
L'heureux sceptre de la marine (2)
Est pour la mère des amours,
Pour *Caroline*.

Vers *Caroline*
Si Jupiter tourne les yeux,
Ravi de sa beauté divine,
Il jette un souris gracieux
Vers *Caroline*.

Pour *Caroline*
En vain par fois l'honneur guerrier
Dans le cœur de Mars se mutine;
Le myrte a vaincu le laurier
Par *Caroline*.

(1) *La* COLOMBE *était l'emblème de la L.∴, qu'elle ne pouvait mieux échanger qu'en celui de* CAROLINE.

(2) *Le* PRINCE MURAT *est grand amiral de France.*

De *Caroline*,
On reconnaît aux soins discrets
Que, par l'être qui tout combine,
La bienfaisance prend les traits
De *Caroline*.

Si *Caroline*
De notre grand roi Salomon
Eût été l'auguste voisine,
L'ordre entier porterait le nom
De *Caroline*.

A *Caroline*
Chacun de nous doit un bouquet :
J'ai pris la rose sans épine,
Cette fleur est le vrai portrait
De *Caroline*.

Pour *Caroline*
Glaive en mains, braves Francs-Maçons!..
Que l'écho de la Palestine
Résonne au bruit de nos canons
Pour *Caroline*.

CAIGNART DE MAILLY,
Dép.∴ au G.∴ O.∴

OPINION

SUR

L'ORIGINE DES EMBLÊMES MAÇ∴

EXTRAIT *d'un morceau d'architecture, présenté à la L∴ de la* Félicité-Bienfaisante, *O∴ de* Gand.

Le Gr∴ Arc∴ de l'Univers, en plaçant l'homme sur le globe, en en mettant les immenses trésors à sa disposition, en lui soumettant tous les règnes de la nature, lui a dit : « Tous ces biens » sont destinés à te rendre heureux : » apprends à l'être, en apprenant à jouir » de mes bienfaits; et pour y réussir, » consulte ton cœur. »

Ainsi l'homme, livré à sa conscience, peut faire son bonheur; mais il ne le fait pas toujours. L'orgueil, l'ambition, la cupidité, l'égoïsme enfin le trompent

sans cesse sur le choix des moyens. De-là naquirent de tous temps les désordres et les maux des sociétés. C'est du sein du chaos que sortit cet univers dont nous admirons l'harmonie et adorons l'Arch∴; de même du chaos anti-social, produit par les passions, naquit notre ordre respectable. Fatigués des dissentions de la haine, les hommes sentirent le besoin des doux épanchemens de la fraternité. De belles ames, restées pures au milieu de la corruption, éclairées malgré l'épaisseur des ténèbres, sages dans les jours de folie, ont abrité nos principes salutaires dans des sanctuaires inaccessibles à l'œil des profanes; toujours disposées cependant à les communiquer à ceux qui, abjurant leurs erreurs, cherchaient franchement la vraie, la pure félicité, celle que donne un cœur bon et sensible, celle qui repose sur les jouissances délectables de l'ame.

Je n'entreprendrai pas de vous désigner l'époque précise de l'origine de

notre ordre. Sur ce point les opinions sont divisées, et joindre une opinion nouvelle aux anciennes, ce ne serait pas le moyen d'éclaircir la question et de la rendre plus palpable. D'ailleurs, ne suffit-il pas à la gloire de la maçonnerie que cette origine se perde dans les siècles reculés, et que cette sage institution ait triomphé de la faulx meurtrière du temps et de la hache des révolutions, plus cruellement destructive encore? Cette antiquité ne prouve-t-elle pas son excellence incontestable? Une association dangereuse ou simplement frivole n'aurait pas ainsi bravé l'effort des siècles et les orages politiques.

Ce qu'il est non-seulement moins indifférent, mais plus essentiel de connaître, c'est la cause pour laquelle nos respectables fondateurs ont puisé nos ingénieux emblêmes plutôt dans l'art du Maç.·. que dans tout autre art. Ce choix fut le fruit d'un jugement bien sain et d'une profonde connaissance de la géométrie, la plus parfaite des sciences.

Des philosophes de l'antiquité, dont les noms nous sont toujours chers, ont considéré le *point mathématique* comme le plus heureux emblême de la Divinité. En effet ce point, envisagé seul, ne peut tomber sous les sens. Cependant il n'en existe pas moins; et prolongé, il est le commencement, le milieu et la fin de toutes les figures. D'un autre côté, à quoi peut-on plus heureusement comparer l'homme sortant des mains de la nature, qu'au roc informe nouvellement extrait de la carrière? Et la pierre polie ne représente-t-elle pas avec vérité l'homme amélioré par la morale et la science? Enfin lorsque je vois un monument dont la hauteur, la solidité, l'étendue, les proportions et l'élégance provoquent mon admiration, j'y reconnais l'image exacte d'une société dont les bonnes constitutions assurent l'harmonie et la longue existence. La règle, l'équerre, le niveau offrent le symbole de la droiture, de la sagesse, de la douce égalité. Le ciment

et la truelle qui sert à l'appliquer, à le fixer, représentent l'indissoluble amitié qui lie entre eux tous les Maç.·. Je ne porterai pas plus loin des développemens que votre sagacité conduira à leur terme. En y réfléchissant, vous serez bientôt convaincus que par le choix de leurs figures, nos dignes fondateurs nous prouvent qu'ils étaient mûs par une sagesse parfaite et par un ardent amour de leurs semblables.

G. B. Liégard aîné, *Or.·.*

SOLENNITÉ
DE
LA LOGE DES NEUF SŒURS,

Pour la distribution des palmes aux auteurs dont les odes ont obtenu les suffrages, présidée par le S.·. G.·. M.·. le prince Cambacérès.

Extrait de la planche des travaux du 2e. jour du 11e. mois de l'an de la V.·. Lum.·. 5807.

Le motif de la réunion de ce jour était la distribution des palmes aux auteurs dont les odes avaient obtenu les suffrages.

Le R.·. F.·. Moulon de la Chesnaye, ex-Vén.·. président les travaux ; à l'Occ.·., le F.·. Ponce, dirigeant la colonne du midi ; le F.·. Le Blond, celle

du nord; le F.·. de la Grange, Or.·.; on donne lecture d'une planche, annonçant que le S.·. G.·. M.·. doit se rendre à sept heures dans le sein de la L.·.

La joie que causait cette lecture a été troublée soudain par l'annonce qui a été faite qu'une incommodité très-grave empêchait le V.·. Moreau de Saint-Méry de se rendre à cette séance et d'en augmenter l'éclat.

Alarmée de cette nouvelle fâcheuse, la L.·. a nommé une députation de trois de ses membres pour se rendre sur-le-champ auprès du V.·., afin de lui exprimer combien elle était sensible à cet accident et les regrets que lui faisait éprouver son absence.

Le F.·. de Beaurepaire, maître des cérémonies, est venu mettre le comble à tous les vœux, en prévenant cet At.·., que le S.·. G.·. M.·. était dans le parvis du temple, accompagné des officiers du G.·. O.·., les F.·. de Valence, d'Aigrefeuille, Rouyer, Pyron, Arthus-Bertrand, Devillars et Millin.

Neuf F.·. armés de glaives et d'étoiles sont choisis pour aller au-devant de lui. Il est introduit sous la voûte d'acier et au son d'une musique analogue, exécutant l'air chéri des Français : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?*

Jamais spectacle ne fut plus imposant que celui qu'offrirent à la fois la présence du S.·. G.·. M.·., la joie qui brillait dans tous les yeux, la tendre émotion dont chacun était pénétré.

L'ex-Vén.·. en remettant le maillet au S.·. G.·. M.·. lui a exprimé, avec le plus noble enthousiasme, les sentimens dont la L.·. était pénétrée.

Il a ensuite donné lecture du discours composé par le Vén.·. Moreau de Saint-Méry, après avoir fait part au S.·. G.·. M.·. des regrets de l'auteur de ne pouvoir le prononcer lui-même.

Le S.·. G.·. M.·. a répondu à cette pièce où règne le style le plus pur et le plus élégant, avec cette aménité, cette bienveillance qui le caractèrisent, et a témoigné vivement l'intérêt qu'il pre-

nait à l'état du Vén.·. Moreau de Saint-Méry.

Le T.·. C.·. F.·. O.·. a, dans une esquisse brillante de pensées et de vérités, célébré les vertus du chef auguste de l'ordre maçonnique. Ce morceau, tracé par une plume qui n'est étrangère à aucun genre de littérature, a sur-le-champ reçu sa récompense par la réponse pleine de modestie que le S.·. G.·. M.·. lui a adressée, et le triple *vivat* de la L.·.

L'ex-Vén.·. a suspendu les élans de la reconnaissance par l'exposé de l'objet de la fête et du programme qui en avait été arrêté. Il a désigné les odes que la L.·. avait distinguées et couronnées.

La première sur les *Vertus Maçonniques*, dont le F.·. Poirot a donné lecture en l'absence du F.·. Mermet, son auteur, annonce du talent; elle a obtenu la mention.

La seconde, composée et lue par le F.·. Tissot, a pour titre l'*Incendie de Copenhague*. On y remarque des stro-

phes pleines de verve et d'harmonie; elle a obtenu l'accessit.

La troisième est composée par le F.·. Chazet. *Les Lois de la Maçonnerie* en sont le sujet. L'auteur a su les embellir des charmes de la poésie; le deuxième prix lui a été décerné.

La quatrième enfin a pour titre *le Travail*. Elle est aussi de la composition du F.·. Chazet. Cette pièce, où brillent à la fois l'élégance du style, la pureté de l'expression, la richesse des idées, a mérité lepremier prix.

Le S.·. G.·. M.·. a proclamé les vainqueurs; il a distribué au F.·. Chazet, pour prix de son double triomphe, la médaille d'or et celle d'argent. Il lui a donné, ainsi qu'au F.·. Tissot, l'accolade, témoignage flatteur de sa satisfaction.

C'est alors qu'il s'est engagé un combat de générosité entre le F.·. Chazet auquel les deux médailles avaient été décernées, et le F.·. Tissot qui n'avait obtenu que l'*accessit*.

Le F∴ Chazet a voulu partager ses trophées avec son rival. Il l'a sollicité de recevoir de ses mains la deuxième médaille, en lui adressant cet impromptu :

Quand j'obtiens un double suffrage,
On croit que je suis trop payé ;
Mais je prétends avoir un plus grand avantage,
Et de mon prix je vous rends la moitié,
Pour gagner encore davantage.

Cette scène touchante a été couverte d'applaudissemens unanimes.

Le T∴ C∴ F∴ O∴ a lu l'impromptu suivant adressé au S∴ G∴ M∴ ; l'auteur voulait rester inconnu, mais le lecteur a trahi son secret. Il a désigné l'ex-Vén∴ M. de la Chesnaye :

Tandis que de nombreux et puissans ennemis
Bonaparte au-dehors terrassait l'insolence,
Sage Cambacérés, au-dedans, de Thémis
Tu dirigeais le glaive et réglais la balance.

Ces vers peignent avec vérité la sage et ferme administration du prince archi-

chancelier, à l'époque où le héros de la France moissonnait de nombreux lauriers dans sa dernière et glorieuse campagne.

Le S.·. G.·. M.·., après avoir exprimé à la L.·. la vive émotion dont son âme était pénétrée, après avoir donné à l'ex-Vén.·. M. de la Chesnaye, qui la présidait, un témoignage de son affection, en apposant sa signature sur le diplôme que lui avait délivré le R.·. A.·., est sorti du temple laissant dans tous les cœurs des sentimens de respect et d'admiration. Il a été reconduit avec tous les honneurs dus à sa haute dignité.

DISCOURS

Du F.·. Moreau de Saint-Méry, *V.·.*

Tout présente dans ce temple consacré au culte des vertus, l'idée d'une fête solennelle ; la réunion de frères qui sont tout-à-la-fois l'ornement et la gloire de l'art royal, la présence de l'auguste chef du G.·. O.·. de France : tout y indique une époque célèbre pour les membres d'une association que son but permettrait d'appeler religieuse, et qui, destinée à rendre les hommes meilleurs, doit imprimer le respect à tous ceux dont elle est composée.

Jour fortuné pour la loge des Neuf-Sœurs, dont l'enceinte sert en ce moment d'asile à des hommes recommandables à tant de titres, et qui, déposant, par une sorte de fiction, tous ceux qui appartiennent à la vie civile, se livrent avec empressement aux douceurs si pré-

cieuses de la frateruité, de cette égalité qui, produite par le niveau des vertus, n'est point envieuse des distinctions sociales, et leur paye au contraire le tribut que méritent les qualités heureuses par lesquelles elles ont été méritées.

Le premier objet de cette réunion est la célébration de la fête de l'un des patrons de l'ordre maçonnique. Soit que cette idée ait primitivement appartenu aux époques où l'astre qui offre à nos yeux la plus étonnante merveille du G∴ A∴ de l'univers, s'arrête aux deux extrémités de l'espace que des lois immuables ne lui permettent pas de franchir; soit que dans des temps plus rapprochés, mais encore loin de nous, les deux solstices aient été rangés par la religion chrétienne, sous des noms imposans pour elle : tout atteste que nos usages se rattachent à la plus haute antiquité.

Ainsi, deux fois chaque année, l'un des plus grands événemens du monde physique est rappelé à notre esprit et à

notre cœur. Il dit au premier que le temps s'envole, et au second que nous devons des hommages au G.·. A.·. pour notre conservation, et que de ces hommages, le plus digne de lui, est l'exercice des vertus, qui seules peuvent tenir l'homme au premier rang que le créateur lui a marqué parmi tous les êtres.

A l'exécution de ce premier devoir, la L.·. des Neuf-Sœurs a voulu réunir aujourd'hui une jouissance de plus; car les jouissances les plus douces sont dans l'accomplissement de nos devoirs.

Persuadée qu'elle doit quelque chose au titre distinctif qu'elle porte, elle a voulu le décorer encore en ouvrant un concours auquel elle a appelé les Maç.·. des LL.·. régulières de l'O.·. de Paris. Elle a offert des récompenses (bien faibles en elles-mêmes, mais bien précieuses quand c'est l'amour des talens et l'amitié qui les donnent) aux Maç.·. qui composeraient des odes et embelliraient des pensées heureuses des charmes de la poésie.

Cette résolution, toute simple qu'elle est dans la réalité, a cependant présenté quelques difficultés.

La première était de savoir si le choix du sujet resterait libre; la seconde si les Neuf-Sœurs, qui sont autant de divinités tutélaires de ce temple, seraient toutes chantées; enfin la troisième, et la plus grave peut-être, consistait à décider si l'on ferait une loi aux concurrens de ne pas choisir de sujet profane, ou, pour parler plus clairement, de ne célébrer que la Maçonnerie dans son essence ou dans ses attributs.

La R.·. L.·. n'a pas hésité long-temps sur le premier point; bien convaincue que le poëte, pour qui l'imagination est une des plus belles facultés, doit obéir à ses inspirations, se laisser entraîner par elle et ne songer à lui résister qu'au moment où elle voudrait lui faire franchir les règles du vrai beau, lui faire mépriser les limites des convenances que l'ordre social a si utilement posées, en un mot, l'emporter dans la région

des erreurs et le rendre victime des plus dangereux écarts.

Offrir un pur encens à chacune des neuf muses est sans doute un vœu que la loge forme sans cesse; mais la nature est avare de génies capables de l'accomplir : et c'était se dissimuler cette vérité que de prescrire au poëte la condition d'être non-seulement l'admirateur des Neuf Sœurs, mais de montrer qu'aucune d'elles ne lui avait refusé des faveurs.

Elle a donc adopté le parti le plus sage, celui de laisser à tout concurrent la liberté de prouver que plusieurs muses l'ont adopté, ou de démontrer que, plus empressé auprès d'une seule, il en est aussi plus chéri.

La troisième difficulté pouvait causer au premier aspect une sorte d'embarras; car quel est le Maç.·. qui ne sait pas que le seul mot de profane doit l'alarmer, et que nos mystères doivent être à l'abri de la curiosité de quiconque n'y est pas initié?

Mais la L.·. n'a pas cru devoir con-

fondre avec cette juste crainte celle de voir traiter dans son sein des matières qui, quoiqu'étrangères à nos travaux, ne le sont point à la maçonnerie.

D'un autre côté, un double garant s'offrait pour la rassurer. Le premier était la précaution de n'admettre au nombre des concurrens que des Maç.·. dont la doctrine est conforme à la nôtre, et qui par cette raison étaient incapables de sortir des bornes de la décence, que d'ailleurs le progamme leur recommandait encore. Le second se trouvait dans l'examen préalable auquel les odes envoyées devaient être soumises.

Et s'il fallait une sûreté de plus, la L.·. des Neuf-Sœurs serait elle-même celle d'entre toutes les LL.·. qui pourrait le mieux la donner; elle la tirerait de son existence passée et de son expérience. Son titre nominatif étant une déclaration du système de ses travaux particuliers, il prouve assez qu'elle tient pour maxime que la culture des lettres, des sciences et des arts lui paraît de na-

ture à pouvoir être associée aux devoirs maçonniques.

Les Maç.·. ne firent jamais le vœu d'ignorance; et servir ses frères par des écrits lumineux, par de profondes recherches dans les sciences, par des conseils utiles à l'exercice des beaux-arts, ce n'est pas être indigne du beau nom de Maç.·.; c'est faire servir au contraire les bienfaits du G.·. Arch.·. au bonheur et à la gloire de ses frères.

C'est ainsi que le G.·. O.·. a toujours considéré les efforts de la L.·. des Neuf-Sœurs, de cette L.·. qui compte parmi ceux à qui elle a donné la vraie lumière et Franklin et Voltaire et d'autres hommes qui peuvent rendre à la Maçonnerie une partie de l'illustration qu'ils en reçoivent.

Et par une heureuse combinaison cette R.·. L.·. prouvera aujourd'hui, par la lecture même des odes qui ont obtenu ses suffrages, que cette démarcation, plus difficile à fixer qu'on ne le pense, entre le profane et le sacré, n'a pas été

méconnue, afin de ne pas choquer le sentiment le plus scrupuleux en ce genre.

Il me reste néanmoins, mes chers FF∴, à parler du motif qui en a sans doute attiré le plus grand nombre dans cette enceinte. C'est la présence d'un frère que tant de dignités décorent, et qui, admis auprès du trône et dans les conseils d'un héros, dont le choix seul est un complet éloge, réunit tous les suffrages.

Dans son rang élevé, il n'a pas permis à l'orgueil de se montrer près de lui : grand sans embarras et sans faste; populaire sans affectation: bon par habitude comme par penchant; secourable aux malheureux sans ostentation; fidèle à l'amitié, cette épreuve la plus délicate et la plus sûre de toutes; avocat tutélaire de tout ce qui est juste, il n'a pas dédaigné de se revêtir du titre glorieux de Maç∴; et placé comme un modèle pour tous les frères de ce vaste empire, il reçoit chaque jour, pour ainsi dire, la

confirmation du vœu qui nous l'a donné pour Grand-Maître : et dans le voyage que la confiance de Napoléon vient de lui commander, il en a recueilli des témoignages dont son cœur a été touché.

DISCOURS

Du F.·. DE LA GRANGE, *Orateur.*

C'EST une bien douce obligation pour votre orateur, que celle d'avoir, dans cette solennité, à vous retracer les travaux du dernier sémestre maçonnique; à vous parler de ce que vous avez fait, de ce que vous faites et de ceque vous ferez certainement encore. La plus douce harmonie entre les membres de ce célèbre Atelier; des talens toujours aimables et utiles; l'infortune constamment et généralement secourue; des acquisitions nombreuses et flatteuses pour la L.·., tel est, M.·. F.·., le tableau fidèle et toujours ressemblant, de ce que la L.·. des Neuf-Sœurs a été pendant la période Maçonnique qui vient de s'écouler.

Pourquoi faut-il que les plus justes regrets viennent se mêler à de si justes éloges? Pourquoi quelques cyprès dans

un champ que les fondateurs de la L.·. ne voulaient consacrer qu'aux fleurs et aux lauriers? C'est que ni le génie ni les vertus ne peuvent garantir des lois immuables de la nature, et que l'inflexible destin exerce son empire même dans le temple consacré aux muses et à la sagesse.

C'est ainsi que vous avez à pleurer, dans le F.·. *Guillaumot* (1), ces vertus simples qui le faisaient chérir de tous ses frères, ces talens rares et modestes qui contribuaient, depuis long-temps, à rendre l'industrie nationale presqu'aussi célèbre que la gloire de nos triomphes.

C'est ainsi que vous avez perdu, dans le F.·. *Delalande*, un Maç.·. zélé, fondateur et ancien Vén.·. de cette L.·.; celui qui avait donné la lumière Maçonnique à *Voltaire*, à *Franklin* et à tant d'autres hommes, prodigues eux-mêmes

(1) Administrateur des Gobelins, Membre de la Légion d'honneur.

de lumière; celui, enfin, dont le nom a été, si je puis parler ainsi, écrit par le génie, dans ce ciel, l'objet constant de ses longues et laborieuses recherches.

Ils ne sont plus, ces frères si chers à l'atelier; mais ils y laissent des souvenirs précieux; et ce qu'ils ont fait dans ce court et pénible voyage, les fera vivre encore dans la reconnaissance de la patrie.

Pardon, mes FF.·., si, cédant à un devoir et à mes propres regrets, je répands ainsi un nuage de douleur sur le brillant éclat de la solennité qui vous rassemble; mais, plus le bonheur de cette journée est parfait pour nous, et plus nous devons regretter ceux dont les talens et la présence auraient rendu ce bonheur plus parfait encore. Comment ne pas gémir sur la fatalité qui compte nos années, lorsque, épargné soi-même, on est témoin de ce qu'offre aujourd'hui de ravissant la L.·. des Neuf-Sœurs?

Je la vois telle qu'elle fut conçue par

le génie de ses fondateurs. Aujourd'hui, autant et plus qu'alors, elle se montre digne du titre qu'ils lui ont donné, et des obligations qu'ils lui imposèrent : orner l'autel de la sagesse des fruits impérissables du génie ; entrelacer les lauriers du Pinde aux rameaux du mystérieux *Acacia* ; embellir la douce bienfaisance, de tout ce que les arts ont inventé pour plaire : vous le savez, mes FF.·., telles furent les lois que vous reçûtes de vos fondateurs. Et jamais ces lois furent-elles plus religieusement observées ? Vous montrâtes-vous jamais plus dignes du titre d'adeptes de la sagesse et de favoris des immortelles sœurs ? Ici, tout semble concourir, pour justifier les espérances que vous aviez données. Je vois le génie et les arts unir leur efforts pour enrichir un temple que tant de grands noms ont illustré. Ce n'était pas assez d'accueillir ces offrandes de chaque jour, que le zèle et le talent de vos frères vous apportent dans vos réunions de famille ; vous avez voulu

agrandir le temple des Neuf-Sœurs; vous avez désiré que son enceinte n'eût de bornes que celles de la métropole de la gloire et des arts; vous avez réveillé le sentiment précieux de l'émulation chez tous les Maç.·. de ce vaste *Orient.* Tous ont été invités aux mêmes efforts, tous ont été appelés à la même récompense.

Sans doute, vous n'avez pas dû vous interdire la gloire d'y prendre part aussi; sans doute il a fallu que vous vous réservassiez le droit de proclamer les vainqueurs. Mais ce droit n'a pu alarmer les maçons étrangers. Ils étaient forts de votre sévère impartialité; et le jugement que vous avez porté, rappelle que, contre l'avis des sages de l'Égypte, des juges éléens présidèrent jadis aux jeux olympiques, sans inconvénient pour les athlètes étrangers à l'Élide.

Il faut l'avouer cependant, mes FF.·., la balance était difficile à tenir. Le talent des concurrens a si bien justifié vos

espérances; Apollon semble s'être plu à répandre une influence tellement égale, sur les lyres interrogées par vous, qu'alors même que vous n'auriez pas eu à prononcer entre des rivaux unis par le doux lien de la fraternité, vous auriez regretté de ne pouvoir décerner autant de couronnes, que vous comptiez de concurrens. Mais, plus encore ici que dans les concours profanes, le vaincu, en offrant la palme au vainqueur, éprouve un plaisir égal à celui qu'il eût éprouvé, en recevant lui-même la couronne qu'il a méritée, et que la seule impuissance de ses juges les a empêchés de lui décerner.

Ce n'était pas assez pour vous, mes FF∴, d'avoir à récompenser les nobles efforts que vous avez provoqués. D'aimables athlètes ont spontanément paru dans la lice. Aucun prix ne leur était offert, et ils n'ont cherché dans leur triomphe, que le plaisir, toujours certain pour eux, d'acquérir de nouveaux droits à l'affectueuse admiration de

leurs frères. Vous verrez la séduisante Polymnie mêler ces célestes accords aux accens toujours purs et délicats d'une lyre consacrée aux grâces et au sentiment; vous entendrez une mélodie, depuis long-temps vouée aux chants graves et solennels des lévites, s'unir, sans peine et sans effort à la touchante voix d'une muse qui sut prêter tant de charmes nouveaux aux sentimens les plus tendres. Ce tribut volontaire des frères *de P.·. et Rose*, redouble l'éclat d'un si beau jour; et tous les cœurs, ici, s'unissent au mien, pour leur décerner la double couronne qu'ils auraient obtenue, s'ils n'avaient ambitionné la gloire du combat, bien qu'ils ne pussent compter sur la récompense du triomphe.

Mes FF.·., alors que vous jouissez du fruit de tant de nobles efforts; lorsque vous vous trouvez dans cette abondance de talens et de succès, il serait contre vos sentimens les plus chers, de ne pas les rapporter à celui qui vous

prodigue ces avantages et tous les autres. A dieu ne plaise que je veuille vous rappeler ces temps affreux, où les temples maçonniques furent impitoyablement renversés; où la stupide et barbare ignorance osait vouloir régner sur le tombeau du genie et des arts! ... J'aime mieux vous dire que, si ces nuages sombres et sinistres ont subitement disparu devant le flambeau, presqu'éteint, de Prométhée; si vos temples sont sortis de leurs ruines, plus brillans et plus majestueux; si les arts et les sciences, après cette mort passagère, se montrent avec un nouvel éclat, vous le devez au *héros* auquel le *Grand Architecte* semble avoir confié la direction exclusive de la *Grande Loge Terrestre*. C'est lui qui, dans ses entreprises et ses immortels travaux, sut unir ces proportions qui constituent, parmi nous, la perfection maçonnique: la *sagesse* qui fait concevoir de grands desseins, la *force* qui les exécute, et la *beauté* qui intéresse le cœur à l'admi-

ration que l'esprit éprouve. Bénissez donc la main qui vous protège; invoquez le régulateur des mondes pour son inaltérable prospérité, et, s'il se peut, que l'ardeur de votre amour et de votre reconnaissance, égale l'étendue de ses bienfaits !

T.·. S.·. G.·. M.·.,

Nous ne pouvons nous livrer à nos sentimens pour un souverain chéri, sans apprécier l'insigne faveur que nous recevons aujourd'hui. Comment admirer *Napoléon*, sans s'occuper du prince qu'il estime et qu'il honore? Comment chérir celui qui nous gouverne, sans nous rappeler que vous possédez son auguste et affectueuse amitié? Cet esprit juste et pénétrant qui vous permit de débrouiller le chaos de notre législation; le génie rare et sublime qui vous donna une si grande part à la confection des codes que tant de peuples s'empressent d'adopter; ces nombreux services que vous avez ren-

dus à la patrie, les justes récompenses dont ils sont couronnés; le poste éminent que vous occupez auprès du trône: tout vous garantit l'admiration et la gratitude de vos frères; tout vous annonce que votre nom, attaché aux grands événemens du règne le plus glorieux, sera béni par nos derniers neveux.

Les modestes et paisibles ouvriers de l'atelier des *Neufs-Sœurs* n'oublieront jamais que vous daignâtes présider à cette fête qu'ils consacrent aux talens de leurs frères. Si, moins heureux que ne le furent autrefois les peuples accourus à Olympie, nous ne pouvons saluer et bénir le vainqueur de Salamine et le libérateur de la patrie, nous savons que la sagesse de *Platon* y obtint aussi un hommage éclatant; et, en vous voyant dans cette enceinte, nous éprouvons que les hommes d'alors, sentaient comme les maçons d'à présent.

LES

VERTUS MAÇONNIQUES

ODE SACRÉE;

Par le F.·. J.-M.-D. MERMET, Membre de la R.·. L.·. de la Parfaite-Réunion.

C'est l'œuvre de mon cœur....

QUE veulent de moi les neuf sœurs?
Quel est cet appel à la gloire?
Muses! me croyez-vous digne de vos faveurs!...
Prononcez: et je vole au temple de mémoire!
Faut-il retracer à vos yeux
Le temps, la mort, la vie ou la nature entière;
De tant de rois ambitieux
Faut-il interroger l'éloquente poussière?...
Parlez: faut-il m'ouvrir les cieux?
La route en est frayée aux fils de la lumière.

Non, non; le sujet de mes chants
Sera les vertus de mes frères !...
Du haut du mont sacré, dieu du Pinde, descends!..
Tu dois ta lyre d'or à mes mains téméraires!
Fuyez, profanes et pervers!
Je sens déjà vibrer les cordes harmoniques.....
Architecte de l'univers!
Daigneras-tu sourire à mes chants poëtiques?
J'ose en te consacrant mes vers,
Offrir un encens pur aux vertus maçonniques?

Oui, du triangle lumineux
J'ai vu s'échapper une flamme!
Auguste vérité!... c'est toi, fille des cieux!
Viens inspirer mon cœur.... viens embrâser mon âme....
Viens mêler ta divine voix
Aux sons harmonieux de ma lyre sacrée!
Je chante, aux bergers comme aux rois,
Que la vertu partout doit être révérée....
Et, soumis à tes saintes lois,
J'ose espérer la palme au vainqueur consacrée.

Généreuse fraternité!
Près de toi, qui s'offre à ma vue?
C'est la loyauté franche et l'hospitalité!

Souffrez que par trois fois un maçon vous salue!
Il fut un temps où les mortels
Coulaient des jours heureux sous votre heureux empire....
Mais ils devinrent criminels.
En fuyant tous les lieux où le crime respire,
Vous confiâtes vos autels
Aux amis des vertus que votre culte inspire!

Sublime et modeste amitié!
Ne rougis point de mon hommage.
C'est par toi que mon cœur, à tant de cœurs lié,
Au sein du malheur même a la force du sage!
Quand, de la foi de mes sermens,
Souffrir est, à mes yeux, la salutaire épreuve,
Tu partages les maux cuisans
Dont, loin du temple saint, l'injustice m'abreuve..,
Tu fis, au milieu des tourmens,
Expirer en héros les enfans de la veuve!

Voyez-vous ce jeune orphelin
Et ce vieillard, à tête chauve?...
A la pitié publique ils s'adressent en vain....
Un maçon les entend.... L'humanité les sauve!
Profanes! jetez vos regards
Sur ce vaisseau brisé qui se perd dans l'habîme:

De la guerre et de ses hasards,
Matelots, soldats, chefs, tout doit être victime...
Un signe a frappé l'œil de mars,
Et ce signe en vertu métamorphose un crime!

Salut, asile du malheur,
De l'infortune auguste temple!
Ta voûte retentit des cris de la douleur...
Mon œil, avec effroi, t'admire et te contemple...
Mais quelle douce émotion,
De mon âme attendrie, a chassé les alarmes?
Filles de la religion!
De tant de malheureux vous essuyez les larmes...
Ah! vous m'en arrachez.... non, non,
La vertu nulle part ne m'offrit plus de charmes!

Loin de nous les mortels ingrats!
J'aperçois la reconnaissance.
Aux accens de ma lyre elle accourt à grands pas
Se placer elle-même après la bienfaisance....
Qu'elle est belle! qu'elle a d'attraits!
Je vois, à ses côtés l'honneur et la franchise;
Elle proclame les bienfaits;
Son cœur veut que sa bouche à l'univers les dise;
Elle en veut graver tous les traits,
Elle veut qu'en mes vers je les immortalise!

Mais qu'entends-je?... C'est Apollon:
» Faible mortel, rends-moi ma lyre....
» Rends la moi; c'est en vain qu'errant sur l'Hélicon,
» Ton âme s'abandonne à ton sacré délire.
» Laisse chanter aux doctes sœurs
« Les célestes vertus qui leur sont familières.
» Il faut de plus riches couleurs
» Au peintre audacieux de ces vertus premières ».
Reprends ta lyre et tes faveurs,
Phœbus : pour me juger, je n'aurai que des frères.

ODE
SUR L'INCENDIE DE COPENHAGUE
PAR LES ANGLAIS;

Par le F. P.-F. TISSOT, Membre de la L.·. des Neuf-Sœurs.

Quis cladem illius noctis, quis funera fando
Explicet? Aut possit lacrymis æquare labores?
Æneid, lib. II.

INSOLENS oppresseurs d'un peuple sans défense,
Qui, facile au pardon d'une première offense,
Reposait, désarmé, sous la garde des lois,
Je veux, de leurs tombeaux évoquant vos victimes,
Devancer pour vos crimes
La justice du temps et la foudre des rois.

Encor tout ulcérés des affronts du Bosphore,
Du fer des Ottomans tout mutilés encore,
Revomis par les mers de l'Espagne en courroux,

Quel forfait sans péril cherche votre courage?
Et d'une aveugle rage
Sur quels peuples amis détournez-vous vos coups?

Poursuivi des terreurs d'un songe prophétique,
L'humide souverain de la riche Baltique
Lève son front troublé sur la face des eaux.
Ses regards vigilans errent en vain dans l'ombre;
Et la nuit la plus sombre,
Complice des Anglais, protège leurs vaisseaux.

Obscurs, ils avançaient vers l'onde hospitalière,
Quand les feux indiscrets d'une poupe guerrière,
Rayonnans dans les airs, trahissent Albion:
Le dieu soupçonne un crime, et soudain il réveille
La cité qui sommeille
Sur le bord du cercueil comme un autre Ilion.

Cependant, indigné de craindre l'esclavage,
Aux flots usurpateurs qui tentent son passage
De ses flots conjurés il oppose l'effort.
Au courroux de leur dieu les fiers Danois répondent;
Sur les deux mers qui grondent
Déjà mugit l'airain, ministre de la mort.

O prodige inoui! quelques barques légères
Affrontent cent vaisseaux, et leurs mille tonnerres!

Je reconnais les fils du Cimbre audacieux :
Le Cimbre, aux champs de Mars, ignorait les alarmes;
Et, mourant sur ses armes,
Souriait à l'honneur d'un trépas glorieux.

Mais le vieil Océan combat pour des perfides :
Ils entrent.... Les Danois reculent intrépides.
Des armes! des vaisseaux !... secourons la valeur.
Tout est sourd à ma voix; et la flotte et l'armée !....
Tremble, ville opprimée!
Vainement tu voudrais conjurer ton malheur.

Des femmes, des guerriers que la force abandonne,
Ou restes mutilés des fureurs de Bellone;
Le paisible habitant, quelques soldats épars;
Du jeune bataillon des enfans du Portique
La valeur héroïque,
Voilà les défenseurs de ses vastes remparts.

Au milieu du tumulte et du bruit de la guerre,
La Patrie apparut imposante et sévère :
Ses yeux secs et taris se refusaient aux pleurs;
Sur son front attristé d'un funeste présage
Respirait ce courage,
Vertu d'une grande âme, ou fruit des longs malheurs.

Et du sein maternel découvrant les blessures :
« Les perfides amis qui m'ont fait ces injures

» Préparent, ô mes fils, ma ruine et vos fers.
» Courez de votre sang acheter la victoire,
» Ou, vaincus pleins de gloire,
» Méritez un vengeur de vos nobles revers! »

Tout-à-coup, allumés par le dieu des batailles,
Grondant, comme l'Etna qui vomit ses entrailles,
Cent tonnerres prochains éclatent dans les airs.
Ils inondent de feux la ville et ses rivages,
Où de sombres nuages
S'élèvent déchirés par de nouveaux éclairs.

Ainsi qu'au dernier jour de l'antique Pergame,
Dans les murs, hors des murs, partout, partout la flamme,
Le glaive, les périls, les cris et la terreur.
Contre la mort présente il n'est aucun asile:
Soldats, peuple inutile,
De Mars ou de Vulcain tout ressent la fureur.

Copenhague succombe; et, pour la ville entière,
Une effroyable nuit peut être est la dernière.
Du fond de ses palais, de ses temples brûlans,
Étincelante et sombre, une colonne immense
Monte, s'accroît, s'avance,
Et plane dans les airs assise sur les vents.

Déplorable cité, dus à ta noble cendre,
Combien de pleurs sur toi le monde va répandre,
Donnez, Muses, donnez des lauriers et des fleurs,
Aux mânes généreux de ces guerriers fidelles,
Sur leurs tombes nouvelles,
Offrons l'hymne de gloire et le chant des douleurs.

Descends, frappe Albion, ô justice éternelle!
Carthage était moins fourbe, et Rome moins cruelle.
Assassins de vingt rois, jaloux tyrans des mers,
Infâmes déserteurs des périls d'une guerre
Qu'alluma leur colère,
Les Anglais impunis étonnent l'univers.

Les peuples opprimés, sans vengeur et sans guide,
Sont-ils le prix sanglant du fort et du perfide?
Mon courroux exhalait ces discours imprudens:
Tonnante vers l'aurore, une voix inconnue
Eclate dans la nue,
Et le tremblant écho m'apporte ces accens:

« Elle s'apprête enfin la vengeance du monde;
» De l'avenir pour toi j'ouvre la nuit profonde:
» Regarde. » — J'obéis. — Sur le penchant des cieux
Voilà que d'Albion l'étoile éblouissante,
Par degrés pâlissante,
Sous un voile éternel disparaît à mes yeux.

Det cet astre éclipsé rivale radieuse,
Une étoile se lève ; et sa couronne heureuse
Rayonne de lumière et d'immortalité.
Le monde, qui la voit, sourit à sa naissance :
Et, riches d'espérance,
Les peuples et les rois marchent à sa clarté.

LES VERTUS,

OU LES LOIS DE LA MAÇONNERIE,

ODE,

Par le F.·. Chazet, Membre de la R.·. L.·. de l'*Amitié*.

Si virtus absit, nihil ipsa scientia prodest.

De l'amour pleurant l'inconstance,
De l'amitié pleurant l'erreur,
J'implorais la douce influence
Du sommeil, l'ami du malheur:
Il m'écoute, il finit ma peine.
Un songe officieux m'entraîne
Bien loin des mortels corrompus;
Des cieux je touche la barrière....
Ah! faut-il donc quitter la terre,
Pour trouver encor des vertus!



Minerve me voit et m'appelle :
Prends ce code offert à tes vœux ;
En le suivant, dit l'immortelle,
Tu connaîtras l'art d'être heureux.
Des vices tu fus la victime ;
Mais l'amour des vertus t'anime :
Ce livre apprend à réunir
Et la décence et la tendresse,
Et le bonheur et la sagesse,
Et la morale et le plaisir.

J'ouvre et lis : *Ordre maçonnique!*...
Remontant des peuples aux rois,
La base de cet ordre antique
Repose sur celle des lois ;
C'est-là que par goût, par systême
On suit de la raison suprême
Les principes universels :
Des mœurs on y donne l'exemple ;
Enfin ; chaque loge est un temple
Où les vertus ont des autels.

Là, sous les yeux de l'indulgence,
Tous les cultes sont réunis ;
Le regard de la tolérance
N'y rencontre que des amis :

Sur tous les fronts la gaîté brille,
Les fils d'une même famille
Jouissent d'un même bonheur;
Par le nom de frère on s'annonce,
Et quand la bouche le prononce,
Il est répété par le cœur.

D'un héros, dans ce sanctuaire,
Chacun respecte le pouvoir.
Image des dieux sur la terre,
Suivre ses lois est un devoir:
Mais l'auguste chef de la France,
Pour obtenir l'obéissance,
A la force n'a pas recours;
Dès qu'il parle, il faut qu'on se rende:
Quand c'est l'honneur qui lui commande,
Le Français obéit toujours.

Chaque frère offre ses hommages
A ce sexe aimable, enchanteur,
Qui sait être de tous les âges
Le charme ou le consolateur;
C'est un guide heureux pour l'enfance;
Pour la fougueuse adolescence,
Du dieu d'amour c'est le flambeau;
Pour l'âge mûr c'est la sagesse,

Enfin, pour la triste vieillesse,
C'est une fleur près d'un tombeau.

Il est une vertu divine,
Chère à ces mortels généreux;
Ingénieuse, elle devine
Tous les secrets des malheureux;
Par toi, céleste bienfaisance,
Le superflu de l'opulence
Du pauvre devient le trésor;
Tu portes dans l'âme ravie
Le seul des bonheurs de la vie,
Que l'on achète avec de l'or.

Mais, loin la piété dédaigneuse
De ce bienfaiteur orgueilleux,
Qui, dans sa bonté fastueuse,
Pour donner cherche tous les yeux;
L'infortune aisément se blesse;
Les frères, par délicatesse,
Du secours lui sauvent l'affront;
Ils ont des vertus solitaires,
Et le premier de leurs mystères
Est le secret du bien qu'ils font.

Tel on voit le Nil, dans sa course,
Former d'innombrables canaux,

Et, sans nous révéler sa source,
Verser le bienfait de ses eaux;
Ou tel l'architecte du monde
Répand de sa bonté féconde
Les inépuisables présens,
Et, sur son trône inaccessible
Demeurant toujours invisible.
Trompe nos yeux reconnaissans.

Ç'en est assez, poursuit Minerve;
Pour les vertus rempli d'amour,
Garde ce livre et qu'il te serve
A connaître enfin leur séjour:
Des profanes fuyant l'exemple,
Cherche à pénétrer dans un temple
Dont la voûte touche les cieux;
Souviens-toi des lieux où nous sommes,
Et va suivre parmi les hommes
Des lois qui sont dignes des dieux.

Elle dit: sur son char rapide
Des cieux aussisôt descendu,
En ces lieux la vertu me guide,
Et tout mon bonheur m'est rendu;
Chacun de vous devient mon frère,
Je retrouve ici la lumière,

La bienfaisance, la beauté :
Pourrais je regretter un songe ?
Mon sommeil fut pour le mensonge,
Mon réveil pour la vérité (1).

Des lois, sage dépositaire,
On voit un prince révéré
Présider à ce sanctuaire
Que la sagesse a consacré.
Par ce choix, qu'en tous lieux on cite,
A son rang moins qu'à son mérite
On a payé d'heureux tributs ;
Il faut que chacun applaudisse,
Quand l'organe de la justice
Devient l'organe des vertus.

(1) *Le F.·. Chazet, instruit que le S.·. G.·. M.·. devait assister aux travaux du jour, a improvisé la strophe suivante, qui a été lue par lui avec l'ode qui précède.*

LE TRAVAIL,

ODE,

PAR le Frère CHAZET, Membre de la R.·. L.·. de l'*Amitié*.

Labor omnia vincit
Improbus. VIRG.

QUELLE main féconde en miracles
A suspendu ces tours qui menacent les cieux ?
Quel talent vainqueur des obstacles
A jeté sur les eaux ces ponts audacieux ?
Quels dieux ou quels brillans génies
Offrent partout à nos regards
Ces fleuves détournés, ces routes aplanies ?
La voix du temps répond : *Le travail et les arts.*

Tout cède à la persévérance
D'un grand homme occupé de la postérité,
Et l'étude amasse en silence

Ses titres glorieux à l'immortalité?
Elle prépare une couronne
Pour les auteurs et les guerriers :
C'est le travail qui sème et la gloire moissonne
Dans les champs où l'honneur fait croître les lauriers.

Voyez ce héros invincible
Qui n'eut pas de modèle et n'a pas de rivaux.
Il ne tente que l'impossible,
Et pour se reposer il change de travaux.
Quand il ordonne la victoire
Il court au péril en soldat ;
Le danger n'est pour lui que le fard de la gloire :
Il est sûr du triomphe en livrant le combat.

Que l'ardeur du travail dévore
Celui qui veut d'avance usurper l'avenir.
Corrigez, corrigez encore
Ces ouvrages heureux, doux enfans du loisir ;
Ainsi Boileau, censeur utile,
A poli ses vers immortels :
La lime du travail leur donne un air facile
Et sait, à force d'art, les rendre naturels.

Ce Romain, qu'un sol trop fertile
Jadis fit accuser d'un faux enchantement,
Parut d'un air calme et tranquille ;

Et devant le sénat répondit librement:
« Mes efforts et mon énergie
» Pour moi sont des dieux protecteurs.
» Un travail sans relâche est ma seule magie,
» Et ces bras vigoureux sont mes seuls enchanteurs.»

Poëte, sois le pur organe
Des mœurs, de la justice et de la vérité.
Par l'abus d'un talent profane
Ne déshonnore pas ton immortalité.
Que tes vers simples ou sublimes
Rassemblent toujours à la fois
Des fleurs pour les vertus, des foudres pour les crimes,
Des hymnes pour le ciel, et des vœux pour les rois.

C'est au sein d'un champêtre asyle
Que l'ami du travail doit se réfugier;
Dans le tumulte de la ville
On dissipe le temps qu'on devrait employer.
Le silence de la retraite
Inspire les fils d'Apollon,
Ils n'aiment que les bois : « Je veux, dit un poëte,
» Du calme pour ma verve et du bruit pour mon
» nom. »

Ainsi l'abeille industrieuse
De son empire ailé réglant l'heureux essor,

Dans sa cellule studieuse
Compose lentement son liquide trésor.
Tandis que ses sujets fidèles
Aux savans offrent des leçons,
Elle place au-dehors d'utiles sentinelles
Qui de la ruche active écartent les frêlons.

Jeunes beautés que l'art de plaire
Fit naître tout exprès pour régner sur nos cœurs,
Le travail vous est nécessaire
Et peut à vos loisirs épargner des erreurs.
Quand la molesse vous énerve,
Empruntez son heureux secours;
On a vu dans vos mains l'aiguille de Minerve
Repousser bien souvent les armes des Amours.

Vieillards, chefs des tribus nombreuses
Qui peuplent notre empire et fécondent nos champs,
Vos familles seront heureuses
Si vous les exercez à des travaux constans.
Par leurs pénibles sacrifices
Tous les maux seront combattus;
La molle oisiveté fait naître tous les vices:
Songez que le travail est père des vertus.

CANTATE,

Paroles du F∴ de P∴, musique du F∴ Rose, l'un et l'autre Membres de la L∴ des *Neuf-Sœurs*.

Loin de nous dormaient les tempêtes :
Dans ce temple à d'heureuses fêtes
Les muses invitaient leurs disciples épars,
Ici croissait par eux une palme éclatante ;
Ils unissaient leurs voix ; et l'Amitié contente
Les animait de ses regards.

Qu'oses-tu, profane ignorance ?
Que veut ton aveugle imprudence ?
Des muses respectes l'autel ;
Là fume un encens légitime.
Arrête, tu serais victime
De ton triomphe criminel.

Mais sur la démence et l'ivresse
Que peut la voix de la Sagesse ?
Telles par fois, dans la saison

Qui rend l'abondance à nos plaines,
Du nord les subites haleines
Brûlent la naissante moisson.

Vous ne gronderez plus, tempêtes passagères :
Ainsi que le repos, les arts sont nécessaires;
Qu'ils renaissent toujours chéris :
La France à leurs bienfaits est encore sensible ;
Et nos fidèles mains de leur temple paisible
Relèvent les nobles débris.

Amans des arts et de la lire,
Ce jour vous promet des honneurs!
Venez des immortelles sœurs,
Mériter encore le sourire.

Ici se plaisent confondus,
Les talens, la douce indulgence,
L'éclat des noms et la puissance,
Et les grandeurs et les vertus.

Amans des arts et de la lyre,
Ce jour vous promet des honneurs :
Venez des immortelles sœurs,
Mériter encore le sourire.

AVANTAGES

DU LIEN MAÇONNIQUE,

EXTRAIT *d'une planche tracée dans la L.·. de la* Constance-Couronnée.

L'AMITIÉ qui unit les M.·. n'est pas ce sentiment simulé et sans racine; ces démonstrations d'étiquette dont les expressions meurent sur les lèvres; elle n'est pas ce lien de cotterie qui resserre quelques instans une poignée d'individus que le hasard a rapprochés, que la frivolité rassemble, et que bientôt le dégoût dissipe sans retour.

L'amitié des M.·. est au contraire une âme universelle, répandue sur tous les M.·. de toute contrée, de toute opinion, qui les vivifie, qui leur inspire des idées presque sœurs, qui leur communique une douce et mutuelle attraction.

Dans le monde profane l'égoïsme est le thermomètre des affections, qui sont autant de flots passagers que le souffle de l'intérêt élève ou abaisse en un clin d'œil.

Devant l'amitié des M.·. au contraire, toujours s'éclipsent l'aveugle prévention, la pâle défiance, la froide indifférence, la sombre inquiétude, cortége habituel des liaisons formées par l'ambition ou l'étiquette.

Que voyons-nous au sein des familles profanes? Par-tout la discorde, la mésintelligence, la rivalité les obsèdent, la jalousie les ronge, l'avide cupidité les déchire;

Dans la famille des vrais M.·. au contraire, tous sont au même dégré. Aucun germe d'ambition ni d'orgueil; point de prédilection entre eux; aucun intérêt ne les divise, et toujours la douce morale qu'ils professent, les ramène sous la bannière de l'amitié.

Mais, d'où nous vient ce sentiment épuré, vainqueur des habitudes, des

*

préjugés, des passions qui dominent si généralement le cœur humain?

D'où nous vient cette inspiration supérieure, qui rectifie et agrandit les idées de l'homme social?

D'où nous vient, mes FF.·., ce feu sacré dont la flamme pure et tempérée jetant un modeste éclat, entretient au milieu de nous, en quelque sorte, un foyer d'affections, qui loin de s'attiédir, se fortifie par la communication mutuelle entre nous?

Faut-il, mes FF.·., en chercher au loin la cause première?

Qui, de vous, n'a senti comme moi, que le principe en est dans la haute et sage pénétration de celui qui a posé la pierre fondamentale de notre auguste et sublime édifice?

« Pour que mon institution soit im-
» périssable, s'est-il dit dans sa pensée,
» il faut qu'elle soit assise sur les bases
» immuables de la nature, dont jamais
» la source ne peut tarir.

« Que la Maç.·. soit donc une aggré-

» gation fondée toute entière sur l'a-
» mitié !

» Que la douce et sensible amitié, » ce premier besoin de l'homme, cet » aliment des âmes sensibles et délica- » tes, que l'amitié soit la gardienne, » la conservatrice d'un ordre qui tend » à rendre l'homme plus ami de » l'homme, plus utile à l'homme, et » alors le sceau de l'immortalité s'atta- » chera à cette institution, parce que le » germe créateur en a été placé dans le » cœur même de l'homme par le Souv.·. » A.·. de l'Univ.·. »

Ainsi, c'est avec raison qu'un ancien M.·. a caractérisé la L.·., *un temple dédié à l'amitié, à la porte duquel siége le silence.*

Aussi, voyez, mes FF.·., avec quelle profonde sagesse, ce sublime instituteur a coordonné toutes les parties de son immortel ouvrage !

Pourquoi faut-il, ô génie étonnant, que la main du temps ait enveloppé ton nom d'un nuage impénétrable?

Avec quel doux épanchement nous élèverions nos mains dans ce temple, nous ferions fumer sur l'autel l'encens de la reconnaissance, pour le bienfait signalé dont tu as gratifié ton siècle et la postérité !

Faut-il parcourir le cercle des obligations affectueuses et sentimentales qu'il a tracées à ceux qui aspirent à marcher régulièrement dans la carrière maçonnique?

Comme il connaissait bien le cœur humain, sa mobilité, sa tendance à la tiédeur, à la satiété!

Admirez comme partout, dans nos rits, nos habitudes, nos règles, nos pratiques morales, il a tout ramené au point central de l'union entre les M.·. ! aussi a-t-il prescrit, comme règle fondamentale, non pas seulement que les M.·. se qualifiassent mutuellement du nom chéri de F.·., mais qu'ils eussent réciproquement tous les égards, qu'ils observassent tous les devoirs que la nature et la voix du sang commandent à

ceux qui, nés sous un même toit, sortis d'une même tige, ne doivent avoir, pour ainsi dire, qu'une affection, qu'une pensée, qu'une existence commune.

C'est ainsi que, dans l'antique Maç.·., des Sages de la Grèce, tous les élèves de l'école Stoïcienne, formés à la vertu sous les leçons des grands maîtres, Platon, Socrate et Aristote, se décoraient entre eux des noms de F.·., comme d'un titre d'honneur, qui attachait à-la-fois, à la même doctrine, leurs esprits et leurs cœurs.

Chaque At.·. n'est-il pas également chez nous une école de pratiques morales, où l'on professe avant tout, où l'on met en action les préceptes de la fraternité et de la bienveillance mutuelle?

L'homme civil ne s'y dépouille-t-il pas de l'appareil de la puissance sociale dont il est revêtu, pour ne s'y montrer que comme frère? Si nous admettons quelques distinctions, ne sont-elles pas

strictement resserrées à ce qui est nécessaire au maintien de l'harmonie et de la régularité des travaux ?

En un mot, le mode de s'approcher et de se reconnaître maçonniquement, l'accueil fraternel et amical que nous aimons à faire à tout F.·. heureux ou infortuné; les vœux que nous formons pour la prospérité de tout M.·., quel que soit son état et sa position; le baiser fraternel dont nous couronnons souvent nos travaux; enfin, l'obligation que nous prêtons au pied de l'autel, sous la foi du serment, de nous aider, de nous secourir en tous temps, en tous lieux; ces caractères habituels qui composent l'essence de nos devoirs, ne démontrent-ils pas que la Mac.·., dans son institut comme dans son accroissement, a été marquée du sceau de l'amitié, qui forme sa base inébranlable.

Mais, qu'ai-je besoin d'étendre davantage mes idées sur les heureux effets

de ce principe tutélaire, au milieu d'un At∴ où l'expérience de chaque jour me montre que tous les esprits n'ont qu'une seule et même volonté; que tous les cœurs ne forment qu'un seul et même faisceau à jamais indestructible.

CAIGNART DE MAILLY, *Vén∴*

COUPLETS

CHANTÉS PAR LE F∴ NOURRIT,

De l'Académie Impériale de musique,

*Dans la fête d'adoption, donnée par la R∴ L∴ de l'*Age d'Or, *le* 23 *mars* 1808.

Frères et Sœurs, vous savez tous comment
Ève enivra jadis le premier homme;
Ou vous l'a dit: dans un jardin charmant,
Au père Adam elle offrit une pomme.
Cette pomme se trouve encor
Dans les jardins de l'Age d'or.

Au Mont Ida, quand le berger Pâris
Eut décerné le prix à la plus belle,
Pour le payer, la reine de Cypris
Lui fit manger de la pomme immortelle.
Cette pomme se trouve encor
Dans les jardins de l'Age d'or.

Éden, Ida, n'ont changé que de nom.
Dans ces bosquets la pomme nous rassemble;
Mais et Vénus, et Minerve et Junon,
Sans se bouder s'y rencontrent ensemble.
Plaisir des dieux se goûte encor
Dans les jardins de l'Age d'or.

BOUBÉE, 1er. *surv.*∴

Musique du F.∴ PACINI.

COUPLETS

Adressés à la R∴ L∴ de *Ste.-Joséphine* le jour de la dédicace de son temple.

AIR *à faire.*

DANS ce temple mystérieux
Quel subit éclat m'environne!
Marchons, amis, et de ces lieux
Cherchons la nouvelle patronne.
La voici! s'écrie une voix,
Voici son image divine.
Je lève les yeux, je la vois,
Et j'ai reconnu *Joséphine.*

L'un cependant nomme Junon,
L'autre Cérès, l'autre Minerve:
A chaque nom je disais non!
Et ma bile échauffant ma verve:
A vous trois vous avez raison,
Sans qu'aucun de vous la devine,
Car Pallas, Cérès et Junon
Ne font qu'une avec *Joséphine.*

L'un d'eux de crier à l'instant
C'est bien là son auguste image !
Frères, pourquoi tardons-nous tant
A lui rendre un trop juste hommage !
Couronnons nos coupes de fleurs,
Célébrons, chantons l'héroïne
Qui charme le plus grand des cœurs :
Buvons trois fois à *Joséphine.*

Trois fois ! lui dis-je, y penses-tu ?
Ah ! buvons vingt fois à leur gloire.
C'est à peine un coup par vertu,
C'est à peine un coup par victoire.
C'est peu je dis qu'un vrai maçon,
Et ne crois pas que je badine,
Avec raison perd la raison
Pour *Bonaparte* ou *Joséphine.*

M... de la CHESNAYE.

COUP-D'ŒIL

SUR

L'ANCIENNE ET NOUVELLE MAÇ∴.

*Planche tracée dans la R∴. L∴. de l'*Age-d'Or.

DANS une cité fameuse de l'antiquité, s'élevait un temple consacré au soleil. Le site le plus heureux, le voisinage du fleuve le plus majestueux, un édifice construit dans les proportions les plus régulières, le premier des astres présent lui-même au culte qu'on lui décernait, tout semblait concourir à donner aux fêtes instituées en son honneur, l'éclat et la magnificence digne du grand flambeau du monde. Le jour de la grande solennité, aux premiers de ses rayons réfléchis sur le globe d'or qui surmon-

tait la cime du temple, mille voix réglées par une infinité d'instrumens harmonieux, réunis autour du sanctuaire, adressaient leurs vœux et leurs cantiques à l'époux de la nature. Ce premier élan était suivi d'un profond silence..... Quel moment? Quel spectacle? les parvis du temple inondés d'un peuple immense, l'œil et la main levés au ciel, tous les spectateurs debout, offrant une couronne de fleurs en échange du rayon qui tombait sur leur tête, tous les regards présentant quelque chose de divin, toutes les physionomies animées de la joie la plus pure..... Il serait plus facile de concevoir que de rendre l'enthousiasme que devait produire une fête aussi imposante, si nous n'en avions sous les yeux l'image la plus parfaite. Et qu'imaginer, en effet, de plus ravissant que l'ensemble des objets offerts en cet instant à notre admiration? Réunis pour célébrer solennellement la plus sublime, comme la plus ancienne des institutions, tandis que tous

les sages et tous les amis de l'humanité que cinquante-huit siècles ont vu paraître, s'offrent, sous ses auspices, à notre imaginatiou enchantée, le foyer sacré de toutes les lumières Maç.·. vient nous éclairer de ses rayons les plus purs... Ah! dans ce jour solennel il m'est sans doute permis de m'écrier : *Rien n'est égal à l'art que nous professons, rien n'est beau comme la Maçonnerie.....*

Qu'elle est en effet, MM.·. FF.·. l'institution, qui appuyée sur le berceau des premières sociétés, a, comme la nôtre, traversé l'Océan des âges, et fait la consolation des siècles? La Maçonnerie seule peut s'énorgueillir d'un pareil prodige, seule, elle ne connaît point son origine, seule, elle est aussi ancienne que le monde. Pour nous convaincre de cette vérité, mettons-nous, pour un instant, à la place des deux premières créatures qui peuplèrent ce globe; le premier mouvement qui dut frapper leurs âmes à cette époque heureuse, ou la nature était encore dans toute sa pu-

reté, fut sans doute un élan de reconnaissance vers celui qui les avait tiré du néant Mais le second hommage ne fut-il pas accordé à la sympathie, à la cordialité, et surtout au besoin de prévenir l'ennui qui, sans une réunion de sentimens et de moyens, aurait dévoré leur existence? Ainsi, le rapprochement, la bienfaisance et l'amitié, ces trois colonnes de la Maçonnerie furent évidemment gravées dans le cœur du premier homme qui sortit des mains du G.·. Arch.·.

Et ce germe inné, n'a pas pu perdre: il a existé de tous les temps, dans tous les lieux des êtres d'un esprit et d'un cœur privilégiés; gardons-nous de croire que ce concours de sages, qui tour à tour se sont renouvelés dans différentes régions, est l'effet du hasard ou des circonstances; ils émanaient, n'en doutons pas, d'une Providence particulière qui les suscitait de temps en temps, pour ne pas effacer de la mémoire des hommes la trace des vertus des premiers âges. Les

hiérophantes d'Héliopolis, les prêtres de Memphis, les initiésde Thèbes, les gymnosophites de Meroë, et tant d'autres sages si justement célèbres dans l'antiquité, étaient autant de Maç.·., qui, sous d'autres titres, conservaient le dépôt des lumières qui leur avaient été transmises, et c'est de la réunion de toutes leurs connoissances que s'est formé le faisceau maçonnique qui brille dans ce siècle d'un éclat aussi majestueux.

Les prêtres d'*Héliopolis* ne rendaient hommage qu'au soleil. Les cérémonies qui embellisaient leurs fêtes, avaient, comme les nôtres, des emblêmes utiles, des allégories morales : tout, jusqu'à leurs danses, avait un but raisonné. Ce n'étaient pas des jeux folâtres, des agitations convulsives; elles figuraient les révolutions des astres, leurs positions annuelles et diurnes; les quatre saisons du jour, correspondaient avec les quatre saisons de l'année; leurs mouvemens étaient représentés lents ou précipités, selon les règles certaines que

l'observation avait indiqué aux mortels curieux. Le temple d'Héliopolis ressemblait dans ces grandes solennités à une sphère vivante destinée à rendre sensible à l'œil des mortels enchantés, le mécanisme de la nature, dans ce qu'elle a de plus imposant. Quel spectacle sublime et presque inconcevable? Que de veilles et d'études n'avait-il pas couté?... C'est ainsi qu'il convient à une grande nation d'avoir des fêtes : c'est ainsi qu'il convient de donner des leçons, et de répandre la lumière.

Si les cérémonies d'Héliopolis ont fourni aux Maç.·. leur plus riche allégorie, ils doivent aussi de la reconnaissance aux prêtres de Memphis; ils leur doivent l'emblême des sciences utiles. Ces savans rapportaient toutes leurs connaissances à la science des nombres, qui servait de base à leur croyance religieuse. L'unité était pour eux, ce que le soleil était pour le sage du Nil. Elle nourrit le nombre, les étend, les dé-

veloppe; elle est leur racine; tout vient d'elle, elle parcourt toutes les séries, toutes les combinaisons, sans cesser d'être l'unité. Ainsi, tout change autour du soleil qui demeure toujours le même.

Le nombre trois était particulièrement révéré; il était pour eux, ainsi que pour nous, le symbole de l'harmonie. Un tiers rétablit l'amitié entre deux ennemis : De plus, il représente la plus simple et la plus parfaite des figures géométriques, le triangle, enfin, il exprime la plénitude de toutes choses, puisqu'il renferme l'unité et le nombre binaire.

Les initiés de Thèbes et les sages de l'Inde n'ont pas fourni à la Maçonnerie des allégories moins précieuses; les lois, les arts et la morale, étaient l'objet de leurs études et de leurs recherches. Rendre les peu, les meilleurs et plus heureux, en leur rappelant la puissance et les bienfaits du G.·. Arch.·. quel plus noble, quel plus sacré ministère!

Que vous dirai-je de ces vertueux Cénobites de Bruckmé, qui, séparés du reste des hommes, ne les voyaient que dans l'éloignement, pour mieux les apprécier ? Ils ressemblaient, dit Pithagore, au laboureur qui ensemence son champ, sans daigner s'apercevoir que dans le bois voisin des milliers d'insectes armés les uns contre les autres s'affament ou se dévorent dans leur aveugle animosités. Nos temples ne ressemblent-ils pas aussi à ces lieux élevés qui servaient d'asile à ces anciens Maç.·., et au sommet desquels ils respiraient un air pur, tandis qu'ils voyaient des nuages fétides parcourir et corrompre l'atmosphère inférieur?

Ainsi de tous les temps la Maçonnerie a été ce qu'elle est aujourd'hui, le foyer conservateur de la pureté primitive.

Quel recueil intéressant que celui ou seraient consignés tous les traits de bienfaisance qui ont signalé l'ordre Maç.·.? N'est-ce pas dans nos temples que l'in-

fortune est toujours sûre de trouver des cœurs ouverts à la sensibilité? Notre imagination, familiarisée avec le nom de frère, ne nous représente-t-elle pas comme tels tous ceux qui nous approchent? C'est aussi qu'il n'est pas de morale plus facile à goûter que celle qui exige en précepte le plus doux sentiment de la nature... Oui, partout où il y a eu des cœurs sensibles, il y a eu des Maç.·., partout où il y aura de belles âmes, la Maçonnerie aura des sectateurs.

Art divin, institution céleste, que tes fruits bienfaisans corrigent les amertumes de la vie. C'est dans ton sein que les premiers Maç.·. se consolaient des persécutions; c'est dans ces temples que nos derniers neveux trouveront, comme nous, la récompense de leurs travaux.

BOUBÉE, Or.·.

ORAISONS FUNÈBRES

DES FF.·. RAYMOND ET BLANC,

*Membres de la L.·. de l'*Age-d'Or.

Quelle pompe s'apprête, et quel est ce cercueil
Qui répand, en ces lieux, la tristesse et le deuil ?
Au temple des vertus, une main parricide
Aurait-elle frappé le maître qui nous guide ?
Mais non. Je vous vois tous avec lui consternés,
Gémir, en soupirant, sur des infortunés.
Pressentimens cruels !... Des fils de la lumière
Ont, parmi nous sans doute, achevé leur carrière,..
Raymond !.. Blanc !.. Nos regrets seraient-ils superflus ?
Vous ne répondez point... Hélas! vous n'êtes plus !..

. . . .

Pleurez, dignes patrons de la Maçonnerie !
A vos vœux, pour toujours l'espérance est ravie.
Ceux qui, brûlant d'ardeur, propageaient vos travaux,
Ne sont plus, maintenant, que l'effroi des tombeaux;

Et vous, leurs Compagnons, objets de leur tendresse,
Suspendez, s'il se peut, la douleur qui vous presse,
De vos Frères, par moi, connaissez les vertus ;
Connaissez les Amis que vous avez perdus.

Pour la seizième fois, au siècle dix-septième,
Le soleil fournissait sa course quatrième,
Quand de l'heureux printemps signalant le retour,
Dans Toulouse, à RAYMOND, le Ciel donna le jour (1).
Issu d'un digne père, il en reçut le bien
Qui, de l'homme, en tout temps, fait l'unique soutien.
Aux leçons d'un tel maître, il forma sa jeunesse,
Et l'éducation fût toute sa richesse.
Fier d'un si beau trésor, il porta, dans Bordeaux,
Les talens qu'il devait à ses premiers travaux.
Le commerce étranger flatta son industrie;
Aussitôt il voulut lui consacrer sa vie ;
Et, pour le mieux connaître, en ses produits divers,
Il n'eut point de repos qu'il n'eût franchi les mers:
Il éprouva combien la peine est importune ;
Mais le travail enfin lui donna la fortune.

(1) *Le F.·.* RAYMOND *est né à Toulouse, le* 11 *avril* 1764.

Trop heureux, il venait, au désir de son cœur,
Avec ses vrais amis, partager son bonheur,
Quand la rage infernale, en meurtres si féconde;
En vaste champ de deuil, change le nouveau monde.
Tout est perdu pour lui : la fureur le poursuit :
Sa tête, en un instant, va tomber s'il ne fuit.
Il échappe et revient porter, dans sa patrie,
Les chagrins dévorans de sa pénible vie.
Il cherche en vain la paix sous le toît paternel;
Chaque objet lui rappelle un souvenir cruel.
Il faut que, moins distrait, plus calme et plus tran-
quille,
Aux siens, à ses amis il redevienne utile,
Et qu'ailleurs il retrouve, à force de vertu,
Le bonheur qu'il n'a pas, le bien qu'il a perdu.
Il part. Bientôt il voit la cité souveraine
Qui s'élève et s'étend sur les bords de la Seine (1).
Établi dans ses murs, il a tout pour espoir,
L'austère probité, le modeste savoir.
Non, ce n'est pas assez : l'amitié consolante
Doit soulager les maux de son âme souffrante;
Mais comment savourer ses ineffables dons ?
Il les cherche.... Il les trouve au milieu des Maçons.
De ses Frères chéris, il se fait reconnaître,

(1) *La ville de Paris.*

Et, sur le seuil du temple, il se présente en Maître (1).
Ses maux n'existent plus : Frère de l'Age d'Or (2),
Il a tout retrouvé : son bonheur, son trésor.
Ce n'est pas le seul bien de la Maçonnerie :
Mes Frères, écoutez un des traits de sa vie.

Un père de famille, autrefois commerçant,
Réclame de RAYMOND un service important.
Dans son âme discrète, il dépose sa peine.
Cet homme est sans espoir, et sa chûte est certaine.
RAYMOND, sur son malheur à peine a réfléchi,
Qu'il court, agit, le sert en véritable ami,
Et grâces à ses soins, l'effrayante misère
Ne perce plus le cœur d'un époux et d'un père.
L'époux retrouve ainsi sa femme, ses enfans ;
Mais, hélas ! son bonheur n'exista pas long-temps.
Trop facile à la voix des passions funestes,
De tout ce qu'il possède, il dévore les restes.

(1) *Le F.·. Raymond fut reçu Maît.·. de la R.·. L.·. de la* Sincère Amitié, *à l'Or.·. de Toulouse, le* 18 *messidor an* 10.

(2) *Il s'affilia à la R.·. L.·. de l'*Age-d'Or *à l'O.·. de Paris, ainsi qu'à son souv.·. Chap.·., qui lui conféra le sublime grade de R.·. C.·., le* 10 *messidor an* 11.

Réduit au désespoir et maudissant le sort,
Pour finir ses tourmens, que trouve-t-il?.. La mort.
RAYMOND vole aussitôt chez la veuve éplorée,
Il la voit étendue, à la douleur livrée,
Couvrir de ses sanglots ses enfans malheureux.
Les larmes autour d'elle, inondent tous les yeux.
C'est trop peu pour RAYMOND. Il lui faut d'une mére,
Et sans plus de retard, soulager la misère.
Un seul bijou lui reste; il court, il est vendu.
Chez la veuve éperdue, aussitôt revenu :
« Madame, lui dit-il, avant tout, je suis homme.
» Acceptez, je vous prie, acceptez cette somme;
» C'est le don d'un ami : c'est celui d'un bon cœur.
» Le mortel malheureux compâtit au malheur.
» Oui, bien que le travail soit mon seul héritage,
» Avec vous désormais souffrez qu'il se partage,
» Et si, contre mon gré, vous gémissez encor,
» J'adoucirai du moins, les cruautés du sort ».

A ce discours touchant, la veuve est interdite;
Mais, tout-à-coup, livrée au transport qui l'agite :
« Mes enfans, leur dit-elle, adorez le mortel
» Qui vous porte le cœur qu'il a reçu du Ciel.
» Lui seul, au monde entier, calme votre misère :
» Lui seul est votre ami, lui seul est votre père ».

★

Aussitôt (Quel tableau!) la mère et les enfans
Couvrent leur bienfaiteur de leurs embrassemens.
Ils semblent près de lui retrouver l'existence,
Et leurs pleurs, vrais enfans de la reconnaissance,
Pour qui les voit couler, sont les pleurs précieux
Qu'en un jour de plaisir, versent les malheureux.

RAYMOND est né sensible, il a l'ame d'un père;
Aussi ne doit-il plus vivre célibataire.
Il fait choix d'une épouse, et les plus doux liens
Lui prouvent que son cœur possède tous les biens.
Comme il bénit l'himen qu'il a choisi pour maître!
Créé pour être père, il est certain de l'être;
Mais, hélas! que le sort est terrible et cruel!
Un mal, presque subit, presque toujours mortel,
Attaque tout son être, et c'est lorsqu'il respire,
Qu'il souffre les douleurs du plus affreux martyre.
Mes Frères, je l'ai vu, dans le cours de ses maux,
N'avoir pas seulement un instant de repos;
Et quand son âme, ainsi, se sentait oppressée,
Son épouse et vous seuls occupiez sa pensée.
« Ami, me disait-il, donnez-moi votre main.
» Peut-être que RAYMOND ne sera plus demain.
» Exprimez, je vous prie, exprimez à mes Frères,
» Mon amour, mes souhaits, et mes regrets sincères.

» Dites-leur que j'expire, et que, dès cet instant,
» Je place dans leurs cœurs ma femme et mon en-
» fant ».

. . . .

Qui l'aurait entendu sans répandre des larmes ?
Tout finit : les plaisirs ainsi que les alarmes.
RAYMOND touche en effet à son dernier moment.

Sa femme sent enfin palpiter son enfant.
Dans ses efforts pour lui, sa force l'abandonne,
Et son œil s'ouvre à peine au jour qu'elle lui donne.

Infortuné RAYMOND !... Son courage abattu,
Pour son malheur encor, renaît de sa vertu.
Un cri vient le frapper ; c'est celui de sa fille.
Non, rien n'arrête alors un père de famille,
Il s'élance, il la voit, et dans le même instant,
Sur le corps de sa femme il se jette expirant.
Les larmes.., les soupirs.., les combats qu'il se livre..
Il se relève, il tombe... Il a cessé de vivre.

Quels supplices affreux ! quelle terrible fin !
Gémissons et plaignons un si cruel destin.

Pourquoi faut-il encor, quand la douleur vous presse,
Mes Frères, en vos cœurs, répandre la tristesse ?

RAYMOND n'est pas le seul victime de la mort :
Comme lui, BLANC n'a pu se soustraire à son sort.

Dans les murs de Lyon il reçut la naissance,
Jeune, avec la raison il acquit la prudence.
Par goût pour le barreau, dont il suivait le cours,
A l'étude des lois, il consacra ses jours.
Ses talens renommés et sa probité pure,
L'élevèrent bientôt à la magistrature.
BLANC accrut à tel point sa réputation,
Que, des Chefs de l'Etat fixant l'attention,
Au Corps Législatif il porta sa science.

Ami de la sagesse et de la bienfaisance,
Il joignit dans ce temple, en se faisant Maçon,
Au grade d'Apprenti celui de Compagnon.
Tout fier, tout satisfait d'avoir vu la lumière,
Il aurait, parmi nous, poursuivi sa carrière,
Si Lyon, le voyant fidèle à son état,
Ne l'eût encore vu son digne Magistrat (1);
Lyon, dont il faisait la gloire et l'espérance,
Ne jouit pas long-temps, hélas ! de sa présence.
Tout-à coup, sort cruel ! le mal le plus affreux,

(1) *Le F.·. BLANC, ayant terminé sa session de cinq ans, au Corps Législatif, reprit ses fonctions de Juge en la Cour d'Appel de Lyon.*

D'un trop funeste voile enveloppe ses yeux.
Que la clarté du jour, ô Ciel lui soit rendue !...
Vain espoir !... Ç'en est fait, il a perdu la vue.
Sa vertu l'abandonne ; il succombe à ses maux,
Et descend, pour jamais, dans la nuit des tombeaux.
Plus de femme, d'enfans, d'amis et de patrie ;
Ainsi la mort finit le songe de la vie.
Il est touchant, sans doute, en ces augustes lieux,
De nous voir tous, courbant un front religieux,
Du sort impitoyable, honorer les victimes ;
Mais, comme les Maçons se montreraient sublimes !
Si, le jour que leur Frère est frappé du trépas,
Derrière son cercueil, ils dirigeaient leurs pas !
Comme il commanderaient le respect au vulgaire !
« C'est un infortuné, dirait-il, c'est un Frère,
» Que l'amitié plaintive accompagne au tombeau ».
Si l'amour fraternel fut toujours son flambeau,
N'est-ce pas, quand il meurt, lui devenir parjure
Que de ne pas le suivre au champ de sépulture ?...
Hélas ! faisons, pour lui, ce qu'il eût fait pour nous
Ce devoir est sacré : c'est le dernier de tous.

Après avoir perdu les Frères les plus tendres,
Et fait couler les pleurs réservés à leurs cendres,
Sachons, en reprenant la force des grands cœurs,
De nos maux, ici bas, sonder les profondeurs,

Profiter des bienfaits de la philosophie,
Et trouver le bonheur dans la fin de la vie.
S'il est vrai que d'un Dieu les décrets tout-puissans,
Récompensent les bons, punissent les méchans,
Pourquoi tant regretter de fuir loin d'une terre
Qui ne nous offre à tous que peine et que misère?
L'homme juste, en mourant, s'élance à l'Eternel;
La mort ne fait trembler que l'homme criminel.
Mes Frères! consacrons ce degré de sagesse,
Qui, faisant succéder la force à la faiblesse,
Sait élever notre âme à tous les biens futurs.
Instruisons le profane à ces principes sûrs;
Faisons qu'en lui donnant l'éclat de la lumière,
Et traçant, à ses yeux, la sublime carrière
Que, parmi nous, sans cesse, il lui faut parcourir,
En apprenant à vivre, il apprenne à mourir.

O toi, de l'Univers, digne et Grand Architecte?
Digne auteur, adoré de notre auguste secte,
Daigne nous écouter, daigne exaucer nos vœux!
Tu sais qu'ils ont vécu, ces Frères vertueux,
Qui, dans ces murs sacrés, faisant la guerre au crime,
Ont recueilli les fruits de la publique estime.
Donne-leur, maintenant le prix qui leur est dû.
Ta main, ta seule main, le donne à la vertu.

Qu'ai-je dit?... Dieu puissant, que ton bras me punisse !
J'accuse de lenteur ta divine justice,
Quand nos Frères, placés au séjour immortel,
Jouissent devant toi du bonheur éternel.

GRENIER, *Or.*∴.

ÉPITHALAME

Sur les Époux dotés par la R∴ L∴ des *Arts* et de l'*Amitié*, et couronnés dans la Fête d'Adoption, donnée à Frascati par cette L∴, le 9 mars 5808. (Ère vulgaire 1808.)

Que d'autres à leurs vœux ayant le ciel propice,
Offrent au Tout-Puissant un pompeux sacrifice;
Ou qu'au pied des autels leurs cœurs reconnaissans
S'élèvent vers son trône avec un pur encens.
Quand la ferveur sincère est unie à l'offrande,
Les plus riches métaux, la plus simple guirlande,
Un autel de gazon, un temple somptueux,
Sont tous d'un même prix, si l'homme est vertueux.

Dociles partisans de ces préceptes sages,
Dans un léger bienfait nous offrons nos hommages,
Et l'hymen, par nos soins, vient en ce beau séjour
Couronner la vertu, la valeur et l'amour.

Mortels qui vous plaignez que l'amour a des aîles,
S'il est des inconstans, il est des cœurs fidèles;
Et, témoins du lien formé par ces amans,
Apprenez que ce dieu sait tenir des sermens.
Ils se virent tous deux au printemps de leur âge:
L'amour, à leurs regards, vint prêter son langage,
Et, par un charme heureux, dans ses transports naissans,
Il confondit l'aveu de leurs cœurs innocens!
Ainsi passaient les jours, quand le dieu de la guerre
Fit retentir au loin le bruit de son tonnerre
Trois monarques puissans, jaloux de leurs succès,
Au mépris des traités attaquent les Français.

Du grand NAPOLÉON la voix se fait entendre;
A soutenir ses droits chacun ose prétendre,
Et cent mille héros, dignes enfans de Mars (1),
Sous l'aigle du héros volent de toutes parts.

(1) *L'armée française n'était composée que de 80,000 hommes, sur lesquels plus de dix mille en réserve, ne donnèrent pas dans cette bataille.* (*Austerlitz.*)

Iverness quitte Lise ; un baiser est le gage
De sa fidélité comme de son courage.
Il perd en s'éloignant des instans de bonheur ;
Mais Français, avant tout, il se doit à l'honneur.

A peine dans les rangs de notre grande armée,
Il voit des ennemis la cohorte abîmée (1),
Et, couvert de lauriers, César dans ses bienfaits,
Aux rois qu'il a vaincus faire accepter la paix !
Enfin laissant Olmutz, Slaukaw, la Moravie (2),
Le guerrier à l'amour veut consacrer sa vie....
Plein de ce sentiment il arrive à Paris,
Et va de ses travaux solliciter le prix.
Tout-à-coup, succèdant à la plus douce ivresse,
Une crainte soudaine et l'agite et le presse....
Souvent dans les combats on loua sa valeur ;
Mais dans sa gloire même il trouve la douleur !
De tendres souvenirs égaraient sa mémoire ;

(1) *L'armée des coalisés de plus de 100,000 hommes, fut presqu'entièrement détruite ou prisonnière. Environ vingt mille hommes furent abîmés dans un lac, dont les artilleurs français rompirent la glace.*

(2) *Slaukaw ou Austerlitz, ville de Moravie dans le cercle de Briinn. La bataille dont il s'agit porte ce nom.*

Il avait oublié que, témoin de sa gloire,
Un membre mutilé... l'exposait en ce jour (1)
A perdre pour jamais l'objet de son amour.
Dans ce moment cruel... incertain... s'il doit plaire,
A son cœur généreux sa blessure est plus chère!

Rassuré par l'honneur, plein d'un espoir bien doux
Il arrive chez Lise et tombe à ses genoux;
Elle reste interdite. Hélas! dans son silence
Il croit lire l'effet que produit sa présence...
Je ne suis plus aimé, dit-il, ah! j'avais tort,
Pourquoi venir?... adieu, je vais chercher la mort.
A ces mots il veut fuir; mais sa fidèle amie
Se jetant dans ses bras lui demande la vie,
Et lui dit toute en pleurs: Tu veux m'abandonner
A d'éternels chagrins. Pourquoi me condamner,
Cruel, que t'ai-je-fait? je t'aimais, je t'honore
Et, depuis ton malheur, je t'aime plus encore.

Les voilà ces amans bons, tendres, généreux,
Si dignes de jouir du sort le plus heureux.

(1) *A la bataille d'Austerlitz, Iverness eut le genou fracassé par un boulet. Les certificats dont il est muni rapportent qu'au moment où on lui amputa la jambe, il dit avec fermeté*: « Que m'importe un membre » de moins, si la bataille est gagnée. »

Ah ! pour mieux consacrer leur héroïque exemple,
Qu'ils vivent dans nos cœurs comme dans notre temple !

Et vous jeunes époux, qu'en ce jour solennel
Le grand maître a dotés d'un regard paternel,
A vos enfans un jour montrez cette couronne ;
Qu'ils sachent honorer la main qui vous la donne :
Et s'ils bravaient la loi qu'impose un don flatteur,
Redites-leur le nom de votre protecteur.

Nota. Les six derniers vers n'ont pas été récités dans la fête, attendu que son Altesse Sérénissime le Prince Cambacérès, G.·. M.·. adjoint de l'ordre, qui devait la présider, ne put pas accorder cette grande faveur.

COURTRAY DE PRADEL, Or.·. R.·. C.·.

PRÉCEPTES
POUR LES JEUNES INITIÉS.

Discours prononcé dans la R.·. L.·. de Sainte-Joséphine.

Si l'importance de la Maç.·., si les hautes destinées qu'elle a remplie et qu'elle est encore destinée à remplir pouvaient être contestées par les profanes, la protection puissante dont la cour, le premier monarque du monde, serait une preuve de sa splendeur actuelle, et un gage de sa prospérité future; si vous-même avant votre initiation vous aviez pu partager quelquefois les préventions d'un vulgaire ignorant, qui se plaît à calomnier ce qu'il ne connait pas, les cérémonies dont vous venez d'être l'objet, ont, je n'en doute pas, éclairé votre raison et affermi votre foi. Cependant le soleil qui doit vous éclairer ne brille pas encore pour vous dans tout son éclat, l'horison qui se découvre à nos regards n'est encore doré que de ses

premiers rayons ; mais un si bel orient nous annonce quel doit être le midi.

Un temple céleste vous a ouvert ses portes, le G.·. A.·. lui-même en traça le plan, en dirigea la construction, et ne donna d'autre terme à sa durée que celle des siècles. L'humanité sainte, la douce égalité en sont les fondemens ; il a pour ciment la paix et la concorde : la perfection en est le comble. Par un prodige perpétuel, par un contraste inintelligible à tout entendement profane, cet édifice mystérieux est sans cesse parfait, et sans cesse on y travaille. Que dis-je ? mon F.·., vous allez ainsi que nous, être tout à-la-fois, l'œuvre et l'ouvrier, la matière et l'instrument. Pierre vivante et mobile de ce temple sacré vous n'en décorez encore que le frontispice, méritez d'en devenir un jour une pierre angulaire.

Arrêté dans la première enceinte de ce temple, ce ne sera que par degrés que vous parviendrez jusqu'au sanctuaire qu'habite la vérité dans toute sa gloire.

★

Votre esprit ne peut concevoir, la langue humaine ne peut exprimer ce qu'il nous est réservé de connaître alors. Mais ce que vous avez vu suffit pour exciter vos transports, pour mériter vos respects, pour enflammer vos désirs. Touchez ces initiations que vous a offerte l'histoire des hommes profanes: ce feu tant célébré que Prométhée apporta dans la Grèce, celui que Numa fit briller en Italie, celui que Zoroastre alluma dans l'Asie, n'étaient que des prestiges auprès de la lumière dont les premiers éclats ont dessillé vos yeux. Ici brûle depuis le commencement des siècles, le flambeau sacré de la nature. Tel qu'elle l'a reçue des mains de son auteur, lorsque libre de passions et de préjugés elle était son guide à elle-même; lorsqu'il n'y avait pas encore de lois, parce qu'il ne s'était pas encore commis de crimes; lorsqu'il n'existait pas encore d'esclaves, parce que l'homme n'avait pas abusé de sa liberté.

A la lueur de ce flambeau, mon F∴,

vous allez découvrir un nouvel ordre de choses. Jusques ici vous avez vu dans les combinaisons de l'état social, divers liens de confraternité, des signes extérieurs de décoration, des ordres de différentes espèces; la vanité inventa les uns, et trop souvent ils ne servent qu'à égarer celui qui trouve le moyen d'y parvenir et à humilier celui qui n'a pas le droit d'y prétendre. Le mérite donna la naissance aux uns, mais en rappelant la force de l'homme et sa grandeur, ils rappellent en même temps son injustice et ses malheurs; ainsi l'écharpe brillante qui décore la valeur, mêle aux sentimens de vénération qu'elle inspire, l'idée douloureuse du sang dont elle est teinte. Telles sont les institutions humaines, partout le mal est à côté du bien. Le magistrat n'arrose-t-il pas de ses larmes la pourpre dont il est revêtu?

Protecteur de la société, il frémit cependant lorsqu'il pense qu'il ne peut sauver le corps qu'aux dépens de ses

membres. Le bruit des chaînes, les gémissemens des condamnés troublent quelquefois pour lui la douceur des acclamations publiques et des vœux que lui offre la reconnaissance des peuples. Hélas! et de quel frissonnement ne doit-il pas être saisi à la seule pensée qu'une lumière incertaine et trop souvent trompeuse, peut lui faire voir sous le même jour, l'innocent et le coupable.

Ici, mon F.·., tout est sacré, tout est pur, tout est consolant dans son principe et dans sa fin. Ici vous trouverez des biens sans mélange, des devoirs sans amertume; sur nos fronts, dans nos cœurs, parmi les signes qui nous distinguent au milieu des travaux qui nous occupent, vous n'apercevrez pas un objet, vous ne concevrez pas une idée, vous n'éprouverez pas un sentiment qui ne tende au bonheur, ainsi qu'à la perfection.

Quiconque entre dans nos L.·. fortunées, dépouille en y entrant tout ce qui est étranger à l'obligation d'être ver-

tueux et aux charmes d'être unis; celui que ses talens et ses services ont dans la société placé sur nos têtes, vient ici recevoir le tribut sincère de notre tendre attachement. Celui qu'un destin moins prospère a fait naître dans un rang inférieur, vient apprendre à s'estimer soi-même et à respecter les institutions sociales. Le respect de la nature, l'amour de l'humanité, l'oubli des passions, le mépris des préjugés, voilà nos mobiles, voilà l'objet de nos travaux, voilà le culte que nous adressons au G.·. A.·. de l'Un.·. dans le temple qu'il a élevé lui-même à sa gloire, et dont il nous a confié la garde.

Ce culte n'est circonscrit ni par les lieux, ni par les temps; aussi ancien que l'existence des êtres, il s'étend d'un pôle à l'autre. Le vertueux Penn, dans le siècle précédent, établit une colonie de FF.·.; mais ce fut dans un coin de l'univers, et déjà elle a dégénéré. Il n'est pas un point du globe sur lequel nous ne rencontrions des FF.·. dans les

lieux même où la superstition imbécile et féroce voulut fermer tout accès à la raison et à l'humanité, nous avons eu des martyres et nous trouvons des asiles parmi la diversité des peuples. Dans la confusion des langues, au milieu de la guerre et de ses horreurs, de l'inquisition et de ses bourreaux, deux maçons se reconnaissent, se parlent, se consolent, se secourent mutuellement.

A nos augustes travaux vous verrez quelquefois succéder des délassemens moins utiles, mais précieux, mais toujours marqués des caractères qui vous auront offert ces travaux eux-mêmes. Vous avez rencontré dans le monde des plaisirs, des fêtes, différens genres de joie et de félicité.

Combien il en est peu qui soient purs et innocens. Souvent le bonheur du voluptueux se fonde sur le désespoir d'une famille entière; celui de l'avare est la ruine du malheureux dont il a dévoré la substance; celui de l'ambitieux est acheté par des ruisseaux de sang, presque partout

Mardoché gémit couvert de cendres à la porte d'Aman, couché sur des lits de roses ; les concerts et les chants d'allégresse retentissent dans un palais, et le même écho qui les porte jusqu'à la cabane du pauvre, répète aussitôt les gémissemens que celui-ci lui renvoie ; mais nous, mon F∴, qui ne connaissons d'autre volupté que l'amitié, d'autres honneurs que ceux de la vertu, nos fêtes sont comme le sentiment qui les anime et comme le bonheur qu'elles peignent. Nous n'avons pas un seul festin qui n'appaise la faim de quelquelqu'indigent, nous ne goûtons pas un seul plaisir qu'il n'essuye les larmes de quelqu'infortuné. S'il ne dépendait que de nous, le monde entier ne serait qu'une famille, et tous les hommes, enfans de la même nature, auraient un même droit à ses bienfaits; tel est, mon F∴, l'ordre auquel vous tenez désormais par d'indissolubles liens : tel est le but, tel est le fruit des mystères que vos faibles regards n'ont pu qu'entrevoir aujour-

d'hui. Méritez par votre zèle, par votre assiduité à vous rendre à nos séances; méritez, dis-je, d'en sonder un jour toute la profondeur. Avancez dans la carrière, fixez vos regards sur le digne Maître qui vient d'ouvrir vos yeux à la lumière, sur cet Illustre Vén.·. qui sait parler de la vertu avec tant d'éloquence, et de l'amitié avec tant de sensibilité, qui pratique l'une avec tant de ferveur et cultive l'autre avec tant d'affabilité, bientôt mon F.·., vous le chérirez autant que nous le chérissons nous-même. Il vous présentera, comme à nous, dans sa morale des préceptes à suivre, et dans ses qualités personnelles des modèles à imiter. Que l'étoile flamboyante qui brille sur sa tête, guide vos pas comme la colonne de feu qui conduisait autrefois le peuple privilégié dans la terre promise au milieu des ténèbres de la nuit. Aimez ceux qui vous aiment et qui m'ont confié le doux emploi de vous le dire en leur nom comme au mien.

Ne soyez pas offensé, mon F.·., si je finis en vous rappelant au secret que vous nous avez juré. Il vous est si important de le garder, il vous sera peut-être si difficile de le taire. La curiosité avec tous ses piéges, la séduction avec tous ses charmes vont vous assiéger; un sexe accoutumé à vaincre et à mériter la victoire, s'irritera de vous voir lui résister; des grâces d'autant plus touchantes qu'elles sont plus ingénues, chercheront à s'insinuer dans le seul repli de votre cœur qui doive leur être fermé; la vertu même, sous les traits de la beauté, vous sollicitera de commettre un crime qu'elle ne peut apprécier, parce qu'elle ne connaît, ni la sainteté de nos mystères, ni l'inviolabilité de nos sermens. Tombez à ses genoux, mon F.·., déposez à ses pieds le gage d'estime et d'amitié dont nous vous avons rendu dépositaire; mais ne lui adressez pas un hommage indigne de lui être offert, puisqu'il serait souillé par le parjure. L'encens qu'on brûle sur

l'autel de la divinité doit être pur comme elle. D'autres iront jusqu'à s'armer de votre zèle même contre votre discrétion. On blasphémera nos mystères, dans l'espoir que pour les venger, vous les révélerez. Gardez-vous, mon F∴, de cet écueil, le plus dangereux de tous, puisque la beauté de votre âme sera, en quelque sorte, complice des efforts qu'on fera pour la ternir. Il ne suffit pas que votre zèle soit ardent, il faut encore qu'il soit éclairé. Eh! que fait à la dignité de ce temple l'aveugle insensé qui s'indigne de n'en pouvoir trouver l'entrée, et qui, dans son imbécile colère, frappe les murs et croit pouvoir les ébranler. Le vrai Maç∴ se venge du mal qu'il entend par le bien qu'il fait; ce que l'ignorance calomnie, ce que la légèreté raille, sa conduite le justifie et ses vertus l'honorent. Il se fait gloire du titre qu'il porte; mais il renferme dans un religieux et impénétrable silence, les degrés par lesquels il y est parvenu. Il répand autour de lui la confiance et la

félicité; mais il en cache la source, à laquelle seule il peut puiser, et tout ce qui l'entoure, s'écrie avec admiration: « Nous ignorons quel sceau lui a été » imposé; mais depuis qu'il l'a reçu, il » vaut mieux qu'il ne valait auparavant; son caractère a plus de vigueur, » son cœur plus de sensibilité; ses affections sont plus pures, ses transports » plus vifs; la paix, la consolation, le » bonheur sont partout avec lui, respectons ses secrets et jouissons de ses » vertus. «

POIROT, *Or*.·.

SANTÉ DU VÉN∴

Chantée dans la L∴ Ec∴ de *Jérusalem*, par le F∴ CAILLOT, premier Surv∴, le 11e. jour du 5e. mois de l'an de la V∴ Lum∴ 5808.

(Nota. Pour que ces couplets produisent l'effet imitatif dont ils sont susceptibles, le premier surveillant, avant de chanter chaque couplet, doit faire poser les armes sur le cœur. Tous les FF∴ doivent répéter en chœur chaque refrain, et ensuite le premier surveillant commande le feu en trois temps comme dans les santés ordinaires.)

AIR : *Toujours seule, disait Nina*, etc.

AINSI que sur un ciel obscur,
Phœbus verse un azur
Pur,
Celui qui nous dirige tous,
Jette un jour parmi nous,
Doux:

Pour sa fraternelle bonté,
Que vivement il soit fêté;
Que notre appui
Soit toujours lui;
C'est à jamais notre vœu.
Feu!

Pour sa fraternelle bonté, etc.

A l'orphelin dans l'abandon,
Refuse-t-il un don?

(*En chœur.*) Non.

Quand la veuve a couru vers lui,
Son malheur a-t-il fui?

(*En chœur.*) Oui.

Que chaudement il soit fêté
Pour cette noble humanité,
Qui bien souvent
A l'indigent
Épargne un pénible aveu....
Feu!

Que chaudement il soit fêté, etc.

*

Ferme dans l'honneur et la foi,
Il est toujours de soi
Roi;
Comme **Jean** chez le peuple Hébreu,
Il remplace en ce lieu
Dieu.
Pour chaque bonne qualité,
Ah! s'il devait être fêté,
Tout bien compté
L'éternité
Durerait encor trop peu.
Feu!

Pour chaque bonne qualité, etc.

LE TEMPLE MAÇON∴,

CHANT RELIGIEUX.

Fait pour la célébration de la fête de Saint-Jean, dans la L∴ des *Ch∴ de la Croix*.

UNE VOIX.

De l'Univers, *Architecte suprême*,
Des fils d'*Hiram*, dans leur temple *couvert*,
Et sous le secret de l'*emblême*,
Entends le doux concert.

UNE AUTRE VOIX.

Vers le sentier de la sagesse,
La *règle* et le *compas*
Dirigent sans cesse
Chacun de nos *pas.*

LA PREMIÈRE VOIX.

Heureux qui sait te plaire !
Son cœur est le sanctuaire,
Où ses hommages assidus,
Célèbrent chaque jour ta puissance infinie.

LA SECONDE VOIX.

C'est dans le charme des vertus
Qu'est tout le bonheur de la vie.

(*Les deux voix répètent ensemble les deux derniers vers, et toute la Loge après elles*).

Paroles du F.·. DERGNY.

Musique du F.·. PARENTI.

IDÉES MAÇON∴,

SUR LES FÊTES DE L'ORDRE.

(*Les* SAINTS-JEAN *d'Hiver et d'Été.*)

EXTRAIT *d'une planche offerte à la L∴ de la* Philantropie, *à l'O∴ de Saint-Quentin, jour de la célébration de la fête d'Hiver.*

TT∴ CC∴ FF∴

Nos deux fêtes maçonniques ne se rapportant pas à un seul et même patron, je suis tenté de leur assigner une autre origine; à cet effet, de supposer que dans une langue ignorée de nos jours, le mot *Jean*, ce nom tant révéré parmi nous, signifiait ce que nous exprimons par *Solstice*, et que les fondateurs de notre ordre, en vrais philosophes, ont eu en vue de célébrer deux époques, où

notre hémisphère boréale se trouve le plus près ou le plus éloigné de l'influence bénigne de l'astre qui la féconde; cet argument semble sans réplique, quand on considère que l'At.·. est notre boussole, que tous nos travaux sont dirigés de ce point lumineux, d'où le soleil, ce grand régulateur des travaux de la terre, nous paraît réfléchir ses premiers rayons. Ce système en harmonie avec la nature, avait sans doute besoin d'être voilé aux yeux de l'ignorance, je me persuade encore que ce mystère sublime aura été mal interprêté par des maçons superficiellement initiés, et qu'un but secondaire, même presque insignifiant, fut de cette manière attribué à nos fêtes. S'il en était autrement, que l'on nous dise quelles obligations méritent à nos deux patrons de l'ordre, l'éclatante distinction qui leur serait échue en partage, et cela, par une sorte de canonisation maçonnique; mais à qui référer pour la solution de cette question. A qui? A tous les Maç.·.

Tous ont demandé à voir la Lum∴; cette Lum∴. promise et accordée à tout initié, est le flambeau sacré qui nous fait découvrir la vérité: ce flambeau sacré s'éteint entre les mains de l'ignorance et il pâlit entre celles d'un homme à préjugés. Ainsi la vérité ne se montre dans tout son éclat, qu'à un esprit cultivé et qui fait profession de vivre sous ses lois; que de motifs, mes FF∴, nous commandent de marcher constamment vers ce but salutaire, soyons donc fidèles à ces devoirs, la philantropie applaudira à nos succès. Ces réflexions sur l'origine des fêtes de l'ordre, laissent indécise la question qui pourrait être établie, et tendante à savoir si cette fête est antérieure ou non à la naissance de la maçonnerie; l'affirmative m'est démontrée, et comme une conséquence de cette opinion, j'entrevois que si le solstice d'hiver est, pour la croyance chrétienne, le jour où naquit son rédempteur, la physique doit trouver le sauveur du monde, dans le commen-

cement du retour annuel de notre globe vers un accroissement de la lumière du jour, d'où naît aussi et successivement l'amélioration des saisons, et avec elle peu-à-peu la production du sol qui nous nourrit.

TT.·. CC.·. FF.·., s'il était possible de lever le voile qui couvre les premiers progrès de la civilisation, on se convaincrait peut-être, que la diminution rapide de la durée du jour, suivie d'une saison rigoureuse, devaient naturellement inquiéter des hommes entièrement étrangers aux causes physiques du monde organisé, et il n'est sûrement pas hors de toute probabilité, que ces peuples avaient besoin d'être tranquilisés par une sorte de prophétie qui leur garantit la venue périodique de ce Messie du monde physique, de ce producteur et régénérateur des biens de la terre. La nature, constituée pour le bonheur des humains, a produit la reconnaissance envers le G.·. Arch.·. de l'Un.·.; ce sentiment *chef* ou primitif, a fait naître le germe

des vertus sociales. Le génie de l'homme a ensuite conçu diverses méthodes, d'exprimer publiquement ces devoirs moraux; mais la diversité des cultes ne les rend pas moins légitimes tous, sauf cette seule restriction, qu'en fait de religion, comme de législation, tout système qui offense l'esprit et le cœur, doit être réformé et s'établir sur une base analogue à l'extension des connaissances humaines. Une piété éclairée est sans doute le premier de tous les cultes; et la perfection de l'espèce humaine, le plus bel hommage que nous puissions rendre à la Divinité!

HARTMANN, *Vén∴*

LE BONHEUR DU MAÇON.

CANTIQUE.

AIR : *La République vous appelle.*

LE pouvoir le plus cher aux cœurs bons et sensibles
Est de répandre des bienfaits.
Qu'ils s'éloignent de nous ces êtres inflexibles
Dont la main ne s'ouvre jamais !
O volupté des belles âmes,
Plaisir de faire des heureux,
Accours, viens de tes vives flammes
Embrâser les cœurs vertueux !
Dès que l'amitié nous appelle,
Hâtons-nous de la secourir,
Un Maçon doit vivre pour elle,
Pour elle un Maçon doit mourir.
Un Maçon, etc.

Les plus riches bienfaits semblent au pauvre encore
Plus précieux, s'ils sont cachés.
En recevant nos dons, que le malheur ignore
La main qui les a présentés !
Aidons la timide indigence
A lever son front abattu,

Et sachons que la bienfaisance
Est le bonheur de la vertu.
Dès que l'amitié nous appelle,
Hâtons-nous de la secourir,
Un Maçon doit vivre pour elle,
Pour elle un Maçon doit mourir.

Un Maçon, etc.

Oui! si jamais du sort les lois me sont contraires,
Que feront ses traits ennemis.
Tant que je pourrai dire, assis près de mes frères:
Il me reste encore des amis!
Je ne pense plus à mes larmes
Quand je partage leurs travaux,
Et du banquet goûtant les charmes;
J'y bois l'oubli de tous mes maux.
Dès que l'amitié nous appelle,
Hâtons-nous de la secourir,
Un Maçon doit vivre pour elle,
Pour elle un Maçon doit mourir.

Un Maçon, etc.

Mes amis, parcourons le chemin de la vie
Sous les bannières de la paix.
Que la noire discorde à jamais soit bannie!
Soyons bons Maçons, bons Français!

S'il m'entend ce Dieu que j'implore,
Ce puissant maître du destin,
Ensemble, dans vingt-ans encore,
Nous répéterons ce refrein:
Dès que l'amitié nous appelle,
Hâtons-nous de la secourir,
Un Maçon doit vivre pour elle,
Pour elle un Maçon doit mourir.

Un Maçon, etc.

Par le F.·. ALLAIRE,

Or.·. de la L.·. de la Paix, Orient de Stenay.

SUR LES VERTUS MAÇ∴,

PLANCHE LYRIQUE

EXTRAITE des travaux de la L∴ du *Tendre Accueil*, Or∴ d'Angers.

SUBLIME déité! source de la lumière,
Dont l'éclat en ces lieux frappe notre paupière!
Toi que nous adorons, toi qui dans tous les temps
Reçus avec bonté nos vœux et notre encens;
Je t'invoque en ce jour, Architecte du monde!
Répands sur nos travaux ta sagesse profonde;
Dans cet auguste Temple où nous venons d'entrer,
De ton divin flambeau daigne nous éclairer!

Et toi, fille du ciel, aimable Bienfaisance,
Des enfans de la Veuve unique jouissance!
Descends dans cet asyle où de profanes yeux
Ne porteront jamais un regard curieux.
Là règnent la vertu, le calme et le mystère,
Et l'emblême chéri du Dieu que l'on révère.
C'est pour toi qu'en ces lieux, Temple de l'Amitié,
Nous dressons au malheur l'autel de la Pitié.

Jusques dans nos banquets, ta consolante image,
Même au sein des plaisirs atteste notre hommage.
Tout parle, tout émeut dans cet heureux séjour,
Tout retrace à nos yeux ton culte et notre amour;
Oui, tu peux désormais te fixer sur la terre,
Le Temple des Maçons sera ton sanctuaire.

O vous qui, sans pudeur ainsi que sans raisons,
Ne pouvant les connaître, accusez les Maçons:
Profanes insensés! dont la faible paupière
Ne pourrait soutenir l'éclat de la lumière;
S'il vous est défendu d'approcher de ces lieux,
Et d'y porter sans crainte un pas audacieux,
Des temps les plus anciens consultez la mémoire.
D'un bout du monde à l'autre a retenti la gloire
De cet Ordre sacré qui, seul dans l'univers,
Forme un peuple d'amis de cent peuples divers;
Qui, d'un signe arrêtant les horreurs de la guerre,
Dans un infortuné ne connaît plus qu'un frère;
Qui, par un mot puissant, désarme le vainqueur,
Et le rend du vainqueur l'appui, le bienfaiteur.
Amitié! des Maçons céleste jouissance,
C'est à l'adversité que tu dus la naissance,
Et ton charme divin fut toujours ignoré
De ces mortels heureux qui n'ont jamais pleuré.
C'est un jour dont l'éclat brille au sein de l'orage,
Ses rayons sont plus doux au travers d'un nuage.

Les maux les plus cruels, par tes soins soulagés,
Se changent en plaisirs dès qu'ils sont partagés.

C'est ainsi qu'on a vu, jadis, au sein des mers,
Un Français accablé des plus affreux revers,
Combattant à la fois la flamme et la tempête,
Voyant partout la mort s'agiter sur sa tête,
Arraché tout-à-coup à la fureur des flots
Par un de ces Anglais nos plus cruels rivaux!!!
Et dans ces jours affreux, d'exécrable mémoire,
Que nos larmes devraient effacer de l'histoire,
Où, proscrite et tremblante, on a vu la pitié
Pour gémir sans témoins fuir jusqu'à l'amitié.
Combien d'infortunés, dans ces instans de crimes,
Sans la Maçonnerie eussent été victimes!
Il en est qui, conduits aux pieds des échafauds!....
Mais que dis-je!... Écartons ces horribles tableaux.
Nous pouvons aujourd'hui contempler du rivage
Ces immenses débris dispersés par l'orage.
Grâce au ciel! ces malheurs ont cessé pour toujours;
De ces jours ténébreux naissent les plus beaux jours.

Un guerrier qu'attendait la timide Espérance,
Et qui des bords du Nil a volé vers la France,
Le laurier sur la tête et l'olive à la main,
De sa patrie en deuil a fixé le destin.
Oui, trop heureux Maçons, ce héros, votre Frère,

Le sauveur des Français et l'amour de la terre,
Sur le trône, à trente ans, s'élance radieux,
Il règne !..... l'âge d'or va descendre des cieux.
Ce Monarque déjà se présente aux deux mondes,
Et veut fermer enfin nos blessures profondes.
Plus heureux, plus puissant et plus grand que jamais,
Quand il est sûr de vaincre, il demande la paix ;
Descendu sans orgueil du char de la victoire,
Des combats qu'il maîtrise il dédaigne la gloire,
Et vient offrir encore à ces tyrans des mers
L'olivier dont il veut ombrager l'univers.
O vous qu'en cet instant épargne sa justice,
Il veut vous pardonner... faut-il qu'il vous punisse?

Poursuis, NAPOLÉON ! couronne tes travaux,
Non du laurier sanglant qu'enlèvent les héros,
Que déjà tant de fois t'accorda la victoire;
Il en est un plus doux, plus digne de ta gloire.
Le Conquérant est craint, le Juste est estimé;
Pour toi le vrai bonheur est celui d'être aimé.
Sois-le donc à jamais ; que ton nom, d'âge en âge,
Soit chéri du héros, soit adoré du sage ;
Et si, par tes vertus et par tes hauts exploits,
Tu veux servir d'exemple ou de reproche aux rois,
Le Français, à tes lois et soumis et fidèle,
Des peuples étonnés sera l'heureux modèle.

Et vous qui, soutenus de son bras paternel,
Venez de consacrer ce Temple solennel,
C'est à lui qu'en ce jour vous devez rendre hommage.
Maçons, de ce héros vous contemplez l'image,
Et de ce front serein la douce majesté
Semble ici partager votre félicité :
Au nom des Francs-Maçons répandus sur la terre,
Ornons d'acacia cette tête si chère !
Ceint du bandeau des rois, ce mortel vertueux
Parmi tant de tributs plus grands et plus pompeux,
Ne dédaignera point cette simple couronne :
Elle est digne de lui quand la vertu la donne.

MAME, *fils aîné*, I[er]. Surv.·.

ESSAI

SUR LE PRINCIPE

DE LA LUMIÈRE MAÇ∴

Extrait d'un morceau d'architecture présenté à la L∴ des Amis-Réunis, *à l'Or∴ de Mayence, le jour de la Saint-Jean.*

La fête anniversaire que nous célébrons à l'époque où le soleil, recommençant pour nous sa carrière, va, avec de plus longs jours, nous donner une lumière plus vive, cette fête solennelle et d'obligation, consacrée par un usage immémorial chez tous les Maç∴, n'a certainement pas été instituée par le motif frivole d'un vain amusement. Elle renferme, si je ne me trompe, plus d'un mystère, et révèle aux yeux du sage plus d'une utile leçon.

Quel moment, en effet, plus convenable pour célébrer et consacrer dans la mémoire des hommes la naissance de la Maçonnerie et ses progrès toujours croissans, que celui où l'astre du jour, dont l'image emblématique resplendit dans ce Temple, semble se concentrer, pour ainsi dire, en lui-même, et, quoique toujours pur et vivifiant, s'environne, dans l'éloignement, d'épais nuages qui le dérobent aux regards de la multitude étonnée.

Ainsi, dès son origine, la Maçonnerie a cru devoir se soustraire aux yeux du profane vulgaire que sa lumière aurait ébloui; elle a dû se borner à éclairer un petit nombre de sages qui, au milieu de la nuit universelle, savaient fomenter en leur cœur et conserver religieusement le feu sacré de la vérité et de la vertu.

Bientôt ces intrépides amis du bonheur des hommes eurent des disciples dignes d'aussi grands maîtres; et si les lumières de la Maçonnerie n'ont pu

augmenter en éclat, du moins l'on peut dire qu'elles se sont étendues et infiniment propagées depuis. De même que le soleil éclaire successivement les diverses parties de la terre, la Maçonnerie a, dans son cours bienfaisant, disséminé ses lumières sur tous les points connus de l'Univers.

En considérant attentivement ses progrès, nous voyons que sa marche suit exactement celle de l'astre qui nous éclaire. N'est-ce pas effectivement des régions de l'Orient que nous est venue cette lumière morale et philosophique dont la lumière du soleil n'est pour nous qu'une image. C'est-là que se sont formés les *Moyse*, les *Zoroastre*, les *Confucius*, et tous les sages qui primitivement ont éclairé la terre; c'est-là qu'ils ont commencé à connaître et à honorer le sublime Arch.·. de l'Univers, à qui nos temples sont spécialement consacrés. C'est à cette source que les anciens philosophes de la Grèce, les *Thalès*, les *Zénon*, et plusieurs de leurs

disciples ont été puiser les principaux traits de leurs doctrines salutaires. Enfin, il était Maç.·., ou était digne de l'être, ce *Socrate* qui mourut en défendant l'unité de l'existence suprême.

Plus on examine la nature de ces deux lumières, dont l'une n'est en quelque sorte que le signe de l'autre, plus on trouve entre elles de rapports et d'affinités. En effet, le caractère propre de la lumière du soleil est d'éclairer et d'échauffer à-la-fois. Tel est aussi celui de la lumière Maçonnique qui resplendit et vivifie en même temps; qui éclaire et échauffe, non les corps, mais les esprits et les cœurs; lumière morale, source de tous biens; pure et divine charité qui renferme toute la loi et les prophêtes, comme l'a dit le législateur des chrétiens!

Un autre trait de ressemblance entre ces deux lumières, c'est leur universalité. Répandues l'une et l'autre abondamment sur tous les points de l'univers, il n'est aucun lieu où elles ne

pénètrent ; aucun, où elles puissent être contenues. Lors même qu'on ne peut les apercevoir, une chaleur douce et bienfaisante en est aussitôt un indice assuré. Ainsi la main du Maçon se couvre vainement pour répandre ses dons, la pureté de l'action même en indique l'auteur, et il devient d'autant plus visible qu'il s'est tenu plus caché !

Et comme la lumière du soleil se distingue aisément de celle que répandent les corps terreux et opaques qui n'ont qu'un éclat emprunté, et de celle que jettent ces feux follets, moins propres à diriger qu'à égarer, de même aussi la lumière maçonnique surpasse celle dont se parent les profanes, en qui la science récèle quelquefois tant d'orgueil et d'obscurité. Celle-ci n'est le plus souvent qu'un arbre surchargé de feuilles stériles ; l'autre, au contraire, est une tige féconde en fruits salutaires.

On pourrait étendre davantage les rapports qui se trouvent entre les deux lumières, et même établir la correla-

tion qui s'aperçoit entre le point qui termine la course du soleil, et l'autre fête que nous solennisons au solstice d'été, faire voir que, si la première annonce la naissance de la Maçonnerie, l'autre doit nécessairement en marquer le but et la fin; je veux dire, cette heureuse et mémorable époque où les fruits de bienfaisance et de fraternité étant arrivés à leur mâturité, il s'en fera sur toute la terre une abondante récolte.

Mais, il doit suffire de l'avoir indiqué à la méditation des Maç.·. éclairés.

THIRION, *Or.·.*

CANTIQUE

Envoyé à la L.·. des *Cœurs-Constans*, Or.·. de Grenoble, par les officiers d'artillerie du 4e. régiment, en garnison à Alexandrie, et qui fut chanté en leur nom à la fête de Saint-Jean d'été 5807.

AIR : *Je vais quitter ce que j'adore.*

O vous qu'un si beau jour rassemble
Au banquet de l'égalité,
Amis, permettez-nous qu'ensemble
Nous fêtions la fraternité,
Et qu'aux bords heureux de l'Isère
Echo répète ces accens :
Ah ! sur une rive étrangère
Il est toujours des *Coeurs-Constans.*

Pour l'amitié jamais d'absence,
Pour les Maç.·. point de lointain.
Malgré le temps et la distance,
Ils savent se donner la main.

Et qu'aux bords heureux de l'Isère etc.

Pour assister à votre fête
Nos cœurs ont volé près de vous.
Le banquet qui par vous s'apprête,
Hélas ! n'est-il pas fait pour nous ?

Mes amis, qu'aux bords de l'Isère, etc.

Nos mains iront joindre les vôtres
Dans la chaîne de l'amitié,
Vos âmes s'uniront aux nôtres,
Ainsi qu'une double moitié ;
Et sur les rives de l'Isère,
Echo redira ces accens :
Ah ! sur une rive étrangère,
Nous vous serons toujours constans.

Buvons enfans de la sagesse,
Buvons au bonheur d'être amis ;
Buvons surtout, buvons sans cesse
A l'espoir d'être réunis,
Et qu'aux bords chéris de l'Isère,
Echo redise ces accens :
Pour nous plus de rive étrangère,
Nous revoyons les *Coeurs-Constans*.

TABLEAU

DES

HONNEURS FUNÈBRES

RENDUS A LA MÉMOIRE DU R.·. F.·.

ROETTIERS DE MONTALEAU,

Représentant particulier du G.·. M.·. de l'Ordre;

Suivi d'un exposé analytique de sa vie maçonnique.

QUELS accens lugubres ont retenti dans tout l'empire Maç.·.!... Quelle douleur universelle a saisi les cœurs, affecté les esprits!... L'homme de la vertu, le Maç.·. pur, l'ami par excellence, l'appui du malheureux, le bon

père, que dis-je! celui qui, nouvel Enée, tandis que nos temples saints étaient menacés d'une destruction totale, emporta dans ses bras nos dieux pénates, nos lois, nos titres de famille, qui fut le réédificateur de nos autels, le R.·. F.·. ROETTIERS DE MONTALEAU N'EST PLUS!... C'est à nos fastes Maç.·. qu'il appartient de présenter à l'ordre entier le récit touchant et sentimental de l'hommage rendu à ses vertus, et de la vive et profonde impression des regrets que sa perte a excités.... Ombre respectable!... que ne peux-tu être à côté de moi, témoin de la douleur qui agite mon âme et trouble ma pensée?... O néant de la vie! comme on sent, à la perte d'un *bienfaiteur de l'humanité*, la cruelle fatalité qui brise en un instant notre être!...

Maçons de l'Empire Français, de tous les pays, venez avec moi, autour de cette urne funéraire;... contemplez avec moi ce deuil général, la tristesse peinte sur les fronts abattus;... que de ce tableau

frappant sorte une leçon philosophique!... qu'il soit un titre d'encouragement pour la pratique du bien et de la vertu. Oh! voilà le véritable tribut de reconnaissance qui convient dignement à la mémoire de celui dont la vie maç.·. fut une chaîne de bienfaits et d'actions utiles à l'ordre, et à la société en général...

Entrons sous les portiques sacrés des RR.·. LL.·. de l'*Amitié* et du *Centre des Amis*, réunies sous les maillets des Vén.·. FF.·. Trevilliers et Lansel, dirigeant l'Or.·., et des FF.·. Houssement et Brunet, éclairant l'Occ.·.

Quel cortége imposant pénètre sous la voûte sacrée, dans le silence religieux de la douleur!...

Partout les pensées de l'affection et du regret!....

A l'Orient.

Ombre de notre Frère,
Jouis d'un doux repos,

Et pour faveur dernière,
Du séjour de lumière
Veille sur nos travaux.

Au centre du Temple,

Sur une colonne funéraire.

ROETTIERS vient de descendre
Dans la nuit du tombeau;
L'amitié sur sa cendre
Rallume son flambeau.

A l'autel

Où étaient déposés les ornemens Maç.·. du F.·. défunt.

Nobles ornemens, attributs
De ce prudent Grand-Vénérable,
Attestez la gloire durable
Des honneurs qui furent rendus
Moins à son rang qu'à ses vertus.

A la colonne du Nord.

De notre sage Vénérable,
Le zèle intrépide et constant
Fut la colonne inébranlable
Qui soutient notre monument.

Au Midi.

Par la vie entière et l'exemple
Du respectable MONTALEAU,
Apprenez, Ouvriers du Temple,
A vivre au-delà du tombeau.

A l'autel du 1er. Surveillant.

Suspendons nos regrets, notre estimable Frère
Jouit, au sein de la lumière,
Du bonheur qu'il a mérité;
Et s'il a fui ce séjour de misère,
C'était pour s'élancer à l'immortalité!

A celui du 2e. Surveillant.

De l'Élysée, oui, le portique s'ouvre,
Au céleste Orient notre Frère est rentré,
D'un feu plus pur son cœur est éclairé,
Et le voile épais qui nous couvre,
A ses regards est déchiré.

A la tribune de l'Harmonie.

De pleurs nous arrosons les restes
D'un Frère tendrement chéri,
Tandis que dansleur sein,par des concerts célestes
Les vrais élus accueillent notre ami.

Sur les parois de la colonne du Midi, on lisait trois inscriptions; la plus près de l'O.·. portait:

La terre du sommeil a reçu les débris
D'un Maître, de notre art, et l'honneur et la gloire;
La bonté de son cœur, sa touchante mémoire,
D'âge en âge vivront au centre des amis.

Celle du centre.

Comment de notre Illustre Frère
Nombrer les actes de vertu?
Le calcul est facile à faire,
Comptez les jours qu'il a vécu.

Celle du côté de l'Occident.

A ses fils il disait à son heure dernière :
Ah! le seul moyen de prouver
Combien vous aimiez votre père,
Mes chers enfans, c'est d'achever
Tout le bien que je voulais faire.

Sur les parois de la colonne du Nord on lisait:

Du côté de l'Orient.

Il écarta de nous la discorde et la haine,
De la division préserva nos travaux,

Et soutenant le poids de notre antique chaîne,
Il en resserra les anneaux.

Au Centre.

Pour assurer notre bonheur,
A son fils, sa vivante image,
ROETTIERS légua ses vertus et son cœur;
Ce fils, digne héritier d'un Maître, d'un vrai sage,
Fera valoir cet héritage.

Du côté de l'Occident.

Ravi dans la force de l'âge,
« Je voudrais, disait-il, vivre encor quelque temps; »
Vous tous qu'il obligea, Frère, Amis, Parens,
Vous savez bien pour quel usage
Il désirait différer ce voyage.

Le F.·. Lansel, avec l'éloquence du sentiment et par l'heureuse peinture des vertus d'un des illustres chefs de l'ordre, fait passer dans tous les cœurs l'affection douloureuse dont il est pénétré.

« QUEL sentiment consolateur, dit-il, ne doit pas exciter dans vos âmes la vue

de cet appareil funèbre, si propre à porter l'effroi dans l'âme du vulgaire! L'homme vertueux peut vivre sans hommage, mais il ne meurt pas dans l'oubli.... Voilà la réflexion que doit nous inspirer à tous la solennité qui nous rassemble. Oui, mes FF.·., celui qui a passé sa vie à cultiver la vertu est encore aimé pour elle au-delà du tombeau. Pendant sa vie, qu'elle qu'ait été sa destinée, il ne l'a jamais maudite; et, avant de fermer ses yeux, et dans le moment où il va rentrer dans cette éternité si effrayante pour tant d'autres, l'héritage qu'il va laisser à sa famille l'occupe tout entier; il meurt avec la douce persuasion qu'il était riche en amis.

» Dans le tourbillon du monde, nous restons inconnus; nous sommes des étrangers les uns pour les autres. Ah! qu'elle est déplorable, cette ignorance réciproque! Combien est préférable ce commerce paisible et caché dans l'obscurité qui nous environne! C'est

par lui que nous savons sentir le bonheur de nous aimer. O douce amitié! c'est dans ce sanctuaire que ton culte est pieusement pratiqué; c'est ici qu'il est constant; l'on finit en s'aimant, parce que pendant la vie on ne regretta jamais de s'être trop connu. Quelle jouissance ne donnes-tu pas à tous les âges! Quelle est celle dont tu pénètres l'âme de ce vieillard! Il voit sans effroi qu'il n'a plus qu'un pas à faire dans cet avenir impénétrable, parce qu'avec ton secours, il sait d'avance que le cercueil qui renfermera son corps n'engloutira pas son souvenir.

» Dans le monde, le concert flatteur de voix qui nous ont loué ne dure qu'un instant dans la bouche du public; mais c'est ici qu'il continue de se faire entendre toujours plus mélodieusement; car tout bon Maçon ne se lasse jamais d'y descendre pour l'écouter.

» Mes FF.˙., quelle consolation plus efficace pour l'humanité, quand elle peut se persuader, dans les malheureux

instans de la vie, que lorsque la destruction arrivera, elle pourra encore s'appuyer sur l'opinion et sur l'estime ! Le Maçon emporte avec lui cette conviction; cela ne peut être autrement, puisque les relations morales nous enchainent de toutes parts. Quelle témérité ! et de quelle vanité serait affligé celui qui croirait que l'on peut rompre impunément les liens qui nous unissent et nous attachent à nos semblables, et qui, dédaignant les douces impressions de l'amour social, voudrait rester isolé parmi les hommes ! C'est vers le terme auquel nous tendons tous ; c'est à celui qu'à atteint le R.·. F.·. Roëttiers de Montableau, dont nous pleurons la perte, que nous devons tous adresser nos pensées ; ainsi c'est là que nos réflexions trouvent leurs bornes, et c'est alors que nous sentons que l'estime de nos FF.·. est un besoin indispensable.

» Restons donc paisibles dans les mystères qui nous environnent ; ils servent utilement la tranquilité et le bon-

heur de la société. Ah ! combien ils sont préférables à cette évidence funeste qui n'a jamais bien fait juger nos actions ! Ici nous honorons toutes les vertus, et ce n'est pas trop acheter le bonheur de les avoir connues que de les payer de quelques larmes.

» Ombre respectable ! ce n'est point à ces vaines images ; c'est à toi seule que l'hommage de tes **FF.·.** s'adresse; cet appareil lugubre, expression de nos sentimens douloureux et pénibles, n'a rien qui ne puisse t'être agréable ; c'est le monument de notre respect pour les vertus et pour celui qui employa la plus grande partie de sa vie à consolider l'œuvre du bonheur des humains. La terre ne peut reprendre que tes dépouilles ; mais cette portion de toi-même, la plus précieuse, planera toujours dans cette enceinte; tu n'auras perdu qu'une vile poussière, et ta mémoire sera constamment l'objet de nos hommages. »

Aussitôt, les membres de la famille du R.·. F.·. défunt, appartenans à l'ordre, sont introduits au son d'une harmonie douce et tempérée, dans le temple où tout portait l'empreinte de la douleur. La sensibilité d'âme peinte sur le front modeste de l'intéressant successeur du père des M.·., le présage heureux, qu'on y lit d'avance, qu'il sera le digne propagateur des vertus d'un M.·. si justement regretté, rendent cette scène la plus touchante.

Le Vén.·., en cet instant se recueille, et au milieu d'un calme lugubre, il répète trois fois, et après lui les FF.·. Surveillans, cet accent de regret :

Le R.·. F.·. ROETTIERS DE MONTALEAU N'EST PLUS !!!

Le F.·. Bertin, echo de la douleur universelle, chante :

Jour de deuil éternel !... Ces voûtes gémissantes
Trois fois ont dit : ROETTIERS N'EST PLUS!
Et tous les cœurs, dans leurs plaintes touchantes,
Ont répété : ROETTIERS N'EST PLUS!

Le Vén.·. F.·. *Lansel* et le Vén.·. F.·. *Trévillers* se saisissent de l'urne et du coussin; les FF.·. Maîtres des cérémonies et Commissaires, des branches d'acacia, et transportent en silence ces tristes et précieuses dépouilles sur la colonne qui leur est destinée au centre de la L.·.

Pendant ce transport, le F.·. *Bertin* chante la Cantate suivante.

CANTATE.

Ire. STROPHE.

MUSE tendre et plaintive! ah! redis nos regrets
A tous les Maçons de la terre;
Et vous, à chaque instant comblé de ses bienfaits,
Infortunés, pleurez un père!

2e. STROPHE.

QUE dis-je! ô mes amis! ce feu qui l'anima
Et qui survit à la matière,
Veille encor au bonheur de tous ceux qu'il aime,
Et sur eux verse la lumière.

Le F.·. Caille jette des fleurs oratoires sur la mémoire du R.·. M.·., objet des regrets unanimes.

★

Les FF.·. Bertin, Nourrit et Eloi chantent le morceau suivant :

TRIO.

Ranime-toi, froide poussière,
Reçois nos baisers et nos pleurs.
Du sentiment semons les fleurs
Sur le tombeau de notre Frère.
Mêlez un charme à nos douleurs,
Souvenirs consolans qu'il laisse sur la terre !

Le F.·. Bacon de la Chevalerie, trace avec le pinceau de l'amitié, l'esquisse des titres Maç.·. et des qualités morales du R.·. F.·. de Montaleau.

Après cette lecture, les FF.·. *Bertin* et *Nourrit* chantent le morceau suivant:

DUO.

Maçons pleurez un frère,
Célèbre enfant de la lumière,
Il a vécu !.... ses travaux sont finis !...
Pleurons tous un bon frère | Au centre des Amis,
Mais il vivra toujours

A ses vertus rendons hommage ;
Zélé Maçon, illustre sage,
Il goûte au céleste héritage
La suprême félicité ;
Il resserra les nœuds de la fraternité ;
Son image respire
Pleurons tous un bon frère | Au sein de l'Amitié.

Le V.·. annonce à tous les FF.·. que les derniers honneurs vont être rendus aux cendres du R.·. F.·. *Roettiers de Montaleau.*

L'urne qui les représente est transportée par les mêmes FF.·. qui l'ont introduite dans le temple, et avec les mêmes cérémonies ; déposée sur un autel pratiqué dans un caveau, elle est couronnée d'un triangle de fleurs, et entourée d'acacias et de cyprès. Tous les FF.·. suivant processionnellement, descendent l'escalier qui conduit au souterrain ; une symphonie lugubre se fait entendre ; des corbeilles pleines de fleurs se trouvent au pied de l'autel ; chaque F.·. s'arrête, jette par trois fois des fleurs sur l'urne, salue maçonnique-

ment les tristes restes d'un F.·. si justement regretté, et poursuit sa route pour rentrer dans le T.·. par un second escalier.

Tout le chemin était décoré de crêpes, et éclairé par des lampes sépulchrales; la L.·. seule présentait 81 étoiles et quelques transparens.

Au haut de l'escalier qui conduit au souterrain, on lisait l'inscription suivante :

Maçons dont l'âme bienfaisante
Fut l'honneur de l'humanité,
Ici l'étoile flamboyante
Vous guide à l'immortalité.

Le triangle de fleurs placé au-dessus de l'urne renfermait cette inscription :

Dans le céleste asile
Des sages, des héros,
Roettiers, après ses longs travaux,
Goûtant un bonheur plus tranquille,
Jouit au sein d'une éternelle paix,
Du souvenir des heureux qu'il a faits.

Au retour du cortége des FF∴ dans le temple, l'harmonie fait résonner les chants de gloire et de félicité, et l'union des cœurs qui s'étaient épanchés et confondus dans cette intéressante pompe funèbre, forme la chaîne Maç∴, et couronne dignement la solennité des travaux des deux At∴ réunis de l'*Amitié* et du *Centre des Amis*.

FLEURS MACONNIQUES

Jetées sur la tombe du R∴ F∴ Roettiers de Montaleau.

COUP-D'ŒIL HISTORIQUE SUR SA VIE MAÇONNIQUE.

Pourquoi faut-il qu'un coup fatal et imprévu enlève un père à ses enfans chéris !...

O Roettiers de Montaleau ! nos pleurs,

nos soupirs, nos plaintes te redemandent envain!...

Il s'est éclipsé du milieu de nous comme l'éclair, celui qui portait la Maçonnerie dans son cœur....

Le voilà renversé pour jamais, comme un chêne antique et déraciné, celui qui, par sa douce aménité, sa sérénité d'âme, sa simplicité de mœurs, son affectuosité savait unir tous les cœurs en un faisceau.

La douleur des vrais amis de l'ordre est si unanime, si naturelle, qu'elle a besoin d'être calmée. Ah! qui peut mieux soulager les âmes que le simple tableau de la vie Maçonnique de cet illustre propagateur de l'art royal....

Les arts de la gravure et de la peinture, revendiquent les ancêtres de la famille de Roettiers de Montaleau, et les ont dès long temps dotés d'un héritage de gloire.

Alexandre-Louis Roettiers de Montaleau, naquit à Paris le 24 novembre 1748.

Il était issu d'une famille noble de la

Flandre-Wallonne.... Mais nous ne le suivrons ici que dans la carrière Maçonnique qu'il a parcourue avec tant de zèle et de distinction.

Né avec un goût vif pour les sciences, et par conséquent pour notre institution, il ne tarda pas à montrer le désir de pénétrer dans nos temples.

Heureux l'At.·. qui le premier le posséda dans son sein, qui donna la lumière à celui qui sut la reproduire avec tant de succès, et la faire si éminemment briller sur un des premiers Or.·. du monde Maçonnique! Ce fut la L.·. de l'*Amitié* qui lui ouvrit les portes de la chambre du milieu en 5779.

Les progrès rapides qu'il fit dans les connaissances de l'art royal, l'application utile avec laquelle il rechercha tout ce qui avait illustré notre ordre pour le faire revivre avec éclat, et l'élever à une noble rivalité avec les Or.·. étrangers; ce talent sans effort qu'il avait pour captiver les cœurs et fixer l'estime ne tardèrent pas à le porter aux premiers emplois Maçonniques.

La L.·. de l'*Amitié* dont il était l'élève le nomma son député en 5779.

Le G.·. O.·. où sa renommée l'avait devancé, connut aussitôt le prix de cette heureuse acquisition, et sut approprier et utiliser son ardeur et ses talens. Il fut élu expert dans la chambre des Provinces en 5780, c'était un titre à ses yeux pour porter ses travaux au dernier degré de perfection.

Montaleau était tout entier à notre art. Son âme semblait un foyer destiné à entretenir ce feu sacré de la Maç.·. il n'en parlait jamais qu'avec ce noble et vif enthousiasme qui montrait qu'il s'était identifié avec la haute science de notre ordre sublime.

Les preuves qu'il en avait données au G.·. O.·. lui méritèrent d'être élevé, en 5787, à la présidence de la chambre des Provinces.

C'était une colonne inébranlable que le G.·. O.·. y avait placé pour le maintien des réglemens et la prospérité de l'ordre entier.

Mais un poste plus important encore

l'attendait Il fut promu en 5793 à la présidence de la chambre d'administration ; c'était, pour ainsi dire, un ange tutélaire que le *G.·. Arch.·.* de l'*Univ.·.* y avait mis comme une sentinelle vigilante et infatigable qui devait sauver l'arche-sainte du déluge universel dont elle était menacée.

En effet, à travers les tempêtes politiques, au milieu de l'embrâsement universel de la guerre extérieure qui cernait alors la France entière sous les torches de la guerre civile déchirant les entrailles de la patrie ; quand de toutes parts fuient les ouvriers dispersés ; quand les temples sont déserts, fermés ou démolis ! ah ! quelle main prudente et courageuse sauvera ce *Palladium de l'ordre ?*

Grâces te soient rendues, ô sage et judicieux Montaleau ! c'est à toi que nous devons ce service important qui t'assigne une place à côté des plus illustres soutiens de l'ordre sublime..... Les archives, la correspondance, les

monumens respectables du G.·. O.·., ces trésors, élémens de la sagesse et de la vertu, ce dépôt inappréciable, tout fut recueilli, sauvé par ton amour infatigable de la Maç.·. et par le zèle de tes principaux collaborateurs qui, comme Moyse et Aaron, veillèrent avec toi à la conservation de tout ce qui était nécessaire pour ressusciter notre institution après le temps expiré de la captivité.

Le jour de calme succède aux orages, et le premier vœu, l'élan unanime te proclament en 5795 *Grand Vén.·.* de la maçonnerie française. C'était être sûr de redonner à l'institution toute sa force et sa splendeur, alors que l'on confiait un pouvoir éminent à celui qui ne respirait que pour son perfectionnement, dont toutes les idées étaient pour ainsi dire concentrées à en développer les avantages, à la faire aimer et respecter comme un des plus grands bienfaits pour l'ordre social et la civilisation.

Ce respectable chef ne s'était pas seu-

lement familiarisé, avec une facilité rare, aux pratiques et aux cérémonies des rites maçonniques, il en avait profondément sondé l'origine, les progrès et le but moral; il avait scruté tous les replis de l'art; il avait, par l'étude et la méditation, voyagé dans tous les Or.:. étrangers, comparé, saisi et approprié à son esprit tout ce que les différentes branches, même auxiliaires, pouvaient offrir d'utile et d'intéressant.

On aimait à l'entendre parler pour ainsi dire toutes les langues maç.:., et des ordres unis avec le nôtre par le nœud de la fraternité.

Son élocution était douce, simple et naïve; elle n'avait pas besoin de fleurs. La précision rendait toujours sa pensée frappante et y attachait le sceau de la vérité.

Mais comment peindre cette candeur qui réfléchissait son âme dans ses yeux, sur ses lèvres, dans toute sa physionomie franche, ouverte, aimable?

On voyait au premier coup-d'œil que

c'était l'homme de bien par excellence, que son cœur ne pouvait être que le temple de la vertu.

Comme il savait concilier les esprits! Pourquoi le G.·. O.·. a-t-il acquis si rapidement tant de force, de prééminence? Ah! n'est-ce pas parce qu'il a su en tenir les rênes avec cette sagesse qui sait prévoir, étouffer d'avance tout germe d'ambition, de rivalité, de discorde!

Les fastes maçonniques rediront à la postérité la plus reculée, que c'est à son zèle et à sa prévoyance que l'on est redevable de l'intensité d'action, l'unité de but, la concentration de principes qui a rapproché les divers rites en opposition.

Puisse le temps et l'intérêt bien entendu de l'ordre en général réunir les pensées des sages pour fortifier et resserrer de plus en plus les nœuds qui tendent, s'il était possible, à confondre toutes les affections, comme les sciences maçonniques, en un seul centre commun et uniforme!

Le Vén.·. Montaleau était loin de le désespérer; il avait posé les premiers fondemens de l'édifice.

C'est dans cette vue qu'il était parvenu à rendre les archives du G.·. O.·. dépositaires de celles du Chap.·. écossais d'*Hérédon*, constitué à l'O.·. de Paris par Edimbourg en 5721.

Il avait pris soin de fonder le chapitre général dans le sein même du G.·. O.·., et avait rappelé les RR.·. LL.·. *de l'Amitié et du Centre des Amis* à concourir à cette fondation.

Il sut aussi, pour ce même but, opérer la réunion au G.·. O.·. et la déposition des titres dans ses archives, des LL.·. dissidentes dans toute l'étendue de l'empire, depuis l'époque de la fondation du *G.·. O.·.* sous la dénomination *de G.·. O.·. de Clermont*, alors *la G.·. L.·. de France*.

Ainsi un habile architecte, après avoir tracé dans sa pensée l'immensité de son édifice, et avoir distribué, combiné toutes les proportions, établit les

premiers fondemens qui, par leur solidité et leur profondeur assurent d'avance la stabilité de ses constructions.

Quelle douce satisfaction pour son cœur nourri et plein de la gloire maçonnique, lorsqu'en 5804 il vit venir l'instant heureux pour réaliser la salutaire conception d'un concordat entre des rites qui ne sont en effet que les branches d'un même arbre sorties du même tronc, et qui ne peuvent être séparés qu'en détériorant l'arbre et se dégradant en quelque sorte elles-mêmes!

Tout l'ordre connaît avec quel zèle soutenu, avec quelle sagacité, il a eu l'habileté de cimenter ces rapprochemens, que de bons esprits avaient crus presqu'impossibles!

Il dût à la vérité ce succès, qui fera époque dans l'histoire Maç.·., au génie conciliant et supérieur du sage (1), qui descendant d'un des premiers postes de

(1) S.·. A.·. S.·. le Prince Cambacérès, G.·. M.·. de l'ordre maçon.·. en France.

l'empire, sait tout à la fois balancer le glaive de Thémis, vivifier les arts, soulager l'infortuné, et rattacher tous les ordres de l'Etat, par le nœud imperceptible, au timon du pouvoir suprême et tutélaire de la Maç.·.

Oui, il faut le dire avec vérité, c'en était fait de la prospérité de l'ordre, sans ce trait de sagesse; les rites élevant autel contre autel, se disputant une suprématie, une indépendance fatale aux progrès et au soutien de l'ordre, s'efforçant de s'élever sur les ruines les uns des autres, s'entre déchirant par les rivalités, les ambitions particulières, n'auraient plus, au grand scandale des amis de la sagesse et de l'art royal, offert que le spectacle déplorable et trop réel de cette tour qui, pour avoir voulu menacer le ciel même, n'a plus été bientôt que l'asile du désordre, de la désunion de ses ouvriers, de l'ignorance et de la confusion des langues.

Ainsi, le traité de conciliation fraternelle entre le *rite ancien accepté* et le

G.·. O.·. de France, a mis le sceau à la gloire du F.·. de Montaleau, comme à la bonne harmonie entre les deux rites.

Le F.·. de Montaleau portait encore au fond de son cœur ce vœu chéri qui devait à ses yeux élever l'éclat de l'ordre au plus haut période en France; c'était l'*établissement d'un grand acte de bienfaisance national et permanent*. C'est un œuvre qu'il a laissé à son fils, digne légataire de sa renommée et de ses vertus.

Le concordat entre les rites donna naissance à plusieurs offices, notamment à ceux de représentans particuliers du G.·. M.·., avec le titre de G.·. Off.·. d'honneur.

Il recueillit dans le choix du sénat Maçonnique un nouveau gage d'estime et d'affection.

Elle sera à jamais mémorable cette époque qui vit pénétrer dans le sanctuaire auguste de l'ordre les premiers hommes de l'État, et se confondre dans les rangs de leurs FF.·., sous l'étoile

de la vraie lumière et la bannière d'une sage égalité.

Après vingt-sept ans d'exercice comme Off.·. du G.·. O.·., il en était devenu le Nestor.

Il n'était âgé que de 67 ans ; mais des travaux soutenus, de longues fatigues avaient ruiné son existence, et, malgré que sa santé se fût sensiblement altérée, l'amour et le respect qu'il avait inspiré nourrissaient un faux espoir de le conserver plus long-temps au milieu de la grande famille des Maç.·., qu'il aimait comme la sienne propre; et l'on sait combien il était bon père.

Puisse cette faible esquisse m'acquitter envers lui de la dette de reconnaissance et de respect, qui ne s'effacera jamais de mon cœur !

(Nota. *Cet essai historique, ainsi que le tableau de toutes les pompes funèbres que nous donnons, sont du F.·.* CAIGNART DE MAILLY.)

OBSÈQUES

Célébrées en l'honneur du Vén.·. F.·. ROETTIERS DE MONTALEAU, *dans la L.·. d'*Anacréon.

CET At.·. renommé par les lumières et les vertus maçonniques des membres qui le composent, s'est aussi fait un devoir de payer un tribut particulier de sensibilité à la mémoire du représentant du G.·. M.·. de l'ordre, l'un de ses membres d'honneur.

Un crêpe funèbre couvrait de toutes parts le temple, image du deuil que chacun portait au fond de son cœur.

Au centre, s'élevait sans pompe ni ornement, une colonne de granit surmontée de l'urne funéraire.

Tous les FF.·. conduits par l'amitié, sous la direction du F.·. Muraire, Vén.·. d'hon.·. et du F.·. de Joly, Vén.·. tit.·.,

sans aucune distinction de dignités, conduisent dans le temple le F.·. *Roëttiers de Montaleau* fils.

Sa présence tempère en quelque sorte les accens de la douleur, par un sentiment de consolation, dans le tableau renouvelé des vertus de son illustre père.

Le F.·. Baptiste, accompagné par la harpe du F.·. Desargus, alimente la douleur par un chant d'une douce et triste mélodie.

STANCES RELIGIEUSES,

Paroles du F.·. Grenier,

Musique du F.·. Gaveaux.

PREMIER COUPLET.

Loin de nous, pensers profanes et vulgaires,
Que tout respire ici la tristesse et le deuil!
Il faut d'un monde vain, tourmenté par l'orgueil,
Oublier, dans ces lieux, les pompeuses chimères.

Honorons celui de nos Frères
Qui devance nos pas dans la nuit du cercueil.
Maître du ciel et de la terre,
Tu connais nos regrets, tu vois notre douleur.
Quand les Maçons perdent un Frère,
Il semble qu'à jamais ils perdent le bonheur.

Formés aux lois de la nature,
Ils arrosent de pleurs ce qu'ils ont tant chéri;
Il n'appartient qu'au seul parjure
De fixer froidement le tombeau d'un ami.
De fixer froidement le tombeau d'un ami.

DEUXIÈME COUPLET.

Eh quoi ! notre âme trop sensible
N'exhalera toujours que des vœux impuissans!
Songeons qu'un Dieu juste et terrible
Récompense les bons et punit les méchans;
Que, par l'effet de sa clémence,
Celui qu'il a frappé d'un coup inattendu,
En jouissant de sa présence,
Jouit paisiblement du prix de sa vertu.
Jouit paisiblement du prix de sa vertu.

TROISIÈME COUPLET.

De la raison, puissant langage,
Vous étouffez en vain nos soupirs douloureux,
Vous n'êtes plus notre partage,
Les larmes, malgré nous, s'échappent de nos yeux.
Ah! je le sens.... Ombre trop chère!
Non, tu ne peux sortir du fond de notre cœur.
Quand les Maçons perdent un Frère,
Il semble qu'à jamais ils perdent le bonheur.
Il semble qu'à jamais ils perdent le bonheur.

Le F.·. Royer, Or.·. tit.·. de la L.·., dans une planche que son âme remplit d'une douce éloquence, retrace ensuite les vertus et les services importans rendus à l'ordre par celui que le G.·. Arch.·. de l'Univ.·. vient de rappeler dans son sein.

Le Vén.·. d'honneur, le F.·. Muraire, émeut tous les cœurs par l'expression animée de ses regrets.

« Ombre révérée et chérie, s'écrie-
» t-il, ta vie!..... Ah! lorsqu'elle était

» si utilement remplie par la pratique
» constante de toutes les vertus civiles
» et maç.·....., lorsque tu la consacrais
» à la propagation et au perfectionne-
» ment de l'art royal....., lorsque tu en
» donnais tous les momens à la recons-
» truction et à l'affermissement du tem-
» ple, qu'une longue époque de dégé-
» nération morale avait ébranlé jusques
» dans ses fondemens, fallait-il qu'*elle*
» te fût sitôt ravie! fallait-il que le
» bienfait en fût sitôt perdu pour les
» Maçons !.....

» Pardonne, ô G.·. A.·. de l'Un.·.!
» pardonne ce regret !... Ce n'est pas un
» murmure, nous adorons ta volonté,
» parce que ta volonté est la sagesse....
» Sans doute, tu as mesuré cette vie,
» plus sur son emploi que sur sa durée;
» sans doute, l'heure des récompenses
» était venue, et ta bonté a voulu que
» l'ouvrier laborieux et fidèle reçut le
» prix et jouit du repos qu'il avait mé-
» rité! Reçois, ô G.·. A.·. de l'Un.·.!
» reçois notre humble résignation ;

» mais ne sois pas un Dieu jaloux, et
» permets-nous du moins l'élan de la
» sensibilité et de la reconnaissance.

» Ombre révérée et chérie de Roettiers de Montaleau ! jamais elle
» ne s'éteindra dans le cœur des vrais
» Maçons, cette reconnaissance qui
» t'est si justement acquise ! jamais,
» ils n'oublieront que tu fus un de nos
» premiers Maîtres dans ce grand art,
» créé par l'amour de la vertu et pour
» le culte de la vertu; que tu fus à-la-
» fois l'apôtre le plus éclairé et l'artisan
» le plus habile de la Maçonnerie ! ja-
» mais ils n'oublieront que, dans ces
» temps déplorables de dispersion de
» nos FF.·., de désertion de nos At.·.,
» d'abandon de notre culte, de pros-
» cription de nos têtes, ce fut par toi,
» par ton zèle que le feu sacré fut sans
» cesse alimenté et ranimé; que ce fut
» par tes soins et ta prudente vigilance,
» que la tradition Maçonnique fut con-
» servée; que nos fastes, nos docu-
» mens, nos signes, nos instrumens,

» nos emblêmes, furent préservés et
» sauvés; jamais, non, jamais ils n'oublie-
» ront que ce fut toi qui préparas cette
» ère nouvelle de gloire, de ferveur, de
» liberté et de protection qui assure dé-
» sormais à la Maç.·. son existence, sa
» stabilité, son éclat, et qui en garan-
» tit au monde entier l'immense utilité.

» Poursuis, achève dans le ciel ce
» que tu as si glorieusement entrepris
» et commencé sur la terre; sois en
» haut le protecteur des Maç.·., comme
» tu fus ici bas leur modèle; demande
» à l'être des êtres qu'il nous embrâse
» de ce saint enthousiasme, qui, seul,
» peut nous rendre capables de marcher
» sur tes traces; demandes-lui pour
» ton fils, pour ce fils, en qui, par
» l'impulsion spontanée du respect que
» nous portons à ta mémoire, nous
» avons mis nos plus chères espérances,
» et que nous avons élevé aux plus hau-
» tes fonctions; demandes-lui qu'il le
» pénètre du sentiment des devoirs que
» ton nom et notre confiance lui impo-

» sent ; et que, pour les remplir, il
» lui accorde la sagesse, qui devance
» l'expérience ; la prudence, qui pré-
» vient ou écarte les difficultés ; la
» fermeté, qui les surmonte ; l'aménité,
» qui concilie ; la science, qui éclaire ;
» qu'en un mot, il développe en lui
» toutes les vertus et tous les moyens,
» dont il reçut de toi le principe et le
» germe avec la vie.

» C'est alors que, croyant te retrou-
» ver en lui, nous aurons moins à dé-
» plorer ta perte, et que notre douleur,
» tempérée par la résignation que com-
» mandent même les événemens irré-
» parables, pouvant s'épancher en des
» accens plus doux, nous dirons, non
» avec moins de sensibilité, mais avec
» moins d'amertume. . . . . . .

. . . .

» Il n'est plus parmi nous, parce
» qu'ici bas tout est périssable. Mais
» heureux encore celui qui, en quit-
» tant cette vallée de misère, y laisse,
» comme Montaleau, des exemples

» utiles, des souvenirs touchans, des
» regrets sincères, et qui a su mériter
» que sa tombe fut arrosée des pleurs
» de sa famille, de ses Frères, de ses
» amis, des gens de bien et des mal-
» heureux!....

» Adieu!..... Adieu!..... Adieu!.....

En terminant ce discours, qui pour applaudissement unique reçoit les larmes et l'admiration de tous les FF∴, le Vén∴ d'honneur, ainsi que les dignitaires qui l'ont accompagné, jettent des fleurs sur l'urne funéraire.

Cinq fois cette cérémonie est répétée. Les FF∴ toujours debout, et l'harmonie exécutant la *marche religieuse*, jusqu'au moment où le Vén∴ et les Off∴ dignitaires sont retournés à leur place, dans le même ordre et avec le même recueillement.

Tous les membres, sous les maillets des FF∴ Valedeau et Tupinier reprennent leur place dans le plus parfait recueillement.

CHANT FUNEBRE.

Paroles du F.·. FERRÈRE,

Musique du F.·. FABRY GARAT.

Vous que l'amitié, la douleur,
Ont rassemblés dans cette enceinte,
Venez tous unir votre cœur
A ma voix, à ma triste plainte.
Muse! qu'Horace invoquait autrefois,
Pour consoler un ami dans les larmes,
Viens inspirer et mes chants et ma voix;
Même aux regrets, tu sais donner des charmes.

Vous que l'amitié, etc.

Nous pleurons tous un Frère qui n'est plus;
De ses bienfaits, viens retracer l'image:
Dans l'Élysée, où brillent ses vertus,
Son ombre heureuse accepte notre hommage.

Vous que l'amitié, etc.

Sur son tombeau, pourquoi verser des pleurs?
Resserrons-tous l'amitié qui nous lie;
Pour Montaleau, nos sermens sont des fleurs:
Notre amitié charma toute sa vie.

Vous que l'amitié, etc.

POMPE FUNÈBRE

DU F.·. DE MONTALEAU,

Célébrée dans l'At.·. de la Bienfaisance, *à l'Or.·. d'Alexandrie.*

CETTE L.·. recommandable par l'activité et le zèle de ses ouvriers, s'est particulièrement distinguée par la solennité d'une pompe touchante dont nous retraçons ici l'esquisse.

Description de la salle.

La forme de cette salle est un carré long. Les murs intérieurs sont peints en noir. La frise est ornée d'une draperie grise, tendue tout au pourtour de la corniche, sous les naissances de la voûte.

A l'Or.·. s'élève un dais en étoffe noire bordée en argent, surmonté d'une couronne antique; au milieu du dais on remarque la lettre J. au centre d'une gloire rayonnante.

Le trône est simple, en couleurs noir et azur, avec franges d'argent.

Les panneaux du pourtour de la salle sont décorés de bas-reliefs, avec des inscriptions qui se détachent en blanc sur les fonds des murs; savoir :

SUR LA COLONNE DU MIDI,

EN PARTANT DE L'OCCID∴.

Premier Panneau.

Une faulx et un serpent qui mord sa queue, avec l'inscription :

Le temps détruit tout
Et lui seul dure.

Deuxième Panneau.

La quenouille et les ciseaux des parques ; le fil, entortillé par le serpent de l'envie, coule entre les branches ouvertes des ciseaux, avec l'inscription :

La trame de nos jours
Est délicate et pénible.

A L'O R.·.

DES DEUX CÔTÉS DU TRÔNE.

Premier Panneau.

Un hibou, l'oiseau de la nuit, perché sur une crosse, un sceptre et une houlette en sautoir, avec l'inscription :

Tout rentre dans le néant
Et finit par les ténèbres.

Deuxième Panneau.

Un niveau placé sur deux têtes de mort; une chauve-souris éployée sur le tout, avec l'inscription :

Le pauvre et le riche, le sujet et le roi
Sont égaux après la mort.

SUR LA COLONNE DU NORD,

EN CONTINUANT DEPUIS L'OR.·.

Premier Panneau.

Un flambeau éteint et renversé fumant encore, avec l'inscription :

Un souffle peut éteindre
Le flambeau de la vie.

Deuxième Panneau.

Une horloge de sable, qui cesse de couler, avec les aîles du temps et l'inscription :

L'heure du trépas
Doit sonner pour tous.

A L'O C.·.

Panneau du milieu.

Un squelette colossal, placé sur un grand socle étendant un bras, tenant une faulx de l'autre main, foule aux pieds des couronnes, des vêtemens royaux, des titres, des décorations, des bourses et les divers attributs de la richesse et de la grandeur.

Inscription de droite.

Soins et regrets superflus !
Aucun homme ne peut se soustraire
A l'empire absolu de la mort.

Inscription de gauche.

La puissance, la richesse et les grandeurs,
Le génie même et la pauvreté
Disparaissent avec la mort.

Au milieu de la salle, sous un voile funèbre, entre l'équerre et le compas, est couché un squelette véritable et complet, décoré du cordon de G.·. M.·.

Devant le trône, sur un piédestal de marbre, on voit la pierre cubique, avec un rameau d'acacia.

A droite, sur un trépied, se trouve une cassolette avec des parfums.

A gauche, sur un trépied semblable, un brâsier avec une torche disposée pour l'allumer.

Les travaux ouverts par les Frères Goury, Vén.·., Dellepiane et Piola, surv.·., et Tallaro, f.·. f.·. d'Or.·., l'at.·. passe dans la chambre du milieu.

Après quelques instans d'un morne silence, le T.·. resp.·. étonné de l'iner-

tie des FF.·., veut les rappeler au travail. Il interpelle le V.·. F.·. premier Surv.·.; mais il ne lui répond que par le signe du grade. Il interpelle ensuite le V.·. F.·. deuxième Surv.·., qui lui répond par le même signe.

Le T.·. resp.·. ne devine que trop les motifs du découragement des FF.·.; il voit leur consternation, et juge que la cause en est dans l'absence du maître.

« En effet, dit le T.·. R.·., depuis
» quelque temps nos travaux languis-
» sent, et depuis quelque temps notre
» M.·. se cache à nous. La crainte m'a-
» gite; un pressentiment fâcheux m'in-
» quiète. VV.·. FF.·. Surv.·., nous ne
» pouvons supporter davantage la pri-
» vation de notre cher M.·.: allons à sa
» recherche, et que le Gr.·. Arch.·. de
» l'Un.·. nous soit en aide! »

Le T.·. resp.·. invite le V.·. F.·. premier Surv.·. à faire une recherche attentive vers le midi, et le V.·. F.·. deuxième Surv.·. à la faire vers le nord, en par-

tant de l'Oc.·.; lui-même se séserve de parcourir l'Or.·.

Ces trois lumières se rencontrent au même point, conduites par une même inspiration. Leur recherche n'est point vaine, mais elle devient douloureuse; tous trois s'arrêtent, et par le signe spontané de l'hor.·. s'annoncent qu'*ils* ont simultanément découvert le corps inanimé du M.·.

« Sans doute, dit le T.·. resp.·.,
» notre M.·. a succombé aux fatigues
» du travail assidu; épuisé de forces il a
» terminé sa carrière laborieuse. Il ne
» nous reste, mes FF.·., qu'à gémir
» d'une perte si grande. Rendons du
» moins à ce chef révéré le dernier des
» devoirs; couvrons ses restes précieux.
» Nous irons ensuite exhaler notre dou-
» leur, et nous entretenir de ses vertus
» sublimes. »

Les trois resp.·. FF.·. s'acquittent de ce devoir sacré. Ils marquent, par un acacia, le lieu de la sépulture, et se

retirent en exprimant, par le signe, l'horreur de leur situation.

Le T.·. resp.·. de retour à l'Or.·., sollicite l'attention de tous les FF.·. et trace un morceau d'architecture funèbre. Cette pl.·., où brillent l'éloquence et la vérité, rappelle les vertus Maç.·. et les services éminens du R.·. F.·. ROETTIERS DE MONTALEAU, l'objet de notre vénération et de notre douleur plaintive.

Le T.·. resp.·. invite ensuite tous les FF.·. à réunir leurs acclamations aux siennes. Après avoir soulevé la pierre cubique, le palladium des Maç.·., il allume, sur le piédestal, une flamme pure, à laquelle, joignant des parfums, il invoque les mânes du M.·., adresse une humble prière au Gr.·. Arch.·. de l'Un.·., et porte, en l'honneur du défunt, la triple *batterie sourde*, avec un triple *requiescat;* tous les FF.·. répondent à ce lugubre commandement.

Le T.·. resp.·. propose, et la L.·. décide, à l'unanimité, d'après les conclusions du F.·. Or.·., que le deuil du subl.·.,

M.·. dont on déplore la perte, sera porté par les dignitaires de l'At.·. pendant sept loges consécutives, et qu'une copie de la planche des travaux de ce jour sera adressée au G.·. O.·. de France, avec une autre planche de condoléance au R.·. F.·. DE MONTALEAU, digne fils et successeur de l'illustre défunt.

G.·. O.·. DE FRANCE.

Installation par S. A. S. le G.·. M.·., du Vén.·. F.·. Roettiers de Montaleau *fils, à la dignité de représentant particulier du G.·. M.·.*

Après avoir payé ce tribut justement mérité que nous devions aux vertus et aux travaux du R.·. Nestor du G.·. O.·., il est consolant pour les amis de notre ordre sublime, de voir l'héritier d'un père chéri marcher dans la carrière d'un pas déjà affermi et glorieux.

Aussi le G.·. O.·. s'est-il empressé de donner au F.·. Roettiers de Montaleau fils, un gage signalé de sa reconnaissance et de ses espérances fondées, en faisant passer de suite sur sa tête, pour ainsi dire, le titre d'hérédité patrimoniale, l'honneur distingué de *Représentant particulier du G.·. M.·.*, dont était revêtu son illustre père.

Cette faveur a encore été marquée par la solennité pompeuse d'une installation faite sous les auspices du R.·. soutien de l'ordre, le S.·. Prince Cambacérès, G.·. M.·. qui, depuis la régénération du G.·. O.·., fruit de sa sagesse et de son amour des vertus sociales et philantropiques, s'est fait l'aimable habitude de vivifier par sa présence les travaux qui tendent à redonner à la maç.·. son utilité première.

L'éclat et l'importance de cette promotion ont été relevés par les planches oratoires des FF.·. Challan, Maugeret, et Delahaye, qui, dans les différens genres d'éloquence dont ils sont des *modèles parfaits*, ont fait naître l'émotion successive des sentimens d'admiration et de reconnaissance pour la vie maç.·. du père, d'attachement et de confiance dans les vertus de son digne successeur.

Caignart de Mailly.



TABLE

Des matières contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 160, *ligne* 10 : cour, le premier monarque ; *lisez* couvre le premier monarque.

page 162, *ligne* 7 : toucher ; *lisez* toutes.

même page, *ligne* 17 : reçue ; *lisez* reçu.

page 163, *ligne* 11 : aux uns ; *lisez* aux autres.

page 167, *ligne* 1 : Mardoché ; *lisez* Mardochée.


Princeton University Library
32101 061269153


This Book is Due